

## Comptes rendus

Jessica Homan CLARK, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2014, 24,5 × 16,5 cm, xviii-240 p., 4 cartes, 74 \$, ISBN 978-0-19-933654-8.

Comment les Romains de la période républicaine réagissaient-il par rapport à une défaite militaire ? À partir de cette question, l'auteure a trouvé matière à entamer d'importantes recherches doctorales, qui ont abouti, avec fruit, à la publication de cet ouvrage. L'objet est effectivement passionnant. Comme bien d'autres peuples, les Romains se sont attachés à louer les victoires militaires de leurs légions, et de leurs commandants. Si bien que le lecteur des textes antiques pourrait presque croire que l'histoire de l'armée romaine consisterait en une expansion sans heurts de nouveaux territoires, une défense sans failles des frontières de l'état ou une résolution facile des troubles de l'ordre public par l'écrasement des révoltes. L'auteure montre que cette conception de l'histoire militaire est évidemment illusoire, mais elle montre aussi et surtout comment une défaite ou un revers pouvaient être exploités par les écrivains antiques. En ce sens, il ne s'agit pas tant d'une étude sur les guerres romaines qu'un ouvrage sur les écrivains qui les ont narrées. Le plan de l'ouvrage se compose de cinq grands chapitres. Après un avertissement, une table des abréviations, une liste chronologique des principales défaites depuis le sac des Gaulois de 390 jusqu'à la défaite de C. Servilius contre les esclaves de Sicile en 102 av. J.-C., quelques cartes du bassin méditerranéen et une introduction (p. 1-15), le premier chapitre (p. 16-49) traite de la manière selon laquelle le Sénat ou des individus ont géré le souvenir et la présentation des défaites au peuple. Pour ce faire, l'auteure dresse un état de l'historiographie et des sources disponibles ; pour la période républicaine, ces dernières consistent essentiellement en des textes littéraires. En les étudiant scrupuleusement, elle se rend compte que si la représentation de l'armée romaine dans l'imaginaire collectif consiste en une institution toujours victorieuse, cela réside dans le fait que les auteurs anciens développaient généralement plus en détail le résultat ultime d'une guerre, sans s'appesantir sur les toutes les étapes qui ont mené à la victoire finale, et qui comportaient souvent plusieurs revers de fortune. Sur base de l'analyse de la deuxième guerre punique, le deuxième chapitre (p. 50-93) présente un cas concret de gestion de la défaite dans le cadre d'un conflit, jusqu'à la victoire finale. Cette guerre est un exemple parfait pour la thèse de l'auteure, puisqu'une succession de plusieurs défaites amènent, *in fine*, à la victoire de Rome. Les réactions des Romains par rapport à ces revers sont passées en revue : la minimisation, la mise en évidence des points positifs dont on peut tirer parti pour rebondir, l'argument financier, l'argument religieux, etc. Le troisième chapitre (p. 94-133), intitulé *Managing Defeat* étudie comment le Sénat utilisait l'outil du triomphe, particulièrement entre 201 et 167 av. J.-C., pour masquer un certain nombre de défaites en Gaule Cisalpine (199, 196), en Hispanie (196, 194, 190, 185), en Ligurie (186, 176), en Asie Mineure (188), en Istrie (178), en Thessalie (171) ou en Macédoine (170). La tactique du Sénat consistait généralement, après les défaites, à engranger un nombre suffisamment honnête de victoires, afin de pouvoir justifier un triomphe, et de conclure la guerre sur une note positive ; cela devait suffire pour reléguer les défaites au rang de simples difficultés ayant mené à la victoire finale, imposée aux ennemis. Toutefois, cette manière de procéder ne pouvait être appliquée que si les

défaites étaient relativement limitées par rapport aux victoires. Or, durant la période 156-130 av. J.-C., celles-ci se répètent de façon plus intense. L'auteur expose donc, dans le quatrième chapitre (p. 134-171), les solutions alternatives dont ont usé le Sénat et les généraux, afin de laver leur honneur de ces nombreux revers. Une des actions parmi les plus spectaculaires dont ils usent réside dans l'anéantissement total de l'ennemi, comme ce fut le cas pour la destruction intégrale de la ville de Carthage, à l'issue de la troisième guerre punique. Le cinquième et dernier chapitre (p. 172-207) envisage la dernière période couverte par l'auteur, allant de 120 à 101 av. J.-C. Durant celle-ci, elle passe en revue une série de mauvaises décisions inspirées par les défaites. Malgré une augmentation sensible des victoires engrangées sur le terrain militaire, la population romaine développe un sentiment d'insécurité, dû à une crise socio-économique sensible. Le procès des vestales de 114-113 av. J.-C., amenant à leur condamnation, est présenté comme un exemple de ces actes qui furent posés pour expliquer des défaites romaines, et pour en prévenir d'autres. Au final, ce livre développe à merveille la phrase bien connue que l'on doit à Corneille dans *Le Cid* : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Car les Romains semblent eux-mêmes avoir compris que les plus éclatantes victoires ne pouvaient être possibles qu'au terme d'un chemin pavé d'embûches et de revers. L'analyse présentée dans cet ouvrage permet de mieux saisir dans quelles mesures les réactions des dirigeants vis-à-vis des défaites ont permis à Rome de rebondir, avec plus ou moins de succès, sur chacune d'entre elles.

David COLLING.

Françoise VINEL (dir.), *Écrire contre. Quête d'identité, quête de pouvoir dans la littérature des premiers siècles chrétiens*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2012 (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires en théologie), 24 × 16,5 cm, 246 p., 24 €, ISBN 978-2-86820-493-6.

La polemica letteraria intensa e indomita di cui il pensiero cristiano dell'ultima età classica e di tutto il periodo tardoantico ha lasciato ampia traccia è esaminata sotto molteplici punti di vista in questa bella raccolta di saggi etichettata, con sapienza, col titolo perfettamente evocativo «*écrire contre*» : si tratta della pubblicazione dell'esito scientifico del convegno tenutosi a Strasburgo, nel marzo del 2011, su sollecitazione della Équipe de Recherche sur l'Antiquité Chrétienne della Facoltà Teologica Cattolica strasburghese intorno ai resti letterari degli autori cristiani dei secoli dal IV al VI secolo. E invero, l'articolata struttura della *Table des matières* conclusiva del volume appare subito significativa della varietà delle prospettive prescelte per abordare l'argomento generale: Préface, J.-M. Salamito, *Quelques enjeux actuels de l'histoire du christianisme antique* (p. 11-33); I. Le tournant du II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> siècle, A. Faivre, *Ces adversaires qui firent l'Église* (p. 37-55) – J. Fantino, *Les limites de l'Église ou la gestion de la différence: Irénée et l'hérésie* (p. 57-70) – T. Alekniené, *Plotin contre les gnostiques* (tr. 33, En. II 9): *défense de l'ancienne philosophie grecque* (p. 71-91); II. *Écrire contre... Une tradition littéraire et ses implications politico-religieuses*, G. Aragione, *L'hérésiologie comme genre littéraire: des traités de controverse aux catalogues d'hérésies* (p. 95-117) – F. Vinel, *Augustin, De haeresibus, Théodoret de Cyr, un Abrégé des fables hérétiques: des listes stéréotypées sans intention de nuire?* (p. 119-138) – M. Cutino, *Les finalités du Sermo contra Auxentium d'Ambroise dans le cadre du conflit pour la basilique de Milan en 386* (p. 139-154) – A. Canellis, *Écrire contre l'Empereur... Le De Athanasio de Lucifer de Cagliari* (p. 155-171) – E. Wirbelauer, *Écrire contre le passé? La vérité historique des «documenta symmachiana/laurentiana»* (p. 173-186); III. *Débattre sans exclure?*, L. Decousu, *Donatistes, Ariens et Lucifériens dans la réconciliation des hérétiques du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle* (p. 189-204) – O. Huck, *Légiférer, codifier et conserver «contre»*. À pro-

*pos de quatre Constitutions Sirmondiennes et de leurs équivalents théodosiens* (p. 205-237, con un'Appendice di raffronti sinottici più una bibliografia specialistica); segue poi l'Indice delle fonti bibliche e quello degli autori antichi citati (p. 239-244; ivi non si capisce, tuttavia, come mai le fonti giuridiche, peraltro citate in maniera alquanto eccentrica, siano alfabeticamente 'confuse', assieme ai documenti conciliari, tra gli *Stromata* di Clemente Alessandrino e il discorso *Sulla corona* dell'ateniese Demostene: p. 241).

– Sono assai opportune, giusto all'inizio del volume, le riflessioni proposte da Jean-Marie Salamito su una serie di questioni scientifiche e, al tempo stesso, politiche squisitamente contemporanee (relative, per esempio, finanche al ruolo sociale dello storico nella Francia del terzo millennio), particolarmente focalizzate su una sorta di odierna assimilazione culturale, spesso forzosa o finanche fraintesa, tra l'Islam più radicale (e chiuso in sé) e il cristianesimo dei primi secoli, in specie presso gli studiosi francofoni. Invece, attraverso lo spoglio rapido di un gruppo di testi evangelici e patristici egli riesce a mostrare la presenza all'interno del cristianesimo dei secoli III-V, e questo malgrado l'accumulo di una certa letteratura in qualche maniera oggi non concorde, d'una sincera apertura alla 'diversità' (basti solo ricordare, esemplificativamente, alcune pagine di Agostino tratte dal *De baptismo*: 7, 39, 77): un'apertura, a dispetto del diffuso 'écrire contre' d'età tardoantica, non certo ispirata dalla chiusa pervasività delle comunità ecclesiali bensì dalla forte e centrale affermazione coeva, presso le nostre fonti patristiche, delle accoglienti figure di Dio e di Gesù. Il contributo di Alexandre Faivre, giustamente attento alla migliore e recente letteratura (per esempio, gli Atti di un convegno tenutosi nel 2008, *Des évêques, des écoles et des hérétiques*, a cura di G. Aragione / E. Norelli, Prahins, 2011), rimane centrato sul vescovo romano Callisto (e sulla sua Scuola) e su certe pagine scritte contro di lui (l'*Elenchos*): specialmente da queste ultime può senz'altro ricavarsi la nozione di chiesa cattolica così come via via era stata costruita – invisibile, universale, escatologica – tra II e III secolo (di particolare interesse per il giusromanista sono le p. 49 s. attente al riuso cristiano del sintagma *pontifex maximus*). Jacques Fantino dedica la sua attenzione a Ireneo di Lione e al suo sforzo non solo letterario contro le eresie; da questo, imperniato tra l'altro sull'elaborazione teologica della nozione di successione apostolica fra vescovi, si trae la percezione che la definizione medesima di eresia rimaneva allora strettamente legata a quella di organizzazione ecclesiale e persino alla stessa collocazione del cristianesimo nella società dell'epoca (il II secolo). A Plotino, viceversa – e noi sappiamo bene quale sia stata, poi, la presenza del neoplatonismo nella cultura cristiana tardoantica –, sono rivolte le pagine della lituana Tatjana Aleknienė; nel suo trattato antignostico, il pensatore del III secolo si sarebbe fatto strenuo difensore dell'antica filosofia greca, e in specie di ciò che egli considerava la reale interpretazione, ovvero l'ortodossia, dell'opera platonica: per lui, vero guidone della filosofia dei maestri, gli gnostici, contrari alla sua esegesi del pensiero di Platone e alla Scuola di costui, sarebbero stati da considerare finanche blasfemi nei riguardi degli Antichi. – Al principio della seconda parte del volume, il denso saggio di Gabriella Aragione, tessuto con attenzione minuta per molte delle tradizionali fonti cristiane ellenofone, riesce a convincere della singolare qualità delle tante opere eresiologiche pervenuteci: anche quelle che, all'apparenza, potrebbero apparire solo delle mere esercitazioni *docendi causa* in realtà rispondevano a vere e proprie strategie culturali, varie per ciascuno degli autori qui mano a mano presi in considerazione. Ai vescovi Agostino e Teodoro e alle loro elencazioni/descrizioni delle eresie contenute nel *De haeresibus* e nel *Compendium haereticarum fabularum* è dedicato il lavoro di Françoise Vinel; la studiosa segue le tracce delle fonti allora utilizzate dai due Padri e, al tempo stesso, valuta la critica medesima da essi adoperata sui loro materiali. Ella esamina distintamente la posizione di ognuno (per Agostino l'impegno antimanicheo, antidonatista e antipelagiano), segnatamente in relazione alle radicate ere-

sie del V secolo: e Teodoreto, com'è noto, fu vittima (e poi fra i vincitori) proprio d'una delle grandi controversie teologiche ecclesialmente ruotanti prima sul latrocinio efesino e poi sul sinodo calcedonese del 451. Alla figura di Ambrogio portano invece le analisi di Michele Cutino sul *Sermo contra Auxentium*; il discorso del vescovo milanese, seguito attraverso larghi squarci qui tutti in traduzione (ma anche con l'ausilio, per esempio, della lettura della celeberrima *Ep.* 75), conferma ampiamente l'estrema varietà delle sfaccettature dell'eloquenza ambrosiana, una qualità utile sia ai fini dell'insegnamento biblico sia, e non secondariamente, a scopi di stretto riguardo politico e, per così dire, giudiziario (peccato che sulla ivi citata *CTh.* 16, 1, 4 non vi sia alcun cenno all'ormai amplissima letteratura romanistica sedimentatasi: p. 140 ss.). Aline Canellis, di seguito, esamina più di un luogo del *De Athanasio* scritto dal vescovo di Cagliari Luciferio, campione dell'ortodossia nicena sotto l'ariano Costanzo; l'analisi testuale – minuta, attenta, ricchissima – non solo fornisce la misura dell'attacco dottrinale condotto dal Pastore contro il principe regnante e contro i suoi ben delineati 'accoliti', ma contribuisce anche a definire, con uguale precisione, l'immagine degli allora strenui difensori della *catholica fides* a cominciare, appunto, dal primate alessandrino ma senza punto trascurare *sacerdotes* occidentali quali, per esempio, Dionigi vescovo milanese a metà del sec. IV. Appare decisamente spostato abbastanza in avanti, rispetto al contesto cronologico finora consueto coincidente con il regno diocleziano e la lunga monarchia costantiniana-teodosiana, il saggio di Eckhard Wirbelauer situato su documenti riguardanti gli anni a cavaliere dei secoli V e VI nella Roma teodericiana, e attentissimo anche alla più recente letteratura; si tratta dei *Documenta symmachiana/laurentiana* immersi nella vicenda – tutta romana, ma non estranea in essa l'attività di Teoderico, il *rex gentis sui* – che oppose per l'accesso alla *cathedra* petrina il diacono Simmaco e l'arcidiacono Lorenzo coi loro seguaci, e che vide finanche, nell'autunno del 501, la riunione del sinodo cd. palmare con il fine di giudicare, consenziente l'interessato, lo stesso pontefice Simmaco. — La terza parte del volume, obiettivamente meno corposa delle altre ma ugualmente densa, è costituita da soli due studi, quelli degli strasburghesi Laurence Decousu e Olivier Huck. Nel primo lavoro è studiato il fenomeno della riconciliazione degli Ariani (e tra questi i Luciferiani) e dei Donatisti coi cattolici; per far questo viene ricostruito, seppure assai succintamente, sia il quadro che tra IV e V secolo vide prima il crescere (distinguendo tra categorie di Ariani e tra specifici tratti temporali), poi l'affievolirsi e infine lo scomparire dell'eresia continentale e dello scisma ultramarino, sia il contesto relativo alla crisi causata dai rigoristi luciferiani. Nel secondo contributo, in maniera davvero fruttuosa, si fa il punto su quattro *constitutiones sirmondianae* e così pure sui testi a esse in qualche modo corrispondenti presenti nel *codex legum* del 438: si tratta di *CSirm.* 4 e di *CTh.* 16, 8, 5 e 9, 1; *CSirm.* 6 e *CTh.* 16, 2, 47 e 5, 62 e 64; *CSirm.* 12 e *CTh.* 16, 5, 43 e 10, 19; *CSirm.* 14 e *CTh.* 16, 2, 31 e 5, 46. L'analisi comparata di tutti questi provvedimenti – meditata, accorta, precisa (come del resto ci hanno ormai abituati le ricerche che Olivier Huck va conducendo da tempo sui materiali d'epoca teodosiana) – convince senz'altro delle ragioni intraviste dallo studioso alla radice della tarda collazione, nella raccolta pubblicata nel sec. XVII, giusto degli originali degli specifici provvedimenti qui presi in esame: una quota del clero gallo-romano, evidentemente sollecitato dalle conseguenze dei tagli effettuati sul materiale legislativo utile alla redazione del Codice Teodosiano, avrebbe avuto l'intenzione precisa di mantenere la memoria di tutta una serie di disposizioni normative altrimenti condannate a scomparire. Proprio tra le porzioni delle leggi cancellate dai commissari di Teodosio ai fini della *brevitas* codificatoria richiesta dal principe stesso (si pensi alle 'istruzioni' presenti in *CTh.* 1, 1, 5 e 6) vi sarebbero state molte indicazioni autoritative ancora utili alla lotta contro pagani, giudei ed eretici (gli specchietti di raffronto offerti da Huck in appendice solo molto eloquenti

in tal senso: p. 228 ss.); appunto per non perdere traccia di tutto ciò sarebbe stato conservato il ricordo di qualche testo originale, ovvero quelle non tantissime *constitutiones* che più tardi sarebbero divenute Sirmondiane. — Va detto che la lettura del libro, niente affatto impervia nonostante il non facile tema generale prescelto, appare davvero utile non solo al cristianista e al patrologo professionisti ma anche, e in qualche misura soprattutto, allo storico-politico e al giusromanista (e questo ancor più se si fosse predisposto un migliore indice delle fonti citate, magari corredato pure dall'indicazione della varie edizioni critiche utilizzate). Invero, non è il solo contributo conclusivo dedicato ad alcune costituzioni 'religiose' teodosiane quello capace di interessare da vicino il ricercatore della realtà istituzionale tardoantica, ma è tutto l'assieme delle prospettive qui individuate per l'esame della letteratura religiosa e filosofica di opposizione (*écrire contre...*) che contribuisce a fornire fatti, informazioni, letture e ipotesi indispensabili per pensare meglio la realtà socio-politica e culturale del mondo post-diocleziano. Dunque, non può che essere grandemente apprezzata quest'ottima sintesi di importanti punti di vista scientifici, ricca sia di suggestioni ricostruttive sia di stimoli preziosi per ricercare ulteriormente: una sintesi, peraltro, editorialmente assai gradevole oltre che – fatto ormai rarissimo, salvo casi eccezionali, nel panorama contemporaneo – inusitatamente tempestiva, se solo si considera che il tempo trascorso ad oggi dal Colloquio strasburghese sul tema d'*écrire contre...* è stato quello di poco più di un anno e mezzo. Elio DOVERE.

Michael VON ALBRECHT, *Ovids Metamorphosen. Texte, Themen, Illustrationen*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2014, 24 × 16 cm, 262 p., fig., ISBN 978-3-8253-6320-8.

Einer der besten *Metamorphosen*-Kenner der Gegenwart legt hier ein Kaleidoskop seiner Interpretationen aus vier Jahrzehnten vor. Es war eine glückliche Idee, der Sammlung älterer Arbeiten eine eingehende Betrachtung von fünfzehn Kupferstichen voranzustellen (15–80), die jeweils den Inhalt eines Metamorphosenbuchs bebildern, entnommen einer englischen Übersetzung des 18. Jahrhunderts: Samuel Garth (Hrsg.), *Ovid's Metamorphoses in Fifteen Books. Translated by the most Eminent Hands. Adorn'd with Sculptures*, London, 1717 (die irrige Ortsangabe „Amsterdam“ [gleich dreimal: 15. 199. 226 Anm. 3] beruht vielleicht auf Verwechslung mit einem dort 1732 erschienenen, mit neuen Illustrationen und zusätzlichen Erläuterungen ausgestatteten Nachdruck). Von Albrecht führt den Leser in präziser Bewegung durch die Bildwerke und zeigt, wie die Künstler durch die gestalterischen Mittel wie Körperhaltungen, Parallelisierungen, Oppositionen, Abstände oder Größenverhältnisse teils die von Ovid selbst beabsichtigten Bezüge illustrieren, teils aber auch abweichende Akzente setzen und damit im Einzelfall zu durchaus eigenständigen Interpretationen der literarischen Vorlage gelangen. Schon die Kapitelüberschrift weist von Albrechts Darstellung gleichzeitig als Plädoyer aus, stärker die „Bücher als Leseinheiten“ in den Blick zu nehmen; die Forschung hat sich oft nur auf die für sich genommene Episode einerseits oder die Globalarchitektur des Werkes andererseits konzentriert. Die ganzseitigen Abbildungen geben einen schönen Eindruck der Originalstiche; leider sind die Ränder leicht beschnitten und reicht die Auflösung nicht aus, alle im Text besprochenen Einzelheiten zu erkennen. Es lohnt sich, zusätzlich die überkontrastierten, aber vollständigen Reproduktionen des Google-Digitalisats (frei zugänglich unter <http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=nyp.33433000062210>) auf den Bildschirm zu holen – wo man beispielsweise entdeckt, daß von Niobes sechster Tochter durchaus nicht „nur die flehend emporgerockte Hand“ (39), sondern am Bildrand auch noch das Gesicht und der zweite Arm zu sehen sind. Die eine oder andere Deutung kann ich freilich weder dort noch hier nachvollziehen, etwa wie abzulesen sei, daß „Proserpina [...]

– im Unterschied zu Ovids Erzählung – den Räuber alsbald versklavt“ (34). – Die restlichen zwei Drittel des Buches nehmen die überarbeiteten, teils aus anderen Sprachen übersetzten und in den (reichhaltigen und teils kommentierten) Literaturhinweisen auf den neuesten Stand gebrachten Fassungen früherer Aufsätze ein, jeweils zu zweit, dritt oder viert thematisch zusammengefaßt; sicher nicht zufällig zählt der Band am Ende ebensoviele Kapitel wie die *Metamorphosen* Bücher. – Zwei „Längsschnitte“ verfolgen die Götterfiguren Bacchus und Venus (81–93) sowie das Motiv des Reisens (95–102) durch das Gesamtwerk. Von Albrecht interessiert sich nicht nur hier besonders für die strukturtragende Funktion der Motive; z. B. untermauern Parallelstellungen zwischen 5., 10. und 15. Buch die Pentadenstruktur der *Metamorphosen*, die von Albrecht auch anderswo nicht müde wird herauszustreichen. – Drei Einzelinterpretationen sind den Episoden von Actaeon (103–111; eher skizzenhaft), Arachne (113–121) und Orpheus gewidmet (123–138; die letzteren beiden abgerundet und tiefgehend). – Die nächste Überschrift, „Poetische Technik“, scheint mir etwas willkürlich gesetzt; zwei Betrachtungen zu Proöm (139–145) und Gleichnissen (147–156) sind gehaltvoll, doch kurz, während eine zu Ovids Verhältnis zum Roman (157–166) besser im folgenden Abschnitt aufgehoben gewesen wäre. – „Tradition und Fortwirken“ ist ein großes Thema (vgl. bereits 15 zur Kunstgeschichte: „Ovids Einfluss auf die bildende Kunst ist [...] an Umfang und Bedeutung nur mit dem der Bibel und der Heiligenleben zu vergleichen“) und wird hier zu Recht breit bedacht. Zwei grundsätzliche Abhandlungen erörtern „Tradition und Originalität“ (167–190) sowie die zwei Aspekte der *memoria* (191–201: Dichtung erinnert an Vergangenes und geht ihrerseits in das kulturelle Gedächtnis ein). Ursprünglich didaktisch ausgerichtet war ein klar strukturierter und lehrreicher Vergleich der Erysichthon-Episode mit dem Vorgänger bei Kallimachos, Nachfolgern bei Lukan und Conrad Ferdinand Meyer sowie einem verwandten Motiv in der mittelalterlichen Bonifatius-Vita (203–216). Die Untersuchung von Ovids Einfluß auf Dante (217–224) führt abschließend noch einmal zu sehr grundsätzlichen poetologischen Beobachtungen. – Das Buch ist ordentlich redigiert, vereinzelte Druckfehler sind leicht aufzulösen. Anmerkungen sollten jedoch nur dann ans Buchende gestellt werden, wenn sie sich auf Weiterführendes, Nicht-Essentielles wie ausführliche Literaturhinweise oder längere Exkurse beschränken; für eine kurze Nebenbemerkung wie „Im Gegensatz zu der älteren Illustration von 1683“ (78/228 Anm. 16; gleichartige Notizen waren zuvor schon mehrmals in den Haupttext integriert) möchte der Leser nicht 150 Seiten blättern müssen. – Als erste Einführung für den völlig Unerfahrenen eignet sich der Band vielleicht weniger gut; dafür ist das Spektrum der Themen zu sporadisch und die Behandlung zu inhomogen (auch spiegelt die biographische Skizze [11–13] an mehreren Stellen Gewißheiten vor, wo die Wissenschaft in Wahrheit kontrovers diskutiert). Wer sich jedoch zu einer vertieften Beschäftigung mit Ovids *Metamorphosen* anschickt, den erwartet hier eine überreiche Fülle an Einsichten und Anregungen, wie sie schwerlich anderwärts zu gewinnen sein wird. – Ganz selbstverständlich wird nicht jeder Leser sich jeder Wertung anschließen wollen. Mir scheint von Albrecht in der Verehrung für seinen Dichter zuweilen über das Ziel hinauszuschießen, insbesondere wenn es gilt, ihn vor möglicher Kritik in Schutz zu nehmen. Den Egozentriker Ovid, den selbst im dritten Buch der *Ars amatoria* tatsächliche weibliche Bedürfnisse herzlich wenig interessierten (vgl. R. Gibson, *Ovid: Ars Amatoria Book 3*, ed. with intr. and comm., Cambridge, 2003, 36), aufgrund der „(wohl von ihm erfundenen) Doppelapotheose des Königspaares Romulus und Hersilia“ (9) in die Nähe eines Vorreiters der Gleichberechtigung der Geschlechter zu rücken wirkt auf mich jedenfalls geradezu paradox. Ein Versuch der Ehrenrettung in anderem Zusammenhang – „Was daran“ (nämlich an den Darstellungen zweier Saalschlachten) „auf uns mit Recht kalt und grausam wirkt, sollte man in einem Volk, das

sich an Gladiatorenkämpfen erfreute, einem einzelnen Autor nicht anlasten“ (177) – ist schon gar nicht überzeugend, die anderen Dichter der Zeit lebten ja in der gleichen Kultur. Sogar Quintilians treffliches Bonmot, Ovid habe (außer in der *Medea*) seinem Talent nachgegeben, statt es zu beherrschen, möchte von Albrecht, in ungewohnt herablassendem Tonfall, als schulmeisterliche Beckmesserei abtun (196). – Allein nicht einmal das wollte man von Albrecht wirklich übelnehmen: Wenn es eine sympathische Art von Interpretationsirrtümern gibt, dann sind es die aus Liebe zum Autor geborenen.

Wilfried LINGENBERG.

Carmen ALFARO / Jónatan ORTIZ GARCÍA / M. Julia MARTÍNEZ GARCÍA (eds.), *Luxury and Dress. Political Power and Appearance in the Roman Empire and its Provinces*, University of Valencia Press, Valencia, 2013, 27,86 €, ISBN 978-84-370-8980-5.

This edited volume presents the papers given at a symposium on the subject of dress and luxury at the University of Valencia in November 2010. The wider context of the event, the organisers and many of the participants was the German-based EU project *DressID: Clothing and Identities in the Roman Empire* that ran from 2007-2012. The volume joins a growing number of recent publications on the subject of dress in the ancient world, and focuses on ideas of luxury and the dress styles in the Roman world and materials associated with it. It contains eleven contributions in total, two in Spanish and the rest in English. All chapters start with both English- and Spanish-language abstracts. – The definitions of both ‘Roman Empire’ and ‘luxury’ are at times stretched, sometimes implausibly so, such as in the first contribution by M. Andrés Toledo on purity laws and clothing styles in ancient Zoroastrian texts, an interesting survey of the subject but with no attempt made to link it to luxury or Rome. The second and third contributions – by C. Rueda Galán and B. García Fernández-Albalat respectively – look at pre-Roman dress on the Iberian Peninsula. Rueda Galán focuses on bronze figurines of men and women (thought to be dedicants) from sanctuaries in the upper Guadalquivir Valley, which show that the dress styles of the late 4<sup>th</sup> and 3<sup>rd</sup> centuries BC differentiates between adults and children, men and women and elites and clients, with clothing playing a role in rites of massage and marriage ceremonies. García Fernández-Albalat focusses mainly on images of warriors and seated figures usually considered to be leaders or commanders of some kind; he identifies some key pre-Roman male dress items such as a kind of ‘kilt’, tight tunics, belts with distinctive buckles, torques and diadems. He shows how early Roman grave *stelae* in the region depict local people in mixed Iberian and Roman dress styles. – The next contribution is by C. Alfaro Giner, the main person behind the publication. Her paper looks at the “longue durée” of the use of *murex* purple dye as an indicator of high status in Indo-European culture, as well as its links with aristocracy and the idea of noble blood. The fourth and excellent contribution by F. Casinos Mora looks at clothing in Roman sumptuary legislation from the Twelve Tablets onwards. He argues that luxury was considered un-Roman, and something that entered Roman society from outside, especially through the acquisition of empire. He does perhaps at times give too much credence to this version of events which, after all, was a topos of Roman elite discourse; indeed, some of his evidence suggests that luxury was in fact an element of Roman culture from a very early period. Unsurprising is his observation of a gradual increase in acceptance of luxury over time. More interesting is the way he traces the treatment of luxury from its beginnings as a largely religious concern to one that became almost entirely socio-political: sumptuary legislation became about upholding social boundaries in an increasingly socially mobile population. – Chapter six – a Spanish-language contribution by F. Fernández Nieto – looks at the use of textiles to

protect, decorate and ritualise animals, focussing mainly on the wider history of saddle-cloths (*ephippia*) in antiquity (including their use for elephants). The next chapter by I. Benda-Weder presents a survey of the clothing of Roman emperors from Augustus to late antiquity looking at especially of the use of different clothing for different contexts (e.g. festive occasions, private use, religious ceremonies etc.). Then follows a study by M. Martínez García of imitation purple dyes from vegetable matter: not, as one might think, woad mixed with madder, but other recipes preserved in papyri. The ingredients of these are identified with the help of Pliny, Nicander and Theophrastus and experiments exploring the qualities of various plants. J. P. Wild's chapter argues for a fundamental link between silk, purple and gold as luxury materials in textiles and a 'silk-purple-and-gold horizon' in the chronology of late antique textiles. In this chapter he discusses this in the context of grave finds at three sites in the north-west (London-Spitalfields, Trier and Naintré) dating to the 4<sup>th</sup> century, and concludes that by this date, such luxury goods no longer had the negative connotations of earlier eras. – The penultimate chapter by A. Paetz gen. Schieck and J. Pásztókai-Szeőke, whilst difficult to follow argumentation-wise, has some very interesting takes on a peculiar Severan-period wall painting found in the civil town at Brigetio in Pannonia, a place that was heavily influenced by its large military presence. The authors argue amongst other things that the two male figures depicted are high-ranking military officers presented in 'gala dress' and that the purple, arrow-shaped *clavi* depicted on their tunics are insignia that originated in Syria, where the men – according to the authors – came from. For the latter, comparisons with extant textiles from Syria and Egypt are made. One might quibble that Syria and Egypt happen to also be the two regions of the Roman Empire for which we have substantial textile finds; one might also have liked the authors to have addressed the question as to why the owner of a town house in the civilian town at Brigetio would depict Syrian army officers in his wall paintings, but the ideas presented are thought-provoking and will help us to better understand these intriguing images. The final, very brief contribution – lacking an abstract – by T. Krupa looks at luxury dress items in Chresonesos on the Crimean Peninsula. – In a book with such a breadth of subjects it might have been useful to have an index at the end, but in all *Luxury and Dress* presents some interesting new work and some useful syntheses of visual and written evidence.

Ursula ROTHÉ.

Penelope M. ALLISON, *People and Spaces in Roman Military Bases*, Cambridge, Cambridge University Press 2013, p. xx + 487, fig.; ISBN 978-1-107-03936-0.

Archaeologists, much like the representatives of many other historical sciences, strive to fully exploit the information obtained during excavations and provided by artefacts. These efforts result in new, increasingly sophisticated research methods designed to permit researchers to expand the limits of their knowledge by extracting previously neglected or not fully appreciated data. One of the methods that they have been using for some time focuses on the interpretation of socio-spatial practices. Scholars seek to reconstruct the image of social relations occurring between various types of artefacts and their users in a specific time and field. The key to interpreting these relations is to identify the types of groups of people making use of these artefacts in all possible functions of use. The analysis of both these relations and functions is supposed to make a more precise reconstruction of the past possible. This picture takes into account not only a broad panorama of manifestations of human activity and its nature, but also the relations between groups occupying various places in the local social hierarchy, even the aspects of human activities associated with gender. – Penelope M. Allison is among the archaeologists who have been employing this research method for many years. She first made

use of it in her research in Pompeii, and for several years has also been doing so in research on Roman military bases. Allison has published the results of this research in several articles, which are continued in her latest work, *People and Spaces in Roman Military Bases*. Her aim is to explore the relations between the military and non-military groups of inhabitants of Roman military camps, between men and women, and between free and non-free people (p. 2). She pays particular attention to the gender aspect in these relations: "This study therefore has a particular focus on ... gendered activities and their relevant identities but also explores how gendered identities can cross-cut, and be cross-cut, by other status identities," p. 5). One of the objectives of these analyses is to determine the scale of presence of women in Roman military camps, the character of this presence and its traces in archaeological material. – Allison conducted her research on the basis of archaeological data from excavations carried out at five Roman military bases in modern-day Germany: Vetera I, Rottweil Forts I and II (*Ara Flaviae*), Oberstimm, Ellingen and Hasselbach. The Vetera I and Rottweil Forts I and II are legionary fortresses, whereas the three remaining sites are small forts in which auxiliary units were stationed. A number of factors dictated the choice of these locations: a large proportion of the area covered by these camps has been systematically and carefully examined; furthermore, excavation reports containing detailed information on the artefacts found and the archaeological context of their discovery have been published for all of them. What these bases have in common is the fact that they were relatively short-lived. As a result, the archaeological material associated with them comes from a brief period and is therefore more homogeneous, thus making it easier to analyze it (cf. p. 7-9; 50-64). – The book is divided into 12 chapters (1. "Introduction," p. 1-11; 2. "Approaching Roman military communities," p. 12-32; 3. "Studying Roman artefacts and social practice," p. 33-49; 4. "Site selection and data processing," p. 50-64; 5. "Categorising Roman artefacts," p. 65-108; 6. "Vetera I," p. 109-151; 7. "Rottweil (*Ara Flaviae*)" – Forts I and II, p. 152-178; 8. "The fort at Oberstimm," p. 179-221; 9. "The fort at Hasselbach," p. 222-231; 10. "The fort at Ellingen," p. 232-280; 11. "Inter-site spatial distribution of activities and use of space," p. 281-318; 12. "Status and gender identity – the roles and impact of women and children," p. 319-343; 13. "Concluding comments," p. 344-358). In the first five, Allison discloses the formal and methodological aspects of her research method. The next five are devoted to describing and discussing the remnants and finds from each of the sites that she analyzes. The most important of the remaining chapters is the twelfth, containing conclusions on the presence of women and children in Roman military camps and an outline of the areas of activity in which the presence of women was noted in the archaeological material. The arguments in the main section of the book are complemented by seven appendices. Together with the first, whose purpose is to provide information (A. *Accessing and using the data and the distribution maps*, p. 359), the next five (B–F, p. 361-436) contain a detailed description of the method of elaborating the finds from each of the aforementioned military bases that were used in forming the specific conclusions in the main section of the book. The last appendix (G. *Drawings of artefacts*, p. 437-452) features photographs and drawings of the most characteristic types of artefacts. – Evaluating Allison's book is no easy task, especially as reading it requires no small effort and concentration. What deserves praise is the great trouble that she has gone to in accumulating the copious source material and classifying, analyzing and interpreting it. The fruit of these toils is an array of interesting observations and conclusions referring to diverse socio-spatial practices that took place in military camps, especially those related to the presence of women and children. The author demonstrates not only that they were present, but also that the scale of this presence varied in each of the camps she examines. These conclusions are certainly a plus of the research method she uses,

although they can be treated rather as a clarification and elaboration of popularly accepted academic opinions than arguments calling these views into question. Allison's book also has an entirely unintended effect, as it clearly reflects the weakness of her method. Despite the great effort that she put into analysis and interpretation of artefacts, the final results are extremely modest and unrepresentative. Although the author's analyses paint an accurate picture of the socio-spatial practices of the selected examples, we cannot forget that her findings and observations refer solely to the sites that she studied, each of which is unique. They are therefore not sufficiently representative to make any generalizations that might be applied to other Roman military bases. Moreover, many of Allison's observations, interpretations are furnished with phrases such as "it is possible," "it is potentially associated with women and children" etc. As a result, although she employs a sophisticated method of source analysis, the results she obtains are by no means certain. These comments are not meant to depreciate the value of the research method, but rather to draw attention to its significant limitations and weaknesses, despite the obvious extensive cognitive potential. These drawbacks mean that possibilities for more widespread application of this method in archaeological research are restricted to selected sites, as its effectiveness depends on the quality of older and contemporary archaeological documentation. The author mentions on a number of occasions that this documentation must fulfil a series of important formal criteria. She also herself states that in practice there are serious problems with the quality of this documentation. On the one hand, Allison's attempt to apply analysis of socio-spatial practices in selected Roman military bases should be judged positively, as she proved that her method can be a useful research tool. On the other, the results from this method are significantly more modest than might have been expected, showing clearly that its use by no means guarantees results that are satisfactory and do not raise doubts as to their credibility.

Edward DĄBROWA.

Eugenio AMATO, *Traiani Praeceptor. Studi su biografia, cronologia e fortuna di Dione Crisostomo*, Presse universitaire de Franche-Comté (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité), 2015, 208 p., 16 × 22 cm, 18€, ISBN 978-284867506-0.

L'A. livre ici les résultats de ses recherches préparatoires à l'introduction générale de l'édition CUF de Dion Chrysostome. Ce sont dix études très pointues, avec des positions personnelles. P. 19-33 : Dion de Pruse, devenu citoyen romain, prend le surnom de Cocceianus, *cognomen* dont l'origine s'explique par le Droit et le contexte familial : C. Cocceius Flaccus, à qui l'on doit l'établissement de la colonie d'Apamée de Bithynie, dont Pruse était proche. P. 35-56 : *Disc. 31 (Discours rhodien)* date des premières années du principat de Vespasien et *Disc. 32 (Aux Alexandrins)* suit de peu : il serait de 73-75. P. 57-64 : le rhéteur Dion mentionné par Quintilien (III 3, 8) doit être le grand-père du Chrysostome et l'auteur des cinq lettres généralement attribuées au petit-fils. P. 65-90 : *Contra philosophos* et *Ad Musonium* sont des ouvrages perdus de Dion, mais dont témoigne Synésios. On a exagéré les attaques que Dion y lancerait contre les philosophes. *Disc. 31* montre au contraire une grande estime pour son maître Musonius. En fait, parcourant l'œuvre conservée, l'A. constate que Dion s'en prenait aux faux cyniques, aux provocateurs. P. 91-96 : la préposition *πρός* dans le titre de *Disc. 51 (À Diodôros)* est ambiguë : blâme ou éloge ? Plutôt éloge d'un compatriote réélu, car mentionné dans *I. Prusa Olymp.* 34. P. 97-118 : Dion fut professeur de Trajan ; fut-il aussi un conseiller, voire un ami ? Sans doute, d'après l'examen détaillé de plusieurs discours ; *Disc. 18 (Sur la formation oratoire)* était également destiné à Trajan. P. 119-122 : les exercices rhétoriques de *Disc. 18, 18-19* (contradiction, paraphrase, mémorisation) sont dans la ligne

des *Progymnasmata* d'Aelius Théon. P. 123-127 : Galène (*De differentia pulsuum* II 5 = vol. VIII Kühn p. 587-588) s'en prend aux atticistes rigoureux ; Dion et Favorinus sont visés. P. 129-140 : au début de son *Éloge de la calvitie* (1, 3 Lamoureux), Synésios reproduit un *Éloge de la chevelure* de Dion, que les éditions, depuis 1558, incorporent. C'est en fait un pastiche, où Synésios s'ingénie, comme le montrent des textes parallèles, à imiter les procédés rhétoriques de Dion. P. 141-152 : l'A. apporte quelques compléments à son ouvrage de 2011 sur la fortune littéraire de Dion à l'époque moderne. P. 153-170 : un appendice, de la plume de G. Ventrella, sur la présence de Dion au milieu de militaires, à la mort de Domitien (Philostrate, *Vies des sophistes* I 7). Cela se passe près du Danube, à Viminacium (Kostolac, en Serbie, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Belgrade) ; cet appendice brosse le tableau des contacts de Dion avec les Gètes. Ces études bien documentées font progresser notre connaissance de Dion, qui le mérite bien.

Bernard STENUIT.

Alejandro BELTRÁN / Inés SASTRE / Miriam VALDÉS (éds.), *Los espacios de la esclavitud y la dependencia desde la antigüedad. Actas del XXXV coloquio del GIREA. Homenaje a Domingo Plácido*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2015, 22 × 16 cm, 822 p., fig., cartes, 49 €, ISBN 978-2-84867-521-3.

Les actes du trente-cinquième colloque du Groupe international d'études sur l'esclavage dans l'antiquité sont aussi un hommage au professeur Domingo Plácido Suárez, historien de l'antiquité de réputation internationale. Le thème choisi par les organisateurs du colloque était l'espace comme facteur historique et comme élément essentiel de configuration des relations sociales en focalisant la recherche sur l'esclavage et la dépendance dans l'antiquité : une seule contribution concerne l'époque moderne pour 19 consacrées à l'espace grec et 18 à l'espace romain. Nous nous intéresserons plus particulièrement à ces dernières. – C. Garcia Mac Gaw étudie quelques révoltes serviles et la constitution de ce que l'on peut appeler un « espace de liberté » construit au moyen d'éléments symboliques qui sont organisés par les pratiques discursives. Utilisant les critères méthodologiques de la linguistique, il essaie, entre autres, de montrer ce que signifie l'expression « cité des esclaves » dans le discours dominant sur la liberté (*Revue des esclaves y espacios simbólicos de libertad*, p. 327-349). A. Pinzone montre comment Diodore de Sicile (ou plutôt sa source, Posidonius) a utilisé des modèles préétablis dans son étude des révoltes serviles de Sicile, par exemple le *bonus imperator* doté de la *celeritas agendi* (*Aspetti temporali e spaziali nei frammenti Diodorei sulle guerre servili siciliane*, p. 351-364). Maria Vittoria Bramante utilise les *leges* conservées dans le *liber de agri cultura* de Caton pour montrer que les lieux de vendanges et de processus de la vinification sont pris en considération par le *ius* en tant que « lieux de dépendance » du négociant vis-à-vis du propriétaire (*I luoghi della dipendenza nelle testimonianze De re rustica : Cat., De agr. cult. 147 e lo studio delle (formule delle) regulae iuris di contenuto agronomico*, p. 365-384). Au départ de deux discours sur la liberté et l'esclavage de Dion Chrysostome, P. Desideri s'intéresse aux lieux, non physiques, mais politico-idéologiques qui confortent les esclaves dans leur décision de prendre la fuite (*Gli spazi del fugitivus nell'impero romano*, p. 385-393). Francesca Reduzzi Merola étudie *I luoghi della dipendenza dei gladiatores : dal ludus all' arena* (p. 395-399). Dans le roman gréco-romain, l'espace géographique qui constitue l'habitat des groupes marginaux est confronté à la géographie du pouvoir qui s'exprime dans des espaces d'ordre et de pouvoir (M. J. Hidalgo de la Vega, *Espacios de marginalidad, resistencia y dependencia en la novela grecoromana. Recorridos imaginarios*, p. 401-422). Selon A. Duplá Ansuategui, le *hostis publicus* se trouve dans un *no-man's land* qui

donne lieu à une situation juridique et sociale moins protégée que celle des esclaves (*¿Peor que un esclavo ? Hostis publicus en la época ciceroniana*, p. 423-437). Marie-Rose Guelfucci se fonde sur Polybe pour étudier *Rome et les espaces de la dépendance (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) : conquêtes territoriales et mode d'administration du politique dans les Histoires de Polybe* (p. 439-461). A. Gonzales pense que « les relations entre dominants et dominés constituaient un des pôles de la pensée stoïcienne au point de donner une place aux esclaves dans le fonctionnement de la société ». Toutefois, étant donné qu'une société sans esclaves était inconcevable aux yeux de la plupart des Anciens, la pensée stoïcienne s'est limitée à envisager comment améliorer la condition des esclaves et leur statut légal (*Esclavage, universalisme et cosmopolitisme stoïciens entre cité idéale et histoire*, p. 463-485). Rosalba Arcuri essaie de montrer les changements économiques qui se sont produits dans la péninsule italique à l'époque de Tibère, particulièrement en rapport avec la production liée à l'exploitation du travail servile (*Per Italiam servilis belli semina (Tac., Ann. IV, 27, 1) : gli spazi italici della schiavitù in età tiberiana tra economia e società*, p. 487-503). Marguerite Garrido-Hory envisage *L'espace domestique chez Martial, Juvénal et Pétrone* (p. 505-519). Dans la contribution intitulée *Los santuarios de los dioses nilóticos, espacios de desigualdad, dependencia y manumisión* (p. 521-535), J. Alvar étudie surtout l'institution de la *paramonè* qui oblige un esclave affranchi à demeurer auprès de son *manumissor* ou de toute personne désignée par lui jusqu'à leur mort, maintenant de la sorte l'affranchi dans un état de dépendance. J. Demaille analyse et donne le texte de 29 inscriptions dans son étude sur *Esclaves et affranchis sur le territoire de la colonie romaine de Dion (Piérie, Macédoine)* (p. 537-559). Des esclaves peuvent exercer les fonctions d'*institores* et, après affranchissement, devenir propriétaires terriens (O. Olesti Vila et C. Carreras Monfort, *De servus a proprietario agricola : el esclavo en el mundo de la producción anfórica en el Ager Barcinonensis*, p. 561-587). Estela García Fernández traite des relations patron-client dans *Clientela y difusión onomástica en Hispania : algunas observaciones sobre la documentación de Sagunto* (p. 589-605). A. Beltrán, Maria Ruiz de Árbol et Inés Sastre s'intéressent, d'un point de vue particulier, le paysage, aux *Territorios imperiales en el occidente de la Península Ibérica. Una visión desde el estudio del paisaje* (p. 607-621). En principe, pour les païens comme pour les chrétiens, les hommes vaquent à diverses occupations dans la sphère publique tandis que les femmes sont confinées dans l'espace domestique. A. Pedregal reprend la question pour les femmes chrétiennes : *Tras las fauces de la dependencia. El cristianismo primitivo y la subversión femenina del ámbito doméstico* (p. 623-636). M. Rodríguez Gervás étudie plus particulièrement la relation de subordination qui existe entre les *domini* africains et ceux qui travaillent sur leurs terres, les *coloni* (*Territorialidad y dependencia en el epistolario de Agustín de Hipona*, p. 637-650). Une fois encore, les actes des colloques du GIREA sont d'une richesse incontestable et d'un intérêt indéniable.

Jean A. STRAUS.

Dorian BORBONUS, *Columbarium Tombs and Collective Identity in Augustan Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 26,5 × 19 cm, XVI-294 p., 71 fig., ISBN 978-1-107-03140-1.

Dorian Borbonus, professeur d'histoire à l'Université de Dayton, nous présente ici une très belle étude sur les *columbaria* de Rome, un sujet encore assez peu étudié (contrairement aux catacombes, par exemple) et dont il estime, à juste titre, qu'ils constituent des documents archéologiques susceptibles de nous fournir des informations intéressantes sur la société romaine. Par *columbarium*, l'A. entend une construction en grande partie souterraine qui sert de tombeau collectif à de nombreux défunts dont les

urnes cinéraires ont été déposées dans des niches aménagées sur les murs intérieurs de l'édifice, au-dessus ou en dessous desquelles figurent des épitaphes. Selon cette définition, l'A. a répertorié ainsi 35 *columbaria* à Rome et il nous en livre une description méticuleuse qui nous permet de percevoir toute l'originalité de cette architecture funéraire. C'est que ces *columbaria* ne constituent pas un phénomène marginal : selon les estimations de l'A., entre 2 et 7% de la population (soit entre 18.000 et 45.000 individus) de l'Urbs auraient bénéficié de ce mode de sépulture, et si certains d'entre eux n'accueillaient guère plus de quelques dizaines d'individus, les plus imposants, comme celui « de Livie » sur la Via Appia en rassemblaient plusieurs milliers. L'A. conteste l'hypothèse que les *columbaria* romains perpétueraient un usage funéraire étrusque et il préfère en chercher l'origine en Méditerranée orientale (Alexandrie, Rhodes, Macédoine...). Ce qui est sûr, par contre, c'est que dans le monde romain, l'usage des *columbaria* est limité dans l'espace et dans le temps. Géographiquement, en effet, on n'en rencontre qu'à Rome et dans certaines cités italiennes, dont les populations socialement hétérogènes présentent quelques similitudes avec celle de la Ville, comme Ostie, Pouzzoles, Cosa, Sutri et peut-être, mais ce n'est pas absolument certain, Aquilée. Ailleurs dans l'empire, ils n'apparaissent guère à part en Maurétanie césarienne et à Corinthe. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on n'a construit ces *columbaria* que pendant une période assez courte, entre l'époque d'Auguste et le milieu du I<sup>er</sup> s. Certes, même après cette date, on a continué à édifier des *columbaria*, mais ces derniers n'obéissent plus au même schéma : ils sont désormais construits en surface, et on y pratique aussi bien l'inhumation que l'incinération, ce qui a amené l'A. à les exclure de sa recherche. À la même époque, les *columbaria* première manière, qu'on continuera à occuper jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> s., évoluent d'ailleurs dans le même sens : développement de l'inhumation (introduction de sarcophages) et abandon progressif de l'égalitarisme primitif. En effet, les *columbaria* présentent une singularité que l'A. a très bien mise en évidence. Alors qu'à l'époque, les tombeaux des membres de l'aristocratie se caractérisent par leurs dimensions imposantes, leur riche décoration et leurs longues épitaphes commémorant d'innombrables exploits (songeons à la tombe de Cécilia Metella ou au Tombeau d'Auguste), les *columbaria* font preuve d'une étonnante modestie. Souterrains, ils échappent au regard du public, et la partie qui apparaît en surface ne porte même pas d'inscription pour en signaler la présence. Situés dans des cimetières qui, conformément à la tradition, s'étendent le long des routes à proximité de la Ville (et particulièrement le long de la Via Appia et de la Via Labicana), ils ne se trouvent jamais sur leurs bords et leur entrée, très discrète, n'est accessible que par des chemins secondaires. À l'intérieur, la disposition du bâtiment semble répondre à deux exigences : sobriété et égalité. Certes, on y trouve une certaine décoration, mais sans commune mesure avec celle qui orne les tombes aristocratiques. D'autre part, les nombreuses niches à la taille identique qui couvrent les murs de l'édifice donnent une impression d'homogénéité sociale que renforce encore la grande sobriété des inscriptions qui accompagnent les niches : celle-ci offre, en effet, un surprenant contraste avec l'emphase des épitaphes de l'oligarchie. Il s'agit de toute évidence dans l'esprit des adeptes de cette nouvelle culture funéraire de mettre l'accent sur l'appartenance à une communauté plutôt que sur la réussite individuelle, même s'il est vrai qu'avec le temps, des tendances plus individualistes commencent à se manifester : niches plus « visibles », accaparement de plusieurs niches d'affilée par une même famille, etc... De fait, les défunts des *columbaria* n'appartiennent pas à l'élite romaine. La majorité d'entre eux sont des esclaves ou des affranchis. Ils étaient liés à la maison impériale ou à de grandes familles aristocratiques et beaucoup d'entre eux appartenaient à des collègues professionnels. Certes, il ne s'agissait pas de marginaux, mais leur condition modeste les tenait à l'écart de l'aristocratie qui ne les estimait guère. Au sein des collèges

cependant, ils ont acquis, eux aussi, une sorte de *dignitas* et ont connu les bienfaits de la solidarité et d'une certaine égalité qu'ils cherchent désormais à perpétuer au-delà de la mort. Dans le *columbarium*, l'uniformité des niches funéraires et la sobriété des inscriptions répondaient à ce désir. Il s'agit donc d'une étude tout à fait remarquable et passionnante qui nous rappelle que l'architecture funéraire ne présente pas qu'un intérêt anthropologique mais qu'elle peut également nous fournir des informations précieuses sur le plan social. Je n'émettrai qu'une seule (petite) réserve. Selon l'A., l'apparition des *columbaria* à l'époque d'Auguste témoignerait de l'adhésion d'une partie de la plèbe aux réformes culturelles portées par le principat. L'hypothèse est certes intéressante et tout à fait recevable, mais les arguments avancés par l'A. en sa faveur manquent un peu de force. Elle mériterait sans doute d'être davantage développée dans une étude exclusivement consacrée à cette question. L'ouvrage comprend enfin un imposant catalogue archéologique, une synthèse des données épigraphiques relatives à 3.120 individus, un glossaire, 40 pages de notes, une bibliographie particulièrement bien fournie et, comme il se doit, un index destiné à faciliter la consultation de ce beau livre.

Paul SIMELON.

Clifford ANDO, *Roman Social Imaginaries. Language and Thought in Contexts of Empire*, Toronto, University of Toronto Press, 2015 (The Robson Classical Lectures), 24 × 16,5 cm, X-124 p., 45 \$ can., ISBN 978-1-4426-5017-6.

El profesor Ando aborda en el presente ensayo la difícil tarea de explicar, en pocas pero concentradas páginas, la forma de pensar romana en relación a la política y a la ley. Como él mismo señala en la introducción (p. 3-6), su aproximación a la temática parte de “dos conversaciones” (*two conversations*) sobre la antigüedad romana. Una de ellas se encuentra en la estructura del libro, apoyada en tres capítulos de diferentes contenidos (“Belonging”, “Cognition” y “The Ontology of the Social”), sobre los que volveremos más adelante. La otra se fundamenta en el método elegido por el autor para explicar elementos de la teoría social romana y que concierne a características del lenguaje, en este caso el latín, como son la metáfora, la metonimia, la analogía y la ideación o el proceso en la formación de ideas. – Queda patente en la obra la influencia de otras, señaladas por el autor en su introducción, entre las que se encuentran la de George Lakoff y Mark Turner (entre otras obras suyas, G. Lakoff, M. Turner, *More than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, 1989), en lo que respecta a al aparato léxico latino en cuanto al uso de verbos de sentido y percepción. Clifford Ando afirma haber seleccionado material que arroja luz y facilita la exploración de las estructuras de pensamiento que dieron representación y apoyo al imperio romano como forma política. También este estudio es deudor del libro de Charles Taylor (C. Taylor, *Modern Social Imaginaries*, Durham, NC, 2004), al que rinde homenaje en el título, aunque difiere en ciertos aspectos metodológicos y cronológicos. Así mismo, se inspira en otras dos obras más: la de Michel Foucault (M. Foucault, *The Order of Things: An Archaeology of the Human Sciences*, New York, 1973 [1ª ed. francesa, Paris 1966]. Existe una nueva reedición inglesa de Routledge del año 2000), en cuanto a que propone una forma de aproximación al orden romano del mundo, y la de John G. A. Pocock (J. G. A. Pocock, *The Machiavellian Moment. Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, 1975), en lo que concierne al papel del historicismo y a la toma de conciencia de la tradición republicana atlántica. – En cuanto a la estructura de este ensayo, además de la introducción, se compone de los tres capítulos, antes referidos. En el primero de ellos, “Belonging” (p. 7-28), el autor analiza distintos términos latinos (*ciuitas*, *populus*, *urbs*, *oppidum*, *conuentus*, *postliminium*, *solum*, *ager*...), a través de los testimonios de los textos, para explicar sus significados y conceptos y el reflejo del

pensamiento político romano al respecto. El segundo capítulo, “Cognition” (p. 29-51), está dedicado a la investigación de las estructuras lingüísticas latinas en relación con el conocimiento, utilizando textos normativos vinculados a la ley y a la administración del estado. En el tercero y último, “The Ontology of the Social” (p. 53-86), Ando pone de manifiesto, mediante ejemplos concretos, la influencia de los cambios sociales, económicos, demográficos y políticos en las leyes y las instituciones de gobierno. Le siguen las conclusiones (p. 87-97), las notas (p. 99-114), una relación de obras citadas (p. 115-122) y un índice (p. 123-124). – Este trabajo supone la continuación de la investigación del profesor Ando sobre aspectos relacionados con la ideología imperial y el lenguaje del poder y de la ley (así por ejemplo: C. Ando, *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Berkeley, 2000; id., *Law Language and Empire in the Roman Tradition*, Philadelphia, 2011; id., *Religion et gouvernement dans l'Empire Romain*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Turnhout, 2014<sup>5</sup>). Su planteamiento es fresco, novedoso y provocador, y no dejará indiferente al estudioso ni al especialista. No obstante, recurre de forma necesaria y continuada a matizaciones y definiciones de conceptos y términos latinos a través de sus correspondientes traducciones y perifrasis explicativas del inglés. Con ello pretende acercar y hacer más comprensible a la investigación actual elementos y matices del pensamiento político y social romano. – Es evidente que en el proceso de traducción de términos y conceptos del latín a las lenguas modernas, se pierde originalidad y parte del significado y sentido que tuvieron en su momento. Incluso correspondencia entre términos griegos y latinos en época antigua no fue del todo exacta. Ello es debido a que, aunque lógico, el lenguaje concierne a una forma de estructura mental determinada que se inserta, por otro lado, dentro de un contexto histórico, social, político, económico y religioso concreto. En cualquier caso, las palabras no son inmutables en sus significados, pues pueden variar a lo largo del tiempo, matizando aspectos o ampliando su campo léxico. Y ello refleja una evolución en el tiempo y una adaptación a las circunstancias, como se puede observar en el latín, la lengua vehicular del imperio romano. – La obra está apoyada en un amplio elenco de citas y pasajes de autores clásicos tanto pensadores, políticos como juristas, historiadores o anticuarios, entre los cuales se incluyen Cicerón, Gayo, Ulpiano, Plinio, Varrón, Livio, Velleio Paterculo, Paulo, Dionisio de Halicarnaso, Gelio o Macrobio, así como en un listado bibliográfico de más de 100 títulos entre monografías, artículos y capítulos de libros. Estos últimos proceden de diferentes disciplinas científicas de carácter humanístico, como la filología, la antropología, la filosofía, el derecho romano o la historia antigua, que aportan distintas perspectivas para una mayor y mejor comprensión de los complejos y difíciles aspectos tratados en la obra.

Pilar PAVÓN.

Hadrien BRU / Guy LABARRE (éds.), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. – V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), Colloque international de Besançon, 26-27 novembre 2010*. Vol. I: *Autour d'un projet d'atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure. Méthodologique et prospective*. Vol. II: *Approches locales et régionales*, Franche-Comté, 2013, 240 & 374 p., ISBN 978-2-84867-473-5.

Die beiden Herausgeber sind keine Unbekannten auf dem Gebiet der Kleinasienforschung. Sie sind bereits durch mehrere Gemeinschaftsprojekte hervorgetreten, für welche sie namhafte Fachkolleg/inn/en weit über die Grenzen Frankreichs hinaus gewinnen konnten. Ausdrücklich in der Einleitung (I, 1) als Vorläufer genannt ist eine 2005 in Tours abgehaltene Tagung (H. Bru / F. Kirbihler / St. Lebreton (Hgg.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité. Échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule, Actes du colloque international de Tours (21–22 octobre 2005)*, Rennes, 2009): Auch

dort bestand ein Ziel darin, aktuelle Forschungen zu zeitlich und räumlich über das antike Kleinasien verstreuten Schwerpunkten anschaulich und informativ zusammenzufassen. Darüber hinaus wurde die Idee eines *projet d'atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure* bereits 2005 diskutiert, bevor sie das Hauptthema der Konferenz von 2010 wurde. – Die Einführung von H. Bru skizziert das digitale Atlas-Projekt (13–19). Zu Beginn werden einige kartographische Großunternehmen zur Antike angeführt, offensichtlich aber nur, um ihre Schwächen zu benennen und so den Bedarf an einem neuen Produkt hervorzuheben. Etwas verwunderlich ist, dass hier die *Tabula Imperii Byzantini* (TIB) gar nicht genannt ist (14 – lediglich gestreift S. 16), trotz der großartigen, leicht zugänglichen toponomastischen Daten. Auch der reiche und vielfältige Kartenband des *Neuen Pauly* bleibt unerwähnt. Das Hauptproblem des *Barrington Atlas* ist meines Erachtens weniger, dass er (tatsächlich) unvollständig ist (14), sondern dass er ganz auf politische oder ethnische Grenzziehungen verzichtet; damit bildet er eben keine Geschichte ab, sondern bietet nur einen Ortslageplan; dieser bleibt freilich für die Antike von der Bronzezeit bis zur Spätantike ein sehr nützliches Hilfsmittel und bietet zudem durch die Direktorien eine gut zugänglich gemachte Quelldokumentation. Noch überraschender ist, wie der *Tübinger Atlas des Vorderen Orients* (TAVO) als ein Negativbeispiel angeführt wird, anstatt auf die reiche, akribisch erarbeitete Datenfülle zu verweisen, auf die doch das neue Projekt dankbar zugreifen sollte. Statt dessen wird TAVO als ein Projekt dargestellt, „qui s'est perdu dans l'immensité de la Connaissance“. Paradoxe Weise wird dann aber gleich der Wunsch geäußert, dass das neue Vorhaben „encore plus détaillé“ sein solle (14). Nicht gesagt wird, dass gerade TAVO zum Vorbild genommen wird, wenn neben den Karten auch auf die herkömmliche Buchpublikation zurückgegriffen werden solle (17, 19). Was vor dem Internetzeitalter für ein Großprojekt zur historischen Geographie und Kartographie löblich war, erscheint aber für ein Vorhaben des 21. Jhs. eher unzeitgemäß. Geradezu unrealistisch ist es, wenn zudem Vollständigkeit der Informationen ausdrücklich angestrebt wird sowie ihre räumliche, zeitliche und thematische Vernetzung im Vordergrund stehen soll – ganz zu schweigen von den rechtlichen und materiellen Interessenkonflikten, die sich durch zusätzliche Buchpublikation ergeben. – Bru's Kritik an der „hyperspécialisation“ der Altertumswissenschaften ist gewiss genauso berechtigt wie sein Aufruf zur Zusammenarbeit von Archäologen, Historikern, Altorientalistinnen und Klassischen Philologen (15). Auch lassen die Beschreibungsmerkmale des Endprodukts kaum etwas zu wünschen übrig: Es schließt – neben den Hauptkategorien Kartographie und Toponymie – auch Prosopographie, Numismatik, Glyptik und Keramik ein, um nur wenige Posten zu benennen, welche der *Atlas* berücksichtigen möge (17f.). Zu wie großem Dank wäre man Bru verpflichtet, wenn dieses Programm für den von ihm gesteckten Rahmen umgesetzt würde: Zeitlich ginge es vom frühen 2. Jt. v.Chr. bis ins mittlere 1. Jt. n.Chr., und räumlich vom thrakischen Bosphorus über Euphrat und Tigris hinaus bis ans Kaspische Meer (15f.). Obwohl es für die Attraktivität dieser Vision und das Talent des Initiators spricht, dass schon über hundert Kollegen (darunter auch ich selbst) Bereitschaft zur Mitarbeit erklärt haben, ist doch bedenklich, dass die 2013 gedruckte Einleitung keine Ansätze für die Lösung der brennenden Fragen nach einer dauerhaften Finanzierung, einer bleibenden Gastinstitution oder Datenstruktur und -organisation bietet. Die angekündigte Webseite, die hier Klarheit schaffen könnte, ist bis Juni 2016 noch nicht erschienen (Allein die hier besprochene Einleitung ist online zugänglich: [http://pufc.univ-fcomte.fr/download/pufc/document/introduction/anatolie\\_introduction.pdf](http://pufc.univ-fcomte.fr/download/pufc/document/introduction/anatolie_introduction.pdf)). – Der Optimismus wurde aber während der Redaktion des Tagungsbandes nicht gedämpft, obwohl offensichtlich wurde, dass kaum ein Drittel der 36 Beiträge wirklich auf das Rahmenthema eingeht, und dies trotz der zusätzlichen Zeit für Reflektionen und editorische Diplomatie. Besonders zu bedenken sind etwa die

Anregungen von F. & G. D. Summers in ihrem Beitrag zur Kartographie und Prospektion des Kerkenes Dağı (I, 53-68, bes. 67-68): „Ideally it will have its own server and small fulltime staff... Thus one role that the *Atlas* could play would be as a depositor for all digital records, including the geophysical survey raw data, raw data from differential GPS survey, scans of aerial photographs, scans of ground verification and other field records. ... If this proposal is over-ambitious, what selection of imagery might be best made? ... there are questions of copyright and intellectual property“. Es folgt der Wunsch, dass sämtliches Material für *faire usage* frei und kostenlos zugänglich sein werde. – Instruktiv ist vor allem die kurze Präsentation von Ch. Schäfer und W. Spickermann zum *Adaptiven, Interaktiven Dynamischen Atlas zur Geschichte* (AIDA) (I, 229–233): Wenngleich räumlich mit Europa und dem Mittelmeerraum sowie zeitlich mit der Ausdehnung ins 20. Jh. noch weiter gefasst, geht es hier ausdrücklich um die Organisation und Vernetzung von Daten zu *Fallbeispielen*. Vollständigkeit wird ausdrücklich nicht angestrebt, die Entscheidung für eine dezentrale Datenverwaltung wird mit rechtlichen Überlegungen pragmatisch begründet. Wichtig ist weiterhin, dass hinter dem Großprojekt viele Jahre intensiver Arbeit ganzer Forschungsverbünde an den Universitäten Trier und Erfurt stehen, die Vertrauen in eine langfristige Datensicherung und Datenpflege erwecken. Fundamental ist die „Entwicklung eines Metadatenmodells für räumliche Objekte unter Adaption und Erweiterung des vom International Council of Museums (ICOM) entwickelten Conceptual Reference Model CIDOC CRM, welche seit 2006 ISO-Standard für die ontologische Beschreibung von Kulturerbe ist. Parallel zu diesen Arbeiten wird eine verbindliche Entscheidung über die Systemarchitektur getroffen.“ (230f.). – Vorbildlich ist auch die von J. Schäfer und P. Probst vorgestellte Hamburger Epigraphische Datenbank für Kleinasien (235–240), die 1993 mit großen Visionen begonnen wurde, aber erstmals 2009 – in zunächst kleinerem Umfang – online zugänglich gemacht wurde. Mittlerweile ist sie die wichtigste open-access Sammlung von Inschriften, Übersetzungen und Kommentaren für Kleinasien. Beide zuletzt genannten Projekte verdeutlichen, dass die von Bru entworfene Vision ein klares Konzept, kräftige Finanzierung und einen langen Atem braucht. Die Vertreter aus Trier/Erfurt und Hamburg haben erfreulicher Weise ausdrücklich zu einer Zusammenarbeit eingeladen. Beibt zu wünschen, dass Brus Entscheidungen zur Datenorganisation des *Atlas* so gefällt werden, dass Kompatibilität gewahrt bleibt und Synergie genutzt wird. Sinnvoll erschien mir sogar, den *Atlas* vollständig als ein dezentrales Teilprojekt zu AIDA zu konzipieren und damit auf dessen *know-how* und Infrastruktur zurückgreifen zu können. Dann wären schon in naher Zukunft erste sichtbare Teilergebnisse zu erwarten, welche wiederum zu weiterer Dateneinspeisung motivieren könnte. Eine Alternative könnte das zur Zeit von R. Wenghofer und M. Wachowiak an der University of Nipissing (North Bay, Ontario) entwickelte System *Ancient History GeoVisage* (AHGV) bieten. – Unabhängig davon, wie das Atlasprojekt voranschreitet, bleibt indes die zweibändige Tagungspublikation von hohem Wert. Methodisch interessant sind etwa A. Dans Ausführungen zu den Schwierigkeiten der kartographischen Erfassung literarischer, besonders mythologischer Traditionen zum Bosphorus (I, 85–105). M. Forliani beschäftigt sich (leider ohne Karte) mit dem Überleben hethitischer Ortsnamen im kappadokisch-kilikischen Raum und knüpft hieran Überlegungen zu südlichen Neugründungen nach dem Untergang von Hattuscha an (I, 69–84). S. Destephen zieht systematisch kirchliche Quellen der Spätantike als Grundlage für die (De-) Urbanisierung Kleinasien heran (I, 207–228). – Besonders attraktiv ist es, dass mehrere Autoren bzw. Autorinnen die Gelegenheit genutzt haben, ihre Spezialforschung in einen größeren forschungsgeschichtlichen Kontext zu stellen, so dass etwa für den Hellespont (F. Prêteux, I, 133–140), Paphlagonien (C. Barat, I, 151–166), Pontos (D. Kassab-Tezgör, I, 167–174), das archaische Ionien (K. Eren, I, 141–149),

Kappadokien (St. Lebreton, I, 183–206) und Kilikien (I, 175–181) schöne Übersichten über die Geschichte einer Landschaft und ihrer Bevölkerung mitsamt einem Forschungsüberblick präsentiert werden. Band 1 bietet also eine Vielzahl von Einzelstudien zur geopolitischen, kartographischen und toponomastischen Forschung Kleinasien und deckt vor allem den nördlichen Raum von der Ägäis bis zum Euphrat relativ gut ab. – Ähnliches ließe sich auch von Band 2 sagen, wobei tendenziell ein Schwerpunkt in den südanatolischen Landschaften liegt. Dessen Beiträge sind aber nicht mehr in das engere Rahmenthema eingebunden und wechseln zwischen den Formaten Überblicksartikel und für Fachkonferenzen typische Detailforschung ab. Aus Platzgründen müssen die meisten Aufsätze leider ungenannt bleiben. Angemerkt sei dennoch, dass die wertvolle prosopographische Zusammenstellung A. Avrams von im kaiserzeitlichen Osteuropa nachgewiesenen Bithyniern (I, 111–132) eher in Band 2 gepasst hätte. Dagegen hätten die dortigen Beiträge zu Pessinus (G. Tsetskhladze, II, 41–80) und Pompeiopolis (L. Summerer / A. von Kienlein, II, 115–126) wegen ihrer ausgezeichneten Objektfotos, Karten, Satellitenbilder und geomagnetischen Aufnahmen leicht in den ersten Teil integriert werden können. Denn sie illustrieren – wie etwa auch F. und G. D. Summers' Darstellung zum Kerkenes Dağı (I, 53–68) – das große Potential des digitalen Atlasprojekts. – Die Herausgeber haben auf mancherlei Vereinheitlichung verzichtet: Abbildungen werden teils großzügig, teils gar nicht genutzt; Abstracts sind bald zweisprachig, bald nur englisch oder französisch, bald lang, bald ganz ausgelassen. Grundsätzlich war die Aufnahme der Conference Abstracts aber eine gute Entscheidung (II, 365–374). In Verbindung mit dem ausführlichen Namenregister (II, 345–363) werden so die Informationen leichter zugänglich gemacht. Hierbei helfen auch das attraktive Druckbild und die zum Teil großzügigen Illustrationen. Mehr als bei vielen anderen Tagungen wird man noch lange auf die inhaltlich wertvollen und methodisch anregenden Beiträge dieser beiden Bände zurückgreifen. Angesichts des moderaten Preises von nur 60 € werden sie ganz gewiss auch Eingang in viele Privatbibliotheken finden.

Altay Coşkun.

Filippo CANALI DE ROSSI, *Le relazioni diplomatiche di Roma. Volume IV. Dalla 'liberazione della Grecia' alla pace infida con Antioco III (201-194 a.C.)*, Roma, Scienze e Lettere, 2014, 24 × 17,5 cm, X-197 p., 35 €, ISBN 978-88-6687-071-5.

L'opera costituisce il quarto volume di una serie dedicata alla trattazione, in forma narrativa, delle relazioni diplomatiche di Roma (*Vol. 1. Dall'età regia alla conquista del primato in Italia (753-265 a.C.)*, Roma, stampato in proprio, 2004; *Vol. 2. Dall'intervento in Sicilia fino alla invasione annibalica (264-216 a.C.)*, Roma, Herder, 2007; *Vol. 3. Dalla resistenza di Fabio fino alla vittoria di Scipione (215-201 a.C.)*, Roma, Scienze e Lettere, 2013). Rispetto ai volumi già pubblicati, l'intervallo temporale preso in considerazione da questo nuovo fascicolo è decisamente più breve dato che consiste di soli 8 anni (201-194 a.C.), una scelta che l'autore stesso giustifica nella Premessa come un fatto necessario, in quanto tale periodo riveste un'importanza fondamentale per gli sviluppi futuri delle relazioni tra Roma e il mondo greco. L'opera è suddivisa in quattro capitoli, che seguono la numerazione dei volumi precedenti, e affronta rispettivamente la Seconda guerra macedonica – suddivisa in due fasi dal 201 al 200 a.C. (cap. XIX) e dal 201 al 197 a.C. (cap. XX) –, la liberazione della Grecia (cap. XXI) e infine la guerra contro Nabide, incluso il vano tentativo di Antioco III di concludere un'alleanza coi Romani e il rapido deterioramento delle relazioni romano-siriane (cap. XXII). Ogni capitolo è corredato dalle fonti relative al periodo affrontato e da rimandi bibliografici, l'apparato di note è succinto e mira a chiarire o precisare in modo sintetico alcune questioni emerse dalla trattazione. Seguono poi una bibliografia essenziale, un indice dei nomi e delle

cose notevoli, un lessico dei termini greci e latini e, infine, un indice delle fonti. Anche in questo caso, l'interesse principale del libro risiede nel suo ricco repertorio di fonti, che rappresenta un pratico strumento di consultazione per gli studenti e per i ricercatori che intendano avvicinarsi allo studio della diplomazia romana. Omar COLORU.

Josephine CRAWLEY QUINN / Nicholas VELLA, *The Punic Mediterranean: Identities and Identification from Phoenician Settlement to Roman Rule*, British School at Rome studies, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, xxvi-376 p., \$125, ISBN 9781107055278.

In einer kurzen Einleitung (S. 1-8) führen die Herausgeber J.C. Quinn und N.C. Vella zunächst die Entstehung des vorliegenden Sammelbandes auf die Feststellung zurück, dass sich Großbritannien hinsichtlich der Erforschung der phönizischen und punischen Geschichte des westlichen Mittelmeeres bisher eher zurückgehalten habe und bis vor kurzer Zeit auch nur wenig Fachliteratur in englischer Sprache publiziert worden sei. Um diese Lücke zu füllen, schlossen sich im Jahr 2008 die *British School at Rome* und die *Society for Libyan Studies* zusammen, wobei gleich beim ersten Arbeitstreffen die Schwierigkeit auftrat, dass es der Gruppe keineswegs einfach fiel zu definieren, was konkret unter dem Begriff „punisch“ zu verstehen sei. Daher wurde noch im selben Jahr ein Workshop organisiert, der sich mit den folgenden Fragen auseinandersetzte: Was bedeutet „punisch“ und wie verhält sich der Begriff zur Bezeichnung „phönizisch“? Wie wurde die „punische“ Identität von den antiken Menschen konstruiert und wie konstruiert(e) man diese in der Moderne? Kann man von einer „punischen“ Welt sprechen? Wie kohärent ist die „punische“ Kultur? Ein Großteil der auf dem Workshop präsentierten Antworten auf diese Probleme liegt nun schließlich um vier weitere Beiträge ergänzt in Form des zu besprechenden Sammelbandes vor, wobei die Herausgeber die eben angesprochenen Fragen folgendermaßen auf den Punkt bringen: „The papers given at the workshop addressed both ancient identities as ‘Punic’ and modern identifications of ‘Punic’, two separate but often closely related problems that have become the twin themes of this volume“ (S. 3). – Eine kürzere erste Sektion nähert sich diesen Themenfeldern auf einer allgemeinen Ebene, während sich die Untersuchungen der längeren zweiten Sektion auf konkrete Orte und Fallstudien konzentrieren. Dabei ist es das Ziel der Herausgeber, die aktuellen Richtungen der phönizisch-punischen Studien widerzuspiegeln, weshalb sie es auch als eine besondere Stärke ihres Buches ansehen, dass die Beitragenden sehr unterschiedliche Hintergründe und akademische Traditionen repräsentieren. Bewusst haben Quinn und Vella darauf verzichtet, dem Sammelband eine feste Definition von „punisch“ zugrunde zu legen, sondern vielmehr die einzelnen Autorinnen und Autoren gebeten, in ihren Beiträgen ihr jeweiliges Verständnis des Begriffes zu erläutern, wodurch letztlich die Vielfalt seiner modernen Verwendung deutlich wird und auch leichter nachzuvollziehen ist, weshalb manche Beitragenden den Begriff zu dekonstruieren versuchen oder auch ganz infrage stellen (S. 5). – In Sektion I stellt zunächst J.R.W. Prag die moderne Unterscheidung zwischen Phöniziern im Osten und Puniern im Westen infrage (S. 11-23), bevor sich N.C. Vella kritisch mit der Kategorisierung „phönizisch“ auseinandersetzt (S. 24-41). P. van Dommelen betrachtet, auf welche Weise „punische“ Identitäten in modernen politischen und sozialen Kontexten verwendet werden (S. 42-57), während S.F. Bondi diverse regionale Besonderheiten einzelner „punischer“ Gebiete hervorhebt und damit Argumente gegen einen homogenen „punischen“ Kulturraum bietet (S. 58-68). C. Gómez Bellard spricht sich hingegen in seinem eher kurzen Beitrag aufgrund von ähnlichen Beisetzungspraktiken für eine kulturelle Identität der „Punier“ aus (S. 69-75). In eine vergleichbare Richtung weist S. Frey-Kupper, wenn sie

anhand numismatischer Überlegungen von einer höheren kulturellen Homogenität und einem damit verbundenen interregionalen Austausch ausgeht (S. 76-110). – Sektion II wendet sich dann den konkreten Fallstudien zu, die in geographischer Anordnung vorgestellt werden. Den Anfang machen B. Maraoui Telmini et al., die sich den Töpferwaren Karthagos widmen und dabei unter anderem feststellen, dass sich hier im 6. vorchristlichen Jahrhundert deutliche Wandel vollzogen, die die traditionelle Unterscheidung zwischen einer „phönizischen“ und einer „punischen“ Phase unterstützen (S. 113-147). H. Ben Younès und A. Krandel-Ben Younès konzentrieren sich auf Nordafrika und stellen anhand von Gräbern fest, dass es selbst auf diese einzelne Region bezogen eine Vielzahl „punischer“ Identitäten gab. Außerdem betonen sie den lybischen Beitrag zum kulturellen Charakter der auf dem Gebiet des Tell-Atlas lebenden Numider (S. 148-168). J.C. Quinn spricht sich für einen karthagischen Ursprung des Mythos der Philaeni-Brüder aus und vermutet, dass dieser auf Konflikte der Karthager mit den Numidern im frühen zweiten Jahrhundert v.Chr. zurückzuführen sei (S. 169-179). V. Bridoux untersucht anhand von Tonwaren den Austausch zwischen der punischen Welt und den numidischen Königreichen und unterstreicht in diesem Zusammenhang die Vielfältigkeit lokaler Besonderheiten, die sie die zentrale Rolle Karthagos für diese Handelsbeziehungen bezweifeln lässt (S. 180-201). Auf Basis der materiellen Überreste stellt E. Papi auf den Prüfstand, ob das vorrömische Marokko tatsächlich wie oft angenommen zum karthagischen Herrschaftsgebiet zählte, und stellt fest, dass sich nicht einmal eine nennenswerte kommerzielle oder kulturelle Bedeutung Karthagos für diese Region nachweisen lasse (S. 202-218). A. Jiménez setzt sich anhand der sogenannten libysch-phönizischen Münzen mit der Homogenität einer „punischen“ Kultur im südlichen Iberien auseinander, wobei sie ihren Schwerpunkt auf die Zeit nach dem Fall Karthagos legt (S. 219-242). C. Aranegui Gascó und J. Vives-Ferrándiz Sánchez beleuchten die punisch-iberischen Beziehungen im südöstlichen Iberien (S. 243-256) bevor A. Roppa sich in Bezug auf Sardinien gegen die gängige Meinung ausspricht, die Insel sei punisch gewesen, und vielmehr die lokalen Identitäten hervorhebt (S. 257-281). C. Bonnet behandelt die schwierige Frage nach der Hellenisierung der phönizischen Städte nach dem Alexanderzug sowie mit den damit verbundenen Auswirkungen auf die jeweiligen Beziehungen zum „punischen“ Westen und argumentiert in diesem Zusammenhang gegen eine gemeinsame „phönizische“ Identität der betreffenden Städte (S. 282-298). A. Wallace-Hadrill bringt in seinem Nachwort die durch die Beiträge zutage getretenen Forschungsfragen auf den Punkt und regt zukünftige Fragestellungen an. So spricht er sich etwa dafür aus, nicht endlos über Identitäten zu diskutieren, sondern sich vielmehr auf die Netzwerke zwischen den einzelnen „phönizischen“ bzw. „punischen“ Städten zu konzentrieren (S. 299-304). – Der optisch ansprechend gestaltete Sammelband endet schließlich mit einer umfassenden Bibliographie (S. 305-363) und einem Index (S. 364-376). Zu begrüßen sind die zahlreichen Darstellungen, die innerhalb der jeweiligen Beiträge in schwarz-weiß gehalten sind, während ein Teil von ihnen in der Mitte des Buches zusätzlich noch in Farbe präsentiert wird. – Die einzelnen Untersuchungen unterstreichen in ihrer Gesamtheit, als wie problematisch sich gebräuchliche Bezeichnungen wie „phönizisch“ oder „punisch“ bei genauerer Betrachtung erweisen können. So zeigt sich, dass „punisch“ auf verschiedene Weise geographisch definiert werden kann, während zeitlich traditionell ab dem 6. vorchristlichen Jahrhundert von „punisch“ gesprochen und die Phase zuvor als „phönizisch“ bezeichnet wird – eine Ansicht, die ein Teil der vorgestellten Beiträge zur Debatte stellt. Die Herausgeber werfen in diesem Zusammenhang die Frage auf, ob man nicht eher zwischen östlichen und westlichen Phöniziern als zwischen Phöniziern und Puniern unterscheiden sollte, wobei sie selbst darauf hinweisen, dass auch der Begriff „Phönizier“ eine nicht unproblematische Konstruktion ist

(S. 5-7). Auch zeigt sich, wie viele unterschiedliche Identitäten sich letztlich hinter der Bezeichnung „Punier“ verbergen, wobei gleichzeitig dennoch deutliche überregionale Gemeinsamkeiten hervortreten, was ebenso für die „Phönizier“ gilt. Bemerkenswert ist ferner, dass vermeintliche Gewissheiten wie etwa die jeweilige Zugehörigkeit Sardiniens oder Marokkos zu einem karthagischen Herrschaftsgebiet bei genauerer Betrachtung alles andere als sicher erscheinen. – Aufgrund der gewonnen Erkenntnisse und der aufgeworfenen Fragen ist der Sammelband daher insgesamt betrachtet als ein Gewinn für die Forschung einzustufen und wird sicherlich zu weiteren Untersuchungen anregen.

Michael KLEU.

Olivier DEVILLERS, *Neronia IX. La villégiature dans le monde romain de Tibère à Hadrien*, Acte du IX<sup>e</sup> congrès de la SIEN édités par O. D., Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2014 (Scripta Antiqua, 62), 24 × 17 cm, 380 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-101-1.

La SIEN, aux destinées de laquelle préside Yves Perrin (de l'université de Lyon), a tenu son neuvième congrès en Italie en octobre 2012. Les Actes, publiés en mai 2014, témoignent d'un travail riche et varié des participants sur un sujet lui-même vaste et protéiforme. L'ouvrage, qui réunit trente et une contributions, est complété d'une bibliographie très fournie et de trois *indices* très utiles. Il faut ici saluer le remarquable travail éditorial accompli par Olivier Devillers. – Le thème choisi était ambitieux et semble même inépuisable. Certes, Y. Perrin a raison, dans son introduction, de signaler l'anachronisme du terme de « villégiature » appliqué au monde Romain, mais chacun aura compris, depuis les travaux de J.-M. André, qu'il s'agit là d'une traduction (partielle) du mot *otium* qui concerne le temps passé par les riches hors de la cité et, théoriquement, loin des affaires, dans l'un ou l'autre de leurs domaines campagnards. Même si le phénomène existe depuis le dernier siècle de la République (voire un peu auparavant pour quelques aristocrates), il s'est principalement développé sous le Principat, surtout pour ce qui concerne sa dimension politique. Et c'est, en effet, l'un des principaux atouts de ces communications d'aborder la question sous ses aspects les plus variés et complémentaires : culturel, économique, politique, social, historique, géographique, esthétique, sans oublier le regard de l'archéologue avec les interrogations qu'il pose. En outre, l'autre intérêt majeur de ces travaux consiste à ne pas se limiter aux *uillae* d'Italie, mais à mettre en lumière l'importance de la villégiature dans les provinces, jusqu'aux confins de l'empire. – L'éditeur des Actes a regroupé les contributions autour de trois grandes thématiques : « Activités, société et agréments de la villégiature », « Lieux de la villégiature » et « Villégiature, pouvoir et politique ». – La première partie propose une réflexion sur la définition de la villégiature. G. Vogt-Spira relève la complexité de cette notion qui ne saurait se réduire à tel ou tel de ses aspects. La villa combine plusieurs objectifs (économique, culturel, social, mais aussi esthétique – l'architecture y joue un rôle important). Elle est donc la matérialisation d'une certaine « conception de la vie », elle signe l'art de vivre à la romaine d'une élite qui, par elle, peut tenir son rang. Toutefois, il convient de distinguer la perception parfois philosophique (qu'en offre la littérature) et la réalité. De la première, A. Basile note « la vision fortement stéréotypée » (du séjour en Campanie notamment) avec ses motifs récurrents (lieu de repos – *quies* – et de *solitudo* permis au propriétaire en raison de sa situation sociale). F. Delarue rappelle le rôle essentiel de l'eau pour créer l'*amoenitas* qu'évoque Stace à propos des villas de Manilius Vopiscus, à Tibur, et de Pollius Felix, à Sorrente (*Silves*, 1.3 et 2.2). Toutefois, l'auteur de cette communication n'a pas raison, à nos yeux, de reprendre les mots de P. Nitti (p. 97) qui, dans le catalogue de l'exposition Pompéi (musée Maillol, 2011),

déduit de ces descriptions idylliques qu'il ferait bon vivre dans ces demeures « agréables et raffinées ». C'est vite oublier que l'hygiène de vie n'est pas la même que la nôtre dans l'Antiquité, et que ces villas, merveilleux décor pour l'œil, sont aussi froides et sombres, avec leurs pièces sans fenêtre, où les maîtres vivaient dans la promiscuité de leur nombreuse domesticité. De la même façon, lorsque M. Rivoltella (p. 103) compare, à propos de l'*otium*, le *dominus* d'une villa antique au lord anglais de notre époque, il semble que pareil rapprochement, même s'il se veut pédagogique, ne sert pas la représentation que nous tentons de nous faire de la vie des Romains dans leurs domaines de campagne. À l'opposé de cette vision politique de la villégiature, la littérature nous en offre un regard plus réaliste, qu'il revête un caractère théorique (avec Vitruve) ou pratique (avec Pline le Jeune). G. Galimberti Biffino rappelle en effet qu'à côté de l'*amoenitas* et de la *uoluptas*, il faut se garder d'oublier l'*utilitas*. Plusieurs intervenants insistent sur la réalité de la villa et de la villégiature. Tout d'abord il s'agit d'un espace privé dans lequel se manifeste le pouvoir du maître sur la *familia*, notamment sur les esclaves, comme le remarque A. Gonzales. Ce dernier précise d'une formule que la *uilla* est « un lieu de géographie sociale précise et exclusive », ce qu'il développe en s'appuyant sur la description que livre Pline de sa villa des Laurentes. Elle constitue « le lieu de l'ostentation de soi » où s'expriment les valeurs aristocratiques. Les règles y sont fixées par le maître et la vie de tous dépend de sa seule volonté. L'existence peut donc y être un enfer ou, comme le veut Pline le Jeune, bénéficier de l'*humanitas* du *dominus*. Ce que confirme M. Rivoltella en relevant le caractère particulier de la villa qu'il qualifie d'« espace scénique » où le maître se trouve en représentation, une sorte de lieu clos dans lequel le temps semble suspendu et qui sert d'écrin à l'*otium*. Ensuite, il serait inexact de ne voir dans la villa qu'un lieu d'agrément. Une autre réalité s'impose : le domaine, même s'il est principalement réservé aux loisirs, occasionne des devoirs de gestion. Il doit fournir un revenu, au moins pour assurer son propre fonctionnement. Nous savons qu'à l'origine, la *uilla* se définissait comme un domaine agricole, et il ne serait pas concevable d'en oublier totalement la vocation économique première. C'est ce que montre G. Minaud, qui ajoute que le *dominus* ne visite pas son domaine pour rêver devant la verte nature en oubliant la ville. Il continue d'être informé de ses affaires et doit parfois intervenir depuis sa villégiature. De surcroît, sa propriété est gérée par un intendant, et son premier devoir est de vérifier les comptes et de s'occuper de sa gestion. L'idée d'une oisiveté totale vécue pendant le séjour dans l'une de ces villas relève donc de l'utopie. Enfin, comme l'analysent X. Lafon, L. Castagna et M.-Fr. Delpyroux, cet *otium* et les activités qui l'accompagnent (pêcher, nager ou se livrer à des parties fines sur l'eau) sont moins décriés au I<sup>er</sup> siècle de notre ère que sous la République, mais font toujours l'objet d'une critique sévère de la part de certains moralistes. Chacun connaît le propos réprobateur de Sénèque, particulièrement en ce qui concerne la région de Baïes et les dérives du thermalisme. Il suffit de relire les pages du philosophe consacrées à la villa de Vatia à Baïes par opposition à sa description des bains de Scipion à Litterne. Toutes ces participations sont donc révélatrices du comportement des Romains en villégiature, sans oublier l'aspect religieux dont traite S. Wyler à travers les pratiques et les représentations qu'on lui connaît à l'époque de Néron, quand les traditions rurales des ancêtres se teignent des influences orientales, notamment du dyonysisme. — La deuxième partie s'intéresse aux sites de villégiature à travers l'empire et se nourrit principalement de l'avancée des travaux des archéologues, à l'exception de la communication de F. R. Berno qui revient sur les résidences de la haute société, à Baïes, pour une analyse lexicologique de la *Lettre à Lucilius* 51 de Sénèque qui condamne la *luxuria*. Ce voyage nous entraîne, avec É. Wolf, dans les petites villes du golfe de Naples, perçues comme un refuge contre les dérives du monde depuis que la Méditerranée a été libérée des pirates ; à Capri, avec C. Krause,

et ses douze *uillae* impériales dont la villa *Louis* qui évoque une résidence royale et occupe une place à part ; en Istrie, que Fr. Tassaux présente comme une autre Campanie, avec une surprenante densité de villas maritimes très luxueuses qui témoignent de l'ascension sociale de leurs propriétaires, et avec F. Fontana qui étudie particulièrement la villa de Barcola, au nord ; en Achaïe, avec S. Zoumbaki qui s'arrête sur les aspects social et économique de ces villas provinciales ; en Égypte, avec Ph. Rodriguez, à Oxyrhinchos, ville d'un haut niveau culturel où les riches Alexandrins se rendent en villégiature et qu'Hadrien fut le premier empereur à visiter ; en Afrique romaine où, selon S. Guédon, les riches propriétaires fonciers se rendaient dans leurs domaines qu'ils avaient aménagés aussi pour leur *otium*, à l'exemple des Romains ; en Gaule où, selon E. Chassillan qui compare l'aménagement de la villa à l'ordonnancement du jardin domestique, ce dernier pourrait s'analyser comme « le laboratoire » de la villégiature (ce qui est une manière d'« habiter la campagne à la ville », pour reprendre le mot de Pline l'Ancien - *H. N.* 19, 19, 4). Enfin, F. Coarelli revient sur l'interprétation de la villa d'Hadrien à Tibur, séjour archétypal pour la villégiature impériale, et propose une nouvelle lecture de la Piazza d'Oro, la *Diaeta Adonaea* : cette *diaeta*, avec son péristyle complet, peut-elle se comprendre comme une petite villa à l'intérieur de la grande ? – La troisième partie interroge le caractère politique de la villégiature. V. Hollard montre, avec pertinence, que la villégiature (l'*otium*) est un privilège réservé à une élite, et qu'elle ne contribue pas peu à édifier la stature morale du gouvernant qui en jouit. Ainsi la villégiature impériale au premier siècle de notre ère est-elle « un marqueur politique », autant qu'un marqueur moral, comme le note L. Takács à propos des lettres que Sénèque rédige sur Baïes. C'est, par ailleurs, pour lui, l'occasion de s'interroger sur les liens qui unissaient Pison au philosophe puisque celui-ci fréquentait la villa de celui-là à Baïes, comme il visitait Néron dans sa grandiose résidence du golfe de Naples. Mais V. Hollard s'arrête également, en s'appuyant sur Suétone et Tacite, sur la description de la villégiature comme outil littéraire pour définir le nouveau pouvoir politique. Les poètes notamment tissent le lien entre la campagne et l'âge d'or. Peut-être aurait-il fallu poursuivre cette réflexion en rappelant que le Principat favorise cette revalorisation de l'épicurisme qui éloigne du pouvoir en vantant la retraite de ceux qui en sont écartés. En tout cas, l'exercice littéraire qui consiste à brosser un paysage naturel n'est pas innocent, comme le montre F. Galtier, qui s'appuie sur le motif du rivage dans l'épisode de la mort d'Agrippine chez Tacite pour mettre en lumière la construction narrative, révélatrice tant des rapports de force politiques que des enjeux moraux. M. de Souza, en étudiant le rapport entre les sépultures et la villégiature souligne que celle-ci peut apparaître parfois comme un renversement de l'ordre établi. Seuls les gouverneurs des provinces n'avaient pas le droit d'acquiescer une résidence privée, rappelle A. Bérenger, ce qui ne les empêchait pas de consacrer une part de leur temps à l'*otium*. Cinq communications interrogent les trois exemples les plus célèbres de villégiature impériale aux deux premiers siècles de notre ère. S. Stucchi s'attache à montrer que la *Domus Aurea* de Néron est l'archétype de la villégiature dans la cité. F. López Sánchez, F. M. Prokoph et O. Devillers étudient la retraite de Tibère à Capri. Le premier, qui s'appuie principalement sur la numismatique, insiste sur l'importance stratégique de l'île, en face de Misène où est basée la flotte qui contrôle la Méditerranée ; le deuxième, qui relit les textes (Velleius Paterculus, Tacite et Suétone), pose la question de l'éloignement de l'empereur, doutant qu'il s'agisse d'une simple villégiature ; le troisième étudie les livres IV et V des *Annales* de Tacite pour montrer que le séjour de Tibère à Capri, véritable « divorce entre le prince et la cité », fut aussi néfaste à Rome que nuisible à l'image de l'empereur. Enfin, A. Galimberti consacre sa réflexion au prince voyageur, Hadrien, qui fonda sa gouvernance sur une forme nouvelle de villégiature itinérante dont la villa de Tibur est

le reflet puisque, souligne-t-il, l'empereur assignait à ses déplacements un triple objectif : militaire, administratif et culturel. Hadrien, comme Tibère avant lui, bien que d'une manière différente, a donc conçu la villégiature comme une forme d'exercice du pouvoir. Mais cette conception n'est-elle pas adaptée à la *dignitas* et à l'*auctoritas* d'un prince qui gouverne le monde ? – Les riches contributions à ce congrès permettent de mieux comprendre l'importance et les multiples fonctions que revêt la villégiature dans les premières décennies du Principat. « Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis » auraient pu affirmer les nouveaux maîtres de l'Empire.

Jean-Noël ROBERT.

Aline ESTÈVES / Jean MEYERS (éds.), *Tradition et innovation dans l'épopée latine, de l'Antiquité au Moyen Âge*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2014 (Scripta Receptoria 1), 24 × 17 cm, 234 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-120-1.

This volume contains the proceedings of two conferences held at the Université Paul Valéry Montpellier 3 on 7 October 2010 (*Epopée et idéologie: Tradition et innovation dans l'épopée latine, de l'Antiquité au Moyen Âge*) and 5-6 October 2011 (*L'écriture épique et ses modèles*) as part of the research project (*Transfert et réception des idées, des textes et des savoirs*) at the Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier (CRISES – EA 4424) under the direction of Brigitte Pérez. – The conference proceedings, edited and with an introduction by Aline Esteves and Jean Meyers, consist of 14 contributions from experts in Latin epic who are based at French research institutions. The volume examines the balance between tradition and innovation in epic poetry from Antiquity to the Renaissance. A variety of exemplary topics from the concept of the epic hero to type scenes illustrate that the constant transformation of epic norms, themes, and literary standards throughout the epic tradition coincides with and is influenced by important ideological, social, political, philosophical, religious and aesthetic changes, which find a privileged expression in the epic genre. – The individual papers, ranging from 6 to 22 pages in length, are arranged in chronological order and divided into two main sections: Classical epic from Vergil to Silius Italicus (9 contributions) and Late Antique and Medieval Latin epic (5 contributions). The diachronic approach provides the reader with a helpful introduction to and overview of Latin epic poetry and the most important secondary literature. Any such endeavour of course cannot be comprehensive and the selected topics only cover a small section of the stock scenes and key concepts. Whereas at first glance there appears to be an imbalance with regard to the focus on individual authors (Vergil's *Aeneid* is discussed much more prominently than Ovid, Lucan and the Flavian epicists) and specific type scenes (the battlefield, for instance, is the subject of two papers: 6 and 7), there are in fact many intersections between the different contributions. The changing concept of epic heroism is not only the central question of Rohman's paper (2), but it also plays an important role in Utard's (6) and Riocreux' (7) discussions of the inverted ideology of defeat and victory in Lucan's *Civil War*. Similarly, Clément-Tarentino's study of the voices in the *Aeneid* and the role of *Fama* and the masses (1) is taken up again in Klein's analysis of *Fama* in Ovid's *Metamorphoses* (5) and Utard's discussion of Lucan's anonymous masses (6). Riocreux (7), Ripoll (8), and Devallet (9) all analyse the development of an individual epic type scene. Bureau's metrical study (10) highlights the unique character of the hexameter in the *Liber Pfigurationum*, which is further elaborated in Leroy's in-depth analysis (14). There is also a significant overlap between the two main sections. The focus on Vergil and Lucan in the first half of the volume serves as the basis for the discussion of the authors' great influence on Late Antique and Medieval Latin epic. Sauron (3) and Bureau (10) both examine the parallels between narrative structures in

epic poetry and figural representations of epic *topoi* in Roman art. Klein's analysis (5) of Ovid's relationship to Vergil as his own classical model and Utard's (6) and Riocreux' (7) discussion of Lucan's 'un-epic' ideology and type scene as well as Ripoll's study of the 'taboo of navigation' anticipate the focus of the second section on the increasing tension between pagan epic values and the Christian influence in Late Antiquity and the Middle Ages as well as the seemingly contradictory simultaneous adaptation and ideological rejection of the epic tradition. – A common structure and terminology as well as cross-references between the individual contributions would have strengthened the existing links and would have made the volume more coherent. Especially in the first section, the complexity of the discussions and the intended readership of the individual papers vary significantly. The second section is more homogenous in this respect, both with regard to the background information and political context that are provided as part of the analysis as well as the inclusion of primary and secondary literature. Whereas the papers of the first half alternate between a strong focus on the literary tradition, a balanced discussion of ideological issues and the literary tradition, and a strong focus on the epics' ideology, the second section more generally focuses on the multitude of generic influences and the transformation of the epic genre, whereas the cultural and political context is discussed to varying extent as supporting evidence. While the first section concentrates on the main classical Latin epics with Vergil, Ovid, and Lucan as the most important models for the Late Antique and Medieval Epic tradition, the second half offers a balanced selection of well-known traditional epics, such as the *Waltharius* and the *Alexandreis* as well as more obscure and unconventional works like the poem of Ermold, Sedulius Scottus' *Carmen* 41, and the *Liber Prefigurationum*, which provide a successful overview of the most important stages in the transformation of the tradition of Latin epic poetry from Vergil to the Renaissance and highlight the growing influence and incorporation of other genres. – 1) Séverine Clément-Tarentino discusses the 'epic voice' in the *Aeneid*, which emerges from the intricate balance and interaction between the voice of the primary narrator, the Muses, and *fama* / *Fama*, i.e. the (personified) voice of the masses. The striking absence of seminal texts such as Adam Parry's *The Two Voices of Virgil's Aeneid* (Arion 2, 1963, pp. 66-80) and R.O.A.M. Lyne's *Further Voices in Vergil's Aeneid* (Oxford, 1987) from the discussion as well as a definition and clear outline of the underlying concept of narratological theory can perhaps be explained by the main focus of the study, which is not narratology or discourse analysis, but rather Vergil's reinvention of the tradition in his influential portrayal of *Fama*. Clément-Tarentino's contribution, which is based on her doctoral work (*Fama ou la renommée du genre*, Villeneuve d'Ascq, 2006), highlights the importance and redefinition of *Fama* in comparison to the Homeric epics, especially *Iliad* 2, and concludes that the epic voice of the *Aeneid* is at its core no longer that of the (archaic) Muses, but that of *Fama*, or, more specifically, the personification of the crowd's voice in Book 4 of the *Aeneid* (as highlighted by deceptive references to indirect speech acts such as *fertur*, *dicitur*, *fama est*). – 2) Judith Rohman's article examines the famously complex and dynamic portrayal of Vergil's protagonist Aeneas as prime example of the manifold changes the role of the epic hero and the concept of heroism undergo in the epic tradition. Rohman provides a succinct overview of the most important secondary literature and summarizes Vergil's main models of epic heroism. Whereas Homer and Apollonius are looking for the best hero ("Who is the best of the Achaeans?", "Who is the best Argonaut?"), Vergil searches for the best concept of heroism and puts three models to the test: – 1) Aeneas as 'Roman hero': In contrast to the Homeric hero in search of personal glory (*kleos*), Aeneas' success is not measured by his military prowess, but in his application of three traditionally Roman principles (1: *uirtus* and *pietas*, 2: the hero as the instrument of

*fatum*, 3: the foundation mission) and the hero's service to his community. - II) Aeneas as 'Alexandrian hero': The importance of the collective is not solely a Roman trait, but can also be attributed to Apollonius Rhodius' influence and his creation of a new kind of epic hero in the diplomatic, less autonomous leader of the Argonauts, Jason. While Aeneas in the first quarter of the *Aeneid* can in many respects be considered an 'Alexandrian hero', Vergil modifies Apollonius' concept by reintegrating Homer's emphasis on individual merit and glory, most notably in Jupiter's criticism of Aeneas through Mercury in Book 4 (Verg., *Aen.* 4.224-237). III) Aeneas and 'the return of Achilles': Vergil's return to the Homeric concept of heroism is particularly prominent in the second half of the *Aeneid*. Aeneas' desire for Lavinia corresponds to Paris' love for Helena, and Aeneas' reaction to Pallas' death and his revenge on Turnus are modelled on that of Achilles to Hector's murder of Patroclus. - Judith Rohman argues that Vergil successively portrays Aeneas in all three roles: The Roman hero, who embodies the national values and becomes the instrument of fate, turns into the Apollonian hero, who is at times pensive and hesitant, and temporarily forgets his civic duties, but ultimately and faithfully returns to his original mission as Homeric hero. However, Vergil's Achilles-Aeneas stops short of the hero's final act of clemency in the *Iliad* and thus adjusts the Homeric model by not only portraying Aeneas as *alius Achilles*, but also as *inuersus Achilles*: He accomplishes his mission and gains personal glory, but after Pallas' death he is incapable of forgiveness and becomes a hero of anger. Just like the overall composition of the *Aeneid* where the *Odyssey* precedes the *Iliad*, Aeneas' own personal journey and development are inverted. - 3) Gilles Sauron traces the triumph of Latin epic poetry as evident from its representation in Roman art and the strong identification of the protagonists of Rome's political life and especially the Roman civil war with the famous epic heroes both in the private and the public sphere. Sauron convincingly argues that the statues displayed in the homes of the nobility served as a programmatic political gesture and that the Roman people were very well capable of perceiving the public manipulation as such. Whereas at the end of the Roman Republic the senatorial aristocracy not only knew the Homeric and Euripidean verses by heart, but also identified themselves more and more frequently with the heroes of Homeric epic and Greek tragedy, the Roman people also proclaimed their identification with their political leaders in public spaces, such as theatres. In the era of Augustus, a competition between the Homeric heroes and the Roman national hero, Aeneas, emerged not only in literary compositions, but also in paintings and statues. As a result of this process of identification, the public space in the Roman Empire was full of representations of Trojan and Roman heroes, to the point of satiety. - 4) Ovid's *Metamorphoses* is the subject of the following two contributions. Anne Videau's article focuses on Ovid's ideology as expressed in his selection of the incorporated myths and the theological-political philosophy of Ovid's epic. She summarizes the recent scholarship on the poet's philosophical and political view and his relationship with Augustus as a starting point for her discussion, making use of Schmitzer's pivotal study (U. Schmitzer, *Zeitgeschichte in Ovids Metamorphosen. Mythologische Dichtung unter politischem Anspruch*, Stuttgart, 1990), which is missing from the 'bibliographie générale'. Videau maintains that Ovid's choice and modification of well-known myths is political in so far as they are relevant for and in line with the emerging Roman empire and the contemporary theological-political evolution: The *Metamorphoses* unites and subsumes the different regions of the Roman empire from Atlas' Gibraltar to Lycus' Scythia and from Cadmus' Illyria to Pyramus and Thisbe's Assyria in and through the Latin language while promoting a philosophy of nature, marked by the civil wars and the idea of submission under a new powerful saviour through the recurring pairings of protective mothers and their sons: Isis-Epaphus, Clymene-Phaeton, Semele-Bacchus,

Venus-Caesar, Coronis-Aesculap. - 5) Florence Klein's contribution scrutinizes the relationship between Vergil's *Aeneid* and Ovid's *Metamorphoses*, more specifically the political and ideological stance that forms the cosmos of their work. She comes to the conclusion that Ovid's cosmos, which is governed by the superiority of the lightest elements and embraces future disorder, differs profoundly from the Vergilian cosmos, which is regulated by a weighty form of *grauitas* that suppresses any potential disorder. This difference is highlighted by a complex intertextual dialogue, which is most evident in the metaphors of the heavy mountains and the uprising winds, as well as the divine council scenes. Klein contends that in his attempt to distinguish himself from his predecessor, Ovid establishes the *Aeneid* as a classic model and his own epic as an alternative and thus creates his own literary tradition. Ovid employs a two-fold strategy that is reflected in his creation of, what Klein calls, two "Vergilian avatars" in Jupiter and Fama who govern the same space (*summa arx*) in the universe, one in a legitimate, the other in an illegitimate manner, and appear to be out of place in Ovid's cosmos. On the one hand, Ovid reconstructs and incorporates a radicalised version of the Vergilian countermodel (Ovid's Jupiter is even more Vergilian than in Vergil's version) into his work and thus highlights the Vergilian otherness in reference to his own epic universe, both ideological and poetic. On the other hand, he includes figures and scenes in which Vergil hints at the possibility of another model that he eventually rejects (Klein describes these elements as 'conjured temptations'), and develops them in full in his epic such as in his monstrous portrayal of the personified Fama. - 6) In her study of the battlefield in Lucan's *Civil War* Régine Utard uses select passages depicting the battlefield at Pharsalus to illustrate the main stylistic, thematic, and especially ideological differences between Lucan's historical epic and his predecessors, both in the epic and historical tradition. Utard summarizes the seminal literature and the central aspects of the discussion, such as the traditional tripartite structure and war *topoi* of the battle scene, Lucan's intrusive and highly subjective narrator with his plentiful apostrophes, his new focus on the anonymous masses instead of the national hero in search of personal glory, and the emphasis on the civil war, whose violence is excessive and breaks all social laws, as the most morally despicable form of warfare (Lucan. 1.1. *bella ... plus quam ciuilia*). Lucan paradoxically turns Caesar's victory (and thus the ideal of epic poetry) into defeat, as it is a sign of social degeneration and marks the death of liberty (Lucan. 7.706 *uincere peius erat*). Utard consequently comes to the conclusion that Lucan's vision of epic poetry is antithetical to the genre and the concept of his epic predecessors. - 7) Jean-Baptiste Riocreux analyses Lucan's and Silius' approach to the challenge of incorporating a topic into epic poetry, which by its very nature should be incompatible with the epic genre and the traditional behaviour of epic heroes and their values – the protagonists' flight from the battlefield. Riocreux traces the occurrence of the flight motif and the revised concept of heroism back to the historical tradition and the inclusion of historical heroes in the epics of Lucan and Silius Italicus. Lucan's Pompey is strongly influenced by Stoicism and Silius' protagonist Scipio is pronouncedly 'Roman' in his attachment to land, his severity, and his strategically defensive attitude to warfare. According to Riocreux, both epics share a moral justification of the protagonist's flight. Lucan seems to defend Pompey's departure from the battlefield with a series of arguments: the hostility of the gods (Lucan. 7.647f.), the desperate strategic situation (Lucan. 7.649-651), his concern for the welfare of his men (Lucan. 7.654f.), and his overwhelming desire not to fall into Caesar's hands alive (Lucan. 7.673). Pompey's decision is discussed as a form of detachment from the violent conflict from a stoic perspective with the hero freeing himself from his fate. This philosophical defence, however, contradicts the traditional epic norms and interpretation, which would see Pompey as a coward. Riocreux resolves this problem by

elaborating that Lucan can defend Pompey's flight philosophically, because it is not a traditional 'epic' flight in a traditional epic poem. In Lucan's *Civil War*, all epic values are reversed, victory is deplorable and to flee the battlefield becomes a courageous act. Silius, like Lucan, follows the historical evidence and therefore also has to deal with the fact that the Roman generals withdrew more frequently from the battlefield than their Carthaginian foe. In the *Punica*, the moral treatment of the protagonists' flight, however, complies with the requirements of the epic genre. Silius is generally respectful of the epic code and its condemnation of a cowardly escape from the battlefield. Instead of redefining the epic values, he makes small alterations that are internally logical and consistent, and justify the behaviour of the Roman generals in a way that is acceptable both from a moral and 'epic' viewpoint. - 8) François Ripoll discusses the literary motif of the 'taboo of navigation', which is absent from the Hellenistic *Argonautica* of Apollonius Rhodius, but plays a prominent role in the Flavian *Argonautica* of Valerius Flaccus. Ripoll summarizes the relevant primary and secondary literature and evaluates the three main positions: 1) the pessimistic view, 2) the optimistic view, and 3) Zissos' 'progressivist' and 'primitivist' view (A. Zissos, *Sailing and Sea-Storm in Valerius Flaccus. Argonautica 1.574-642: The Rhetoric of Inundation*, in: R.R. Nauta, H.-J. Van Dam, and J.J. Smolenaars, *Flavian Poetry*, Leiden and Boston, 2006, pp. 79-95). Ripoll rejects their shared underlying premise that Valerius takes (or refuses to take) position in an ideological debate between a progressive concept of navigation and a primitive concept of a 'taboo of navigation' that is firmly based on the ancient literary tradition. He contends that Valerius transforms and combines Horace's and Seneca's relatively new motif of the sacrilegious voyage of the first ship, which defies the natural world order, both in moral and metaphysical aspects, with Homer's and Hesiod's motif of the personal irritability of the jealous sea gods, who are protective of their exclusive influence over the sea, and the association of the invention of navigation with the end of the Golden Age and the start of the ambivalent Heroic Age from Catullus' *Carmen* 64 and Vergil's *Eclogue* 4. Ripoll maintains that, unlike his predecessors, Valerius is not interested in the legitimacy or impiety of the first sea journey (as evident from the absence of any allusion to the prohibition of sailing and the ideology of a sacrilegious transgression in Jupiter's programmatic speech at Val. Fl. 1.531-576), which is why he does not harmonize the two concepts or refutes the 'taboo' from a philosophical viewpoint. Instead, Valerius uses the *topos* for aesthetic and dramatic effects and focuses on the contrastive reactions of the heroes in the face of danger. The mortals are the only ones who believe in a 'taboo of navigation'. In this sense, so Ripoll concludes, the first sea voyage in Valerius' *Argonautica* is at the same time a motor of the story and a test for the heroism of humanity. The individual affects take precedence over the ideological issue. This 'individualist' view is typical of Flavian epic and marks the beginning of the epic's generic transformation into the ancient novel. - 9) In the final contribution of the first half, Georges Devallet gives a brief overview of the literary tradition of another epic stock scene, the epic games, more specifically the chariot race from Homer to Flavian epic. It is by far the shortest contribution and nearly exclusively focuses on the literary tradition. The article remains predominantly descriptive and can be considered as a summary or restatement of well-established arguments (for example, that Vergil's boat race is a variation on Homer's chariot race). The same applies for the two tables that accompany the discussion and Devallet's conclusion that the changes the chariot race undergoes from Homer to Flavian epic are a deliberate Romanisation of the context and that the race is a metaphor for Rome's *fata* and celebrates a typically Roman character trait, resilience, with the eventual victory of the god-trusting charioteer in second position. Apparently this paper is not meant as a new scholarly contribution, but rather as a short review of

former work on the topic, as Devallet does not acknowledge any relevant secondary literature and freely discusses the content without precise reference to the primary text passages in question. - 10) The second part of the volume consists of five individual contributions that focus on the epic tradition from Late Antiquity to the Renaissance. Bruno Bureau studies the generic interaction of the Bible and Roman epic poetry in the *Carmen Paschale* of Sedulius. He emphasizes that the *Carmen Paschale* does not belong to the genre of paraphrase, but that Sedulius creates an independent theological work that invents and follows its own rules. The two models both complement and contradict each other. The story of the gospels serves as the main basis, but it is enriched with epic borrowings and reworked with a didactic perspective that goes beyond a simple versification and ornamental function. Sedulius' practice of this *oratio segmentata* combines a formal virtuosity, complex intertextuality, and references to different modes of structural composition. Bureau shows that the poem's structural concept, in which the macro-structure provides the meaning and context to the details of the smaller self-contained units and links the individual elements not just conceptually, but also theologically through symbolism and allegory, resembles that of the figural representations of biblical scenes in Late Antique art panels in its attention to detail and conceptual arrangement. Bureau's analysis focuses on King Herod's massacre of the innocent (2.107-133). He identifies three structural segments (1: Herod yields to his passion, 2: he denies Christ, 3: he commits an unjustifiable murder) and three conceptual segments, i.e. levels of interpretation (historical, moral, and theological) – 1: Herod commits a horrible massacre, 2: he does not deserve to be king, 3: he is the rival and enemy of the true God and his son, Christ. The complex and highly allusive text appeals to the learned reader and takes into account his capacity to recognize the intertextuality and the aesthetic transfer between the original bible passage and the borrowings from Vergil and Late Antique epic. The free poetic treatment of the biblical story serves as a magnifying mirror and adds a double perspective (theological and epideictic) that anticipates the reaction of a Christian reader. - 11) Jean-Louis Charlet retraces the history of the Latin hexameter in the epic tradition (in its strict sense, excluding didactic epic, panegyric epics, and the cento) from Late Antiquity to the Middle Ages. He provides the reader with a summary of the most important statistical studies and compares select metrical parameters of post-classical epics, such as distribution patterns of dactyls and spondees, elisions, as well as *caesurae* and *clausulae* to the metrical preferences of Vergil's *Aeneid*, Ovid's *Metamorphoses*, Lucan's *Civil War*, Valerius Flaccus' *Argonautica*, and Statius' *Thebaid*. Charlet generally classifies the Late Antique epicists Juvenius, Cyprianus Gallus, as well as Marius Victorius' *Alethia* and Paulinus of Périgueux' *Vita Martini* as Vergilian. The metrical tendencies of Prudentius' *Psychomachia*, Sedulius, Avitus' *De spiritalis historiae gestis*, and, to a lesser extent, also Coripp's *Iohannis* range between those of Ovid and Vergil; Claudian's use of metre in *De Raptu Proserpinae* most resembles Lucan; and Arator and Venantius Fortunatus' *Vita Martini* are influenced by a variety of classical authors. The hexameter of the Medieval Latin epicist, Abbo, is closest to Prudentius' and his *clausulae* are even more irregular than Prudentius', which are the most irregular of the Late Antique epics. Guillaume de Pouille is influenced by Vergil, Ovid, and Claudian; Walter of Châtillon follows Statius, Prudentius, and Sedulius in his proportion of dactyls, but with regard to its metrical schemata the *Alexandreis* is more Ovidian than Vergilian, and the frequency of elisions ranks between those of Ovid and Claudian. Joseph of Exeter's choice of metrical schemata ranges between that of Vergil and Statius, his number of elisions is comparable to Ovid's and his use of *clausulae* to Statius' and Valerius'. The *Carmen de gestis* in most respects resembles Vergil's *Aeneid*, the use of *clausulae* is puristic and the elisions are even scarcer than Claudian's. Among the Medieval epics,

the anonymous *Liber prefigurationum* stands out because of its multitudes of spondees, the extremely irregular *clausulae* (even more so than Abbo's) and the quasi-obligatory Penthemimeris as well as the complete absence of *synaloepha* and *apheresis*. In the pre-humanist era, Mussato uses a Vergilian proportion and order of dactyls, as well as similar metrical patterns in his *De obsidione domini Canis Grandis de Verona*. His *clausulae* and *caesurae* are hyper-classic and the elisions are similar to Ovid's. Petrarca's metrical choices differ from those of the Medievalists (except Joseph of Exeter), as he links himself to Statius and Vergil with regard to the proportion and the place of dactyls, the metrical schemata and, to a certain extent, also the frequency of his elisions (fewer than Statius, but more than Vergil). - 12) Francine Mora analyses the intricate and diverse generic interactions in Medieval epic from the 9<sup>th</sup> until the 12<sup>th</sup> century. She succinctly explains the similarities and differences in reference to the cultural and political context, which is marked by the increasing tensions between the clerical and secular powers, and the resulting difficulty to celebrate the pagan values of the epic tradition. Her study focuses on the Carolingian and 12<sup>th</sup> century classical renaissance, in particular the poem of Ermold, the *Waltharius*, Joseph of Exeter's *Iliad*, and Walter of Châtillon's *Alexandreis*. Mora shows that while Late Antique epic is characterized by the dual influence of Vergil's *Aeneid* and the Bible, and by extension biblical epic, the Medieval epicists are inspired by a much greater variety of genres, such as panegyric, elegy, tragedy, and satire. The prominent classical borrowings are often employed with a clear ideological aim, i.e. to Christianize and thus legitimize epic poetry. - Mora begins her study with the discussion of the poem of Ermold, one of the earliest examples of generic distortion. His epic contains many Vergilian reminiscences, but is also influenced by the panegyric epic of Claudian, Sidonius, and Venantius Fortunatus. Another source of inspiration is the *Karolus Magnus et Leo Papa*. Ermold also borrows from hagiography, for instance from Aldhelm's *De laude uirginum*. Through his unique combination of panegyric epic, hagiography, and Ovidian elegy and exile poetry in elegiac couplets, Ermold creates a poet *persona* who is complex, capable of solemnity, but also derision and self-deprecation. In addition to his poetic models, the Christian influence is evident, for instance, in the omission of an invocation of the Muse or Apollo. The *Waltharius* shares Ermold's playful tone and generic mixture – it is also full of Vergilian reminiscences, but moreover contains references to Prudentius' *Psychomachia*. It incorporates epic values more systematically and contrasts heroic and military exploits with Christian principles. The epic uses satire to belittle the protagonists' heroic ethics, as especially noticeable in the unflattering portrayal of the kings Attila and Gunther. Like the *Waltharius*, Joseph of Exeter's *Iliad* also combines elements of epic and satire. Joseph's choice of satire is, however, much more grim and bitter than the playful, mocking tone of the *Waltharius*. Vergil's *Aeneid* and biblical epic are noticeably not among the poem's models; it is instead inspired by Statius' *Thebaid*, Dares Phrygius' pseudo-historical *De excidio Troiae historia*, and Juvenal's *Satires*. By denouncing the values of warfare, Joseph challenges the subject and the very substance of the epic genre. He presents himself as defender of Saint Augustine's theory of predestination and the Gregorian reform in his criticism of the pagan world, which he portrays as deprived of Christian faith and enlightenment, and fashions his epic as a warning to medieval knights and an indirect homage to the martyr, Saint Baudouin. Another epic with a strong generic inflection is Walter of Châtillon's *Alexandreis*. Mora convincingly argues that the generic ambiguity of the epic, which stems from the combined influence of tragic satire and epic (Vergil's *Aeneid* as well as Lucan's *Civil War*), reflects the hero's personality and should be considered, like Lucan's epic, as a balanced mixture of satire, tragedy, and history in line with Saint Augustine's criticism of pagan poetry, albeit more subtle and moderate than Joseph of Exeter's *Iliad* in its warning

against the deceptive secular values presented by the vain desire for personal glory and the hero's *hybris* and lust. In this respect, the *Alexandreis* also acts as *Fürstenspiegel* for the French court promoting the concept of a Christian Alexander. - 13) Jean Meyers provides a general introduction to the life and works of Sedulius Scottus before focusing his analysis on the poet's most famous and original work, the *Carmen* 41. In a close reading of the poem, Meyers illustrates the remarkable learnedness of Sedulius Scottus and the manifold generic interactions and borrowings from a variety of genres in the different sections of the poem, such as the Bible, especially the passion of Christ and the martyrs, Juvenecus and biblical epic, classical epic, in particular Vergil's *Aeneid*, bucolic influences, most notably Vergil's *Eclogues*, but also his *Georgics*, parody, satire, the *planctus* and *epicedion*, panegyric and hagiography, that have given rise to a diversity of interpretations and an on-going discussion about the tone and genre of the poem. Meyers contends that the comparison of the hero to Aeneas and Christ both apply – Tityrus is a Christian Aeneas or a Vergilian Christ (41.95-100) – and that despite the predominance of biblical allusions towards the end of the poem (from 41.105 onwards), the poem is deliberately ambivalent in its message as well as its generic affiliation. Meyers moreover considers the poem to be a parody of the two dominant traditions of the Middle Ages, Vergil's *Aeneid* and the Bible, as well as the first (miniature) animal epic. - 14) Sylvain Leroy discusses the paradoxical generic interactions between classical epic, Late Antique poetry, biblical epic and the *Liber Prefigurationum Christi et Ecclesie*, an anonymous biblical paraphrase or versified exegesis in hexameters from ca. 1110, which appears to denounce the very tradition to which it belongs. Leroy briefly summarizes the scholarly debate about the genre of the *Liber* as a basis for his analysis before setting out to show that the author's select references to classical epic are in fact a *Kontrastimitation*. They are employed with a parenetic objective as part of the typological or topological commentary on the periscope of the bible to instruct students in allegorical interpretations and warn them against the contemporary practice of biblical exegesis to borrow freely from classical and Late Antique epic irrespective of the *mendacia poetarum*. In the epilogue of the *Liber*, the anonymous author distances himself from the epic tradition and acknowledges 14 Christian authors who have inspired his own exegesis: Augustine, Jerome, Ambrosius, Victorinus, Fulgentius, Cyprian, Gregorius, Isidore, Bede, Basilius, Rabanus Maurus, Origenes, Athanasius, and Hilarius. He also addresses the contradiction between his explicit and harsh rejection of the pagan culture and its epic heroes (Aeneas as the greatest hero of antiquity is inferior to Job's Christian purity) and defends his use of the hexameter: A prose text that already exists does not need to be rewritten in prose and the choice of the hexameter is a didactic decision on behalf of his students, as the metre enables them to memorise the content more easily. Leroy further emphasizes that the *Liber*'s hexameter is unique and in fact hardly resembles the verse of classical and Late Antique epics with its complete absence of elisions, the majority of spondees, and the predominant use of tetra-syllabic and penta-syllabic words at the end of the verse. To put it in Leroy's words, the author uses the hexameter with a scholarly aim, but he tries to 'depoetise' it at the same time. - As this review has shown, some of the individual articles are innovative and may inspire future research; others would have benefited from an up-to-date bibliography, a more stringent terminology and a clearer outline of the underlying concepts and theories, the use of the standard editions, as well as a better balance between the discussion of primary and secondary literature in general. The ambitious diachronic approach of the volume, however, is commendable and as a whole it shows that despite the almost insurmountable quantity of the existing scholarship, the tradition of the epic genre remains an ever-fascinating topic, and that the participating scholars and institutions do their best to contribute new aspects to the continuing discussion.

Table of contents : Aline Estèves and Jean Meyers (pp. 9-14): Introduction. 1) Séverine Clément-Tarentino (pp. 17-28): Je et les autres. Réflexions sur la voix épique dans l'Énéide. 2) Judith Rohman (pp. 29-46): Écritures du héros épique: Énée romain, Énée achilléen et ses intermédiaires. 3) Gilles Sauron (pp. 47-54): D'Ulyssee à Énée: le triomphe de l'épopée latine au miroir des décors romains. 4) Anne Videau (pp. 55-62): Les *Métamorphoses* d'Ovide: mythes et philosophie théologico-politique à l'orée de la monarchie impériale. 5) Florence Klein (pp. 63-80): L'écriture épique ovidienne face à "sa" tradition: représentation et mise à distance de la poétique de l'Énéide dans les *Métamorphoses*. 6) Régine Utard (pp. 81-92): Le champ de bataille de Pharsale dans le *Bellum Civile* de Lucain: pour quelle idéologie de la victoire? 7) Jean-Baptiste Riocreux (pp. 93-102): Manières épiques de fuir un champ de bataille. 8) François Ripoll (pp. 103-118): Le "tabou de la navigation" dans les *Argonautiques* de Valérius Flaccus: invention et liquidation d'une tradition. 9) Georges Devallet (pp. 119-124): *Imitatio, retractatio, variatio*: la "Grande course" dans trois épopées flaviennes. 10) Bruno Bureau (pp. 127-141): Écriture épique et lecture biblique dans le *Carmen Paschale* de Sédulius. Croisements de modèles. 11) Jean-Louis Charlet (pp. 143-164): L'hexamètre épique de Juvenecus à Pétrarque: coups de sonde. 12) Francine Mora (pp. 165-176): Interférences génériques dans l'épopée médiévale, d'Ermold et du *Waltharius* à l'*Illiade* de Joseph d'Exeter et à l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon. 13) Jean Meyers (pp. 177-188): De l'épopée héroïque à l'épopée animale et burlesque: remarques sur le *Carmen 41* de Sédulius Scottus. 14) Sylvain Leroy (pp. 189-200): Présence et mise à distance de la tradition épique dans le *Liber Prefigurationum Christi et Ecclesie*. Bibliographie générale (pp. 201-210). Index des sources (pp. 211-223). Index des noms (pp. 225-234). NB: Some of the titles listed in the table of contents are not identical with the actual article titles.

Simone FINKMANN / Christiane REITZ.

Stella FALZONE, Ornata Aedificia. *Pitture parietali delle case ostiensi*, Roma, Libreria dello Stato, 2007 (Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato), 19 × 26 cm, 163 p., 102 fig., 50 €, ISBN 978-88-240-1320-8.

Depuis quelques années, l'intérêt de la communauté scientifique pour la ville antique d'Ostie s'est à nouveau accru, notamment grâce à une série d'excellentes publications, soulignant encore davantage l'importance et le caractère exceptionnel du site sous plusieurs aspects, parfois peu connus ou exploités. Parmi ces ouvrages récents, la monographie de Stella Falzone, parue en 2007 et éditée par le prestigieux *Istituto Poligrafico* de l'État italien, retrace l'histoire de la peinture romaine à Ostie à travers ses témoignages majeurs, depuis la période tardo-républicaine jusqu'à l'Antiquité tardive. La ville antique est, comme le dit Falzone (F. ou l'auteur), connue pour être « uno dei siti più significativi per la conoscenza della pittura romana specialmente per l'età medio imperiale, a causa del numero di attestazioni e per la conservazione degli apparati decorativi » (p. 13). Jusqu'à présent toutefois, on ne disposait d'aucune synthèse générale sur la peinture d'Ostie qui prenne en compte l'ensemble de la production picturale conservée, à partir de celle d'époque julio-claudienne qui, notamment, a peu été prise en considération en dépit de sa grande qualité. – L'objectif de ce livre est de proposer une synthèse sur l'histoire de la peinture ostienne, dans une étude qui ne se veut pas uniquement stylistique, mais qui s'attache avant tout à retracer l'histoire des habitants de la ville, en analysant l'évolution de leurs goûts et de leur manière de concevoir l'espace domestique, et en s'intéressant aux interactions entre ces derniers. – L'ouvrage s'articule en cinq chapitres, dont un premier de « mise en situation » qui fait le point sur l'état de la recherche depuis les premières fouilles du site. Pour les quatre chapitres suivants, F. a

judicieusement opté pour une division chronologique que l'on jugera peut-être arbitraire, mais qui a le mérite d'être claire et efficace : « les styles pompéiens à Ostie », « la peinture de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle », « la peinture de la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle » et « la peinture aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles ». – Dans le deuxième chapitre, l'auteur présente l'ensemble des peintures retrouvées à Ostie datées des I<sup>ers</sup> siècles av. et apr. J.-C., révélant une école de peinture de grande qualité, mais encore très peu étudiée. La majorité des productions de ces périodes sont conservées dans un état fragmentaire et ne sont plus rattachées à leur contexte d'origine, puisqu'elles proviennent en grande partie de couches de démolition du début du II<sup>e</sup> siècle destinées à rehausser les niveaux de sol (un phénomène assez répandu à Ostie). Leur intérêt n'en est toutefois pas moins grand, puisqu'elles offrent un point de comparaison supplémentaire avec les peintures campaniennes et urbaines. Tous les styles pompéiens sont attestés. Si les exemples de premier style sont peu nombreux et tous privés de contexte, le deuxième style est magnifiquement représenté par les peintures *in situ* de la « *domus dei Bucrani* » sous la *Schola* du Trajan, ainsi que par d'autres fragments hors contexte, qui révèlent un quartier résidentiel très riche établi le long du *decumanus maximus*, en direction de la *Porta Marina*, mais à proximité du *forum*. Certains exemples de troisième style (les peintures du sanctuaire de la *Bona Dea* et les fragments provenant de la « *domus dei Pesci* » ou de la Place des Corporations), mais surtout les nombreux exemples du quatrième style, très bien représenté dans la ville (grâce aux fragments provenant de sondages sous la « *domus dei Pesci* » et « l'*insula di Diana* », ou aux peintures *in situ* du portique du sanctuaire de la *Bona Dea*), sont de grande qualité et d'une remarquable homogénéité dans les types de décorations. La continuité de vie de la ville permet aussi de suivre l'évolution ininterrompue du quatrième style (qui se poursuit bien après 79, jusqu'à la toute fin du I<sup>er</sup> siècle) aux peintures du début du II<sup>e</sup> siècle. – C'est de ces dernières que traite le chapitre suivant, consacré à la peinture de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, parmi les peintures les mieux conservées de la ville, qui constituent la référence principale et la plus représentative du monde romain pour la connaissance de la peinture l'époque trajane et hadrienne (et également antonine, comme il sera vu *infra*). À travers une description détaillée des décorations des *insulae* « delle Muse », « delle Ierodule » et « delle Volte Dipinte », ainsi que de certaines pièces du « Caseggiato degli Aurighi », F. nous dépeint une ville active et densément peuplée, en pleine transformation à partir du règne d'Hadrien, qui modifia entièrement l'aspect de la ville. L'excellente conservation des bâtiments de cette époque (les *insulae* « delle Ierodule » et « delle Volte Dipinte » conservent l'entièreté des décorations du rez-de-chaussée, du sol au plafond) permet de remarquer, du moins à Ostie, un changement radical dans la manière de concevoir l'habitat à cette époque. En effet, les maisons à péristyle et cour central(e), assez traditionnelles, se voient supplanter par des riches maisons à *medianum*, qui favorisent une fréquentation plus privée. De plus, on assiste à une diversification de « l'offre » immobilière, par le développement de véritables appartements, des plus riches aux plus modestes. Cette évolution eut naturellement un impact sur les décorations picturales, tant du point de vue de leur qualité que des choix dans la représentation. L'ouvrage souligne bien que la peinture de l'époque est un prolongement direct du quatrième style, avec la reprise d'éléments de styles antérieurs, parfois plus stylisés, qui combinent un grand nombre de motifs pour arriver à une création originale, prenant plus de libertés par rapport à certaines « conventions » antérieures, telles la tripartition ou la symétrie entre les parois. Les pièces principales ou d'apparat sont richement décorées, avec généralement une prédilection pour les parois très colorées et un jeu de contrastes omniprésent, alors que les pièces secondaires, davantage réservées à un usage privé, se contentent de peintures qui ne sont pas forcément plus modestes, mais moins décorées, avec des couleurs de fond

plus lumineuses. L'intérêt des exemples d'Ostie est accru grâce à leur état de conservation quasiment parfait, qui autorise une réflexion sur l'organisation interne des habitations et sur les rapports entre les décorations des différentes parois et entre celles des pièces, plafonds et pavements. Ces analyses menées sur chaque maison permettent à l'auteur d'arriver à des conclusions originales sur l'organisation du projet de décoration et sur les manières de travailler des boutiques d'artisans ostiens. – Le quatrième chapitre, qui couvre la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, continue sur la lancée du précédent, en s'attachant plus particulièrement à la peinture sous les Antonins. La hiérarchie entre ce que F. appelle « espaces primaires » et « espaces secondaires » s'accroît à cette période. À travers les exemples des *insulae* « delle Pareti Gialle » et « di Diana », de la *domus* d'Annius et du « Caseggiato del Temistocle », F. parle pour cette période d'une peinture plus « standardisée », presque sérielle, où le même schéma ou module est répété de pièce en pièce, avec seulement quelques variantes. Certaines salles de plus grande importance gardent une décoration classique, de grande qualité, avec des architectures élaborées et des scènes figurées, mais avec une plus grande stylisation. Un certain goût pour le bidimensionalisme se fait jour, et l'on sent que ce qui était à l'origine l'imitation d'un paysage réel (ou réaliste) est devenu uniquement un jeu de couleurs, un dessin plus fantaisiste qui prend de plus en plus de libertés. – Le dernier chapitre traite des dernières attestations de peintures conservées à Ostie, à partir des Sévères jusqu'aux quelques exemples du IV<sup>e</sup> siècle, où la peinture n'est plus qu'une imitation et un substitut plus économique des décorations en *opus sectile* des riches *domus* tardo-antiques. Cependant, au début du III<sup>e</sup> siècle, la peinture est encore d'une grande qualité à Ostie, même si le nombre d'attestations a diminué, proportionnellement à la population de la ville. Les salles primaires restent plus traditionnelles, dans la lignée de la période antonine, avec de grandes architectures illusionnistes, mais présentent toutefois quelques nouveautés comme la présence de personnages de grande taille et l'emploi de haut socles imitant le marbre en trompe-l'œil. Les salles secondaires, par contre, se détachent de plus en plus des conventions, pour ne plus refléter que le goût personnel du propriétaire, qui ne doit pas se conformer à la tradition, et qui privilégie des décorations simples et schématiques. Les exemples majeurs cités par l'auteur proviennent de la « Caupona del Pavone », de certaines pièces de l'« *insula* delle Pareti Gialle » et de l'« *insula* dell'Aquila ». Le chapitre se termine sur quelques exemples de peintures « linéaires » et « populaires », aux traits rapides et aux motifs très stylisés, qui tendent de plus en plus à l'abstraction, pour arriver aux dernières peintures, comme celles du *thermopolium* de la « Via di Diana », avec de simples motifs géométriques imitant les marqueteries de marbre. – *Ornata Aedificia* est un ouvrage indispensable pour qui souhaite avoir un aperçu général mais complet de la peinture à Ostie. Les explications et descriptions de l'auteur, supportées par de nombreuses illustrations, toutes en couleurs, exposent avec grande clarté une quantité impressionnante d'appareils décoratifs de grande qualité, témoins d'une école de peinture d'un haut niveau, proche de la capitale, tout au long de son existence. F. est parvenue à mettre en évidence tout le potentiel et tout l'intérêt de l'étude de ces peintures, qui ne sont pas seulement importantes d'un point de vue artistique et stylistique (elles permettent de reconstituer l'histoire de la peinture pendant quasiment toute la période romaine depuis la fin de la République), mais qui sont aussi et surtout le reflet de l'histoire de la ville, des goûts de ses habitants et des manières de vivre et concevoir l'habitat à Ostie, lesquelles évoluent au fil du temps, en parallèle avec les grandes phases de construction qui transforment le faciès de la ville. – L'ampleur de la bibliographie, les informations du premier chapitre et le renvoi constant de l'auteur à d'autres publications, dont le livre constitue en partie une synthèse et une mise à jour, fait également de cet ouvrage un excellent outil de travail, un point de départ obligatoire pour toute personne,

amateur ou spécialiste, qui souhaite approfondir le sujet. Même si l'ouvrage date désormais de quelques années, il reste entièrement d'actualité. Les avancées majeures qu'une éventuelle édition revue pourrait prendre en considération seraient naturellement l'étude des peintures de la « *domus dei bucrani* » dans l'ouvrage édité par Christophe Bocherens : *Nani in festa: iconografia, religione e politica a Ostia durante il secondo triumvirato* (Bari, 2012), ainsi que le nouveau volume de la monumentale collection *Scavi di Ostia*, entièrement dédié à « l'*insula delle Ierodule* » (S. Falzone S. et A. Pellegrino (éds.), *Scavi di Ostia. XV. L'insula delle Ierodule* (cd. *Insula di Luccia Primitiva: III, IX, 6*), Rome, 2014). Le chapitre qui, dans les années à venir, nécessitera une révision est celui sur la peinture pompéienne à Ostie : un sujet qui, comme le signale F. elle-même, n'est encore que partiellement étudié et qui possède un grand potentiel en raison de la quantité de matériel encore inédit. Nous attendons dès lors avec impatience la publication des actes des colloques de l'Association Internationale de Peinture Murale Antique (AIPMA), par l'auteur et le Centro Studi Pittura Romana Ostiense (CeSPRO), où de nouveaux résultats à ce sujet ont été proposés.

Paolo TOMASSINI.

Alberto Paolo FARMHOUSE / David PANIAGUA (éds.), *Ways of Approaching Knowledge in Late Antiquity and the Early Middle Ages. Schools and Scholarship*, Nordhausen, 2012 (Studia Classica et Mediaevalia, 8), 348 p., 40 €, ISBN 978-3-88309-788-6.

L'un des préjugés les plus tenaces dans l'esprit du *quidam* fait passer le Moyen Âge comme une période de déclin, plongeant l'Occident dans les ténèbres de l'ignorance ; image d'Épinal bien sûr, encore véhiculée par certains médias grand public. Cet ouvrage collectif, fruit de l'*International Meeting* tenu à l'Université de Lisbonne en octobre 2011, entend fournir des études de cas destinées entre autres à pourfendre ce préjugé en mettant en lumière le travail médiéval de préservation et de transmission des connaissances culturelles et scientifiques antiques. Nonobstant l'optimisme de la préface, l'on doute que cet objectif général ait été atteint dans sa plénitude. – C. Codoñer, dans *Los glosarios hispánicos y su posible relación con el Liber Glossarum* (p. 11-39), discute de l'élaboration du *Liber Glossarum* [LG] et de ses relations avec le (les) document(s)-source(s) ainsi qu'avec les glossaires ibériques et/ou wisigothiques sur la base d'une comparaison minutieuse des différents lemmes et entrées. C. Codoñer conclut en remarquant que le LG n'est pas l'unique source ayant influencé les glossaires postérieurs. La réflexion se borne donc à des questions techniques d'organisation du savoir lexical. – L. Pirovano, dans *Sicut M. Tullio placet. Scuola (tardo)antica e scuola medievale nell'opera di Emporio* (p. 40-73), s'efforce de déterminer par quelles traditions les quatre chapitres rhétoriques (*De ethopoeia*, *Praeceptum de loco communi*, *Praeceptum demonstratiuae materiae* et *Praeceptum deliberatiuae*) attribués à l'obscur rhéteur Emporius (ca. IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle p. C. n.) nous sont parvenus et à quelle(s) fin(s) ils ont été conservés. Les trois premiers appartiendraient à un ouvrage progymnasmatique d'exercices rhétoriques tandis que le quatrième serait extrait d'un manuel complet de rhétorique à destination de lecteurs imprégnés de culture latine comme le suggère notamment la proximité du propos avec Cicéron et Quintilien. La contribution se limite à comprendre le plan et les influences ainsi que la tradition manuscrite du *Praeceptum deliberatiuae*. – D. Paniagua, dans *Lessicologia e terminologia agrimensoria in un testo scolastico tardoantico. Il Commentum dello pseudo-Agennio Urbico* (p. 74-103), insiste sur la volonté didactique du pseudo-Agennius Urbicus d'expliquer dans son commentaire, à l'instar des *gromatici ueteres*, les termes techniques relatifs à l'arpentage des terres, discipline utilisée dans l'apprentissage de la géométrie du *quadriuium*. Les procédés lexicologiques utilisés par l'auteur du commentaire sont successivement exposés et exemplifiés : l'étymologie,

la définition, l'explication par un exemple type ou l'énumération des espèces, l'équivalence par l'identification ou la glose et la différenciation entre termes proches appartenant à un même champ lexical. D. Paniagua conclut que la compréhension de la langue demeure le premier niveau d'accès au savoir, et partant, de sa correcte transmission. – L. Cristante, dans *Appunti su Pseudo Censorino frg. 9-11 (con una proposta di edizione)* (p. 104-119), établit une édition critique, préalable à un travail plus ambitieux, des chap. 9-11 de l'œuvre fragmentaire du pseudo-Censorinus que l'on séquence en trois parties (cosmographie et astronomie ; arithmétique ; métrique et musique) et identifiée comme indépendante de Censorinus par Louis Carrion, humaniste flamand du XVI<sup>e</sup> siècle. – M. Gioseffi, dans « *Introducing Virgil* » : *forme di presentazione dell'Eneide in età tardoantica* (p. 120-143), étudie diverses traditions manuscrites d'époque tardo-antique et médiévale qui offrent une introduction à l'*Énéide* de Virgile en se demandant si de telles œuvres peuvent être considérées comme une forme de transmission du savoir et servent effectivement à introduire Virgile dans une optique pédagogique. – M. Squillante, dans *La voce degli animali tra onomatopea e imitazione* (p. 144-157), étudie les mots utilisés pour désigner les cris d'animaux chez quelques auteurs de l'Antiquité tardive comme Ausone, Eugène de Tolède et Sidoine Apollinaire en les rapprochant de Lucain, Virgile, Horace et Ovide. L'analyse essentiellement littéraire adoptée rend ténu le lien avec la problématique générale de l'ouvrage collectif. – G. Polara, dans *Memmio Simmaco e il teatro* (p. 158-176), détaille les justifications invoquées dans les *Variae* de Cassiodore pour la restauration à Rome d'un édifice païen dédié au spectacle, qui n'est autre que le théâtre de Pompée, par Memmius Symmachus sous l'empereur chrétien Théodoric. L'on salue l'extension de la problématique de l'ouvrage collectif au souci de préservation d'un *monumentum* architectural pour la postérité durant l'Antiquité tardive. – P. F. Alberto, dans *King Sisebut's Carmen de luna in the Carolingian school* (p. 177-205), étudie la tradition manuscrite du poème astrologique *Carmen de luna* attribué au roi wisigoth Sisebut (ca. 612-621) et traitant d'une éclipse lunaire, ainsi que de sa réception dans les milieux carolingiens. – V. von Büren, dans *La transmission du De moribus du ps. Sénèque, de Winithar de S. Gall à Sedulius Scottus* (p. 206-244), précise sur la base de l'étude des variantes textuelles des manuscrits les plus anciens la transmission manuscrite du *De moribus* attribué à Sénèque, c'est-à-dire d'une des principales collections latines de proverbes, à côté des *Sententiae* de Publilius Syrus, des *Disticha Catonis* et de la collection attribuée à un Caecilius Balbus. – M. Reeve, dans *Excerpts from Pliny's Natural History* (p. 245-263), étudie la tradition manuscrite des extraits de la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien, en reprenant les quatre catégories d'extraits dressées par K. Rück à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début XX<sup>e</sup> siècle, les citations de Pline par Bède le Vénérable, deux extraits du livre 18 édités par A. Borst (*Veroneser Jahrbüchlein*) et les extraits présents dans la *Scholia Stroziana* sur la version du *Germanicus* du poème astronomique d'Aratus. – R. Furtado, dans *Isidore's Histories in the Mozarabic scholarship of the eighth and early ninth centuries* (p. 264-287), étudie la tradition manuscrite indirecte des *Histoires* d'Isidore de Séville représentée par trois textes originaires de l'environnement culturel mozarabe : la *Chronique byzantino-arabe*, la *Chronique mozarabe* et l'*Ordo gentis Gothorum*. – A. Andrés Sanz, dans *Tres notas sobre la Epistola ad Grimaldum abbatem de Ermenrico de Ellwangen y el contexto cultural de su redacción* (p. 288-312), étudie trois aspects (transmission, extension et contenu) de cette curieuse lettre d'Ermenric d'Ellwangen (IX<sup>e</sup> siècle) à l'abbé de Saint-Gall, en se focalisant sur l'une de ses sources : le livre II des *Differentiae* [Diff. II] d'Isidore de Séville. L'auteur tente de préciser le contexte de production de l'*epistula* en déterminant quel état du texte des Diff. II a eu Ermenric à sa disposition ; en prenant en considération l'utilisation savante des Diff. II entre les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles ; enfin, en caractérisant dans l'*epistula* le recours aux Diff. II en relation avec les usages scolaires des milieux érudits contemporains.

Il doit être remarqué qu'il s'agit d'une des seules contributions de cet ouvrage collectif à ne pas se limiter à l'étude de la seule tradition manuscrite, mais à la relier à d'autres perspectives d'analyse. – A. Nascimento, dans *Gramática no claustro. Regresso aos manuscritos de Alcobaça em revisitações filológicas* (p. 313-332), souligne l'importance, la richesse et la vitalité de l'*Ars grammatica* dans l'enseignement de tradition médiévale en Europe occidentale et plaide pour une étude transdisciplinaire des théories grammaticales médiévales. L'auteur accorde aussi une attention particulière à la postérité de l'œuvre du célèbre grammairien Aelius Donatus et illustre son propos en établissant une liste des manuscrits provenant du monastère d'Alcobaça. L'engagement d'essayiste dont fait preuve l'auteur réaffirme la maîtrise de la langue comme un accès primordial à la connaissance, mais aussi comme un moteur d'unification textuelle, civique et humaniste. – Cet ouvrage collectif se distingue par la place prépondérante accordée à l'ecdotique des textes étudiés. À la lecture de la préface, on espérait interroger la transmission du savoir intellectuel hérité de l'Antiquité classique à l'époque charnière de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. L'on se retrouve en réalité avec un ensemble de treize études de cas autonomes au sein desquelles l'étude philologique de la tradition manuscrite des textes réside au cœur des considérations, en outrepassant à l'occasion la période historique annoncée dans le titre. Davantage que d'histoire, l'ouvrage traite d'érudition académique. Par conséquent, il s'adresse plutôt à des spécialistes qui ne seront pas découragés par la lecture ardue de l'établissement et de la révision des *stemma codicum* et des questions pointues d'érudition tardo-antique et médiévale.

Loïc BORGIES.

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY, *Appien, Histoire romaine, tome XI, livre XVI = Guerres civiles, Livre IV*, texte établi et traduit par D. G.-G., présenté et annoté par Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 2015, 19 × 12,5 cm, CXXII-164 p., 47 €, ISBN : 978-2-251-00595-9 - ISSN : 0184-7155.

Danièle Gaillard et Paul Goukowsky n'en sont pas à leur coup d'essai en publiant Appien dans la CUF puisque Danièle Gaillard a déjà à son actif le *Livre d'Hannibal* (Tome III, livre VII de l'*Histoire romaine*) et Paul Goukowsky, *L'Ibérique* (tome II, livre VI) et *L'Illyrien* (tome V, livre IX), de sorte que ce sont des familiers d'Appien qui nous offrent ce livre sans doute très important aux yeux de l'auteur antique, puisque, couvrant une année capitale de l'histoire de la fin de la République (43-42 avant J.-C.), il apporta, semble-t-il un soin particulier à sa composition. – Ce volume se recommande en outre comme un hommage au regretté François Hinard (cf. p. CCXXI-CCXXII) qui aurait dû en assurer les éclaircissements historiques puisqu'il était le grand spécialiste de cette période des guerres civiles de la fin de la République et notamment de la proscription de 43 (cf. *Les proscriptions de la Rome républicaine*, 1985). Sa disparition a retardé la publication de ce tome V, mais Paul Goukowsky a abondamment utilisé la thèse de F. Hinard pour son commentaire, comme il l'indique très honnêtement. – Le récit d'Appien couvre les événements qui vont des accords de Bologne scellant le deuxième Triumvirat (octobre 43) aux deux batailles de Philippi (octobre 42). Ce n'est pas la seule source ancienne dont nous disposions mais « le récit le plus complet et le plus sérieux » (p. VII), de l'avis des auteurs qui mentionnent naturellement les cinq livres de Tite-Live, malheureusement réduits aux *Periochae* CXX-CCXIV, mais surtout la fin du livre XLVI et la totalité du livre XLVII de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, ainsi que les *Vies d'Antoine* et de *Brutus* de Plutarque. C'est avec ces deux derniers auteurs que, tant dans la Notice que dans les notes, une comparaison systématique et fructueuse est menée, comme elle l'a été dans le sens inverse par V. Fromentin et E. Bertrand pour leur édition du livre XLVII de Dion Cassius dans la CUF (2014). – Le problème des sources possibles d'Appien pour ce livre IV est complexe et quasi désespéré (p. CXI), même si l'on peut avancer le

*De uita sua* d'Auguste, les *Histoires* d'Asinius Pollion, ou encore les *Commentarii de bello ciuili* de Valerius Messala Corvinus, compagnon de Cassius. – Plusieurs morceaux de bravoure rendent le récit d'Appien un peu disparate mais parfois haut en couleur, comme le discours d'Hortensia (§ 32-33 et la notice p. LVII-LIX). Le suicide de Cassius à la fin de la deuxième bataille de Philippes est naturellement évoqué (CXIII) et Appien mentionne les différentes versions de l'événement (p. 95) sans citer nommément les auteurs qu'il évoque. Là encore le commentaire de P. Goukowski dans les notes complémentaires est fort riche. – L'établissement du texte, est tout aussi minutieux tant en ce qui concerne la transmission manuscrite et l'ébauche d'un stemma (p. CXVI-CXX) que dans le choix des leçons. Pour reprendre l'épisode du suicide de Cassius (§474), nous constatons que les auteurs de l'ouvrage choisissent la leçon οὐπω de LBJ plutôt que celle de P οὐτω, ce qui change considérablement le sens de la phrase et le rôle de Pindaros. – Nous apprécions à leur juste valeur les efforts des auteurs pour éclairer un texte qui est souvent loin d'être limpide par des comparaisons internes (avec le livre III notamment) et externes avec les autres historiens (Plutarque et Dion Cassius essentiellement). Nous pouvons seulement regretter qu'une bibliographie rassemblant les nombreux auteurs modernes (outre F. Hinard) abondamment cités dans l'introduction et les notes n'ait pas complété utilement l'introduction. Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

Perrine GALAND, Nicolas Bérauld. *Praelectio et commentaire à la Silve rusticus d'Ange Politien (1518)*, Édition, traduction et commentaire de P. G. avec la collaboration de George André BERGÈRE, Anne BOUSCHARAIN et Olivier PEDEFLOUS, Genève, Droz, 2015 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 537), 25 × 18 cm, LXX-614 p., ISBN 978-2-600-01717-6.

Autora de numerosas aportaciones en el campo de la filología neolatina, P. Galand edita, traduce al francés y comenta en este libro la *praelectio* y *enarrationes* de N. Bérauld a la *silva Rusticus* del humanista italiano A. Poliziano: *qui coluere colantur*. El texto editado es una fuente fundamental para apreciar por qué medios se extendió el fenómeno renacentista del Humanismo en Francia. Poliziano se convertirá pronto en un modelo de filólogo entre sus contemporáneos. La enorme cantidad de alusiones a distintos aspectos de la cultura clásica (mitología, instituciones, historia, literatura, artes, ciencias, tecnología, etc.) vuelve el texto difícil incluso para el hombre culto de su tiempo. El horaciano *odi profanum uulgu* et *arceo* gravita sobre todos y cada uno de los 568 hexámetros dactílicos de *Rusticus*. – Una introducción (p. I-LXIX), densa y preciosa, en la que se abordan todos los aspectos histórico-filológicos, junto con la bibliografía e índices al final del libro, enmarcan la edición, traducción y comentario. El texto se nos ha transmitido en impresos: la *princeps* de París, 1514 (A), no contiene todavía la *praelectio*; dos ediciones de París ca. 1519 (B,C); la de Basilea 1518 (D), con numerosas adiciones y correcciones, parece haber sido controlada por el propio Bérauld, según P. G. (p. xxxvii); aunque la errónea resolución *Martia(lis)* de D en *com.* § 307, pro *Martia(nus)*, corrección esta última de P. G., para el autor del *De nuptiis*, y la adición de *non* a la explicación de *collimare*, comentada más abajo, y también suprimida por P. G., inducen a pensar que el control no fue totalmente eficiente. La de París, 1527 (E) parece reproducir los textos de B C, sin las correcciones y adiciones de D, por lo que no es tenida en cuenta. La edición crítica está muy cuidada, con una traducción excelente y numerosísimas notas a pie de página (casi dos mil), que constituyen el comentario. – Algunas consideraciones (y *castigationes*) particulares debemos hacer: pág. 2, una errata muy llamativa, por ser escasísimas: *accipies... lector... uarias ac eruditas enarrationes... concinnitas* (pro *concinnatas*). P. G. corrige, acertadamente, errores del texto transmitido, e.g. *com.* § 24: *pic<e>am ego* : *picem BCD*; § 174 *quid<a>m ego* : *quidem BCD*; § 253 *ui<c>es ego* :

uires *BCD*; § 731 *li<t>ote ego* : liptote *BCD*, etc. Y restituye la supresión sistemática de la preposición en los complementos agentes en ablativo de persona (e.g. *com.* § 4 *dicitur et <a> Persio*). – En *com.* § 66, prefiere lo transmitido por *B* y *C*, suprimiendo la negación *non*, añadida por el propio Bérauld (?): ‘*Collimare*’ *ab Hermolao non semel positum est pro labi ac deflecti a recta uia, seu diuaricari...* (*apparatus*: labi *BC* : non labi *D*). Pasaje complicado, que las notas de P. G. no aclaran. *Collimo* parece lectura paleográfica errónea de *collinio* (*-eo*), que significa *ad lineam accurate dirigere...* *iactu non deerare* (*ThlL*), es decir, ‘alineal’, ‘no desviarse de la línea recta’ (cf. *Cic., fin.*, 3, 22; *div.*, 2, 121; *Gell.*, 9, 1, 6). Si se suprime la negación, Bérauld estaría sugiriendo que Ermolao Bárbaro hacía un uso anómalo (de *collimo* = *collinio*; ¿a partir del *collimatis oculis* de Apul., *Met.*, 9, 42?). Pero, si las correcciones de *D* son del autor, que añade *non* (*pro non labi*), esto lo devuelve a la acepción usual en la época, tal como la explica Budè en el *De asse*, Parisiis, 1514, fol. cxxxix r<sup>o</sup> (referida por P.G., n. 193): *quam Graeci Eustochiam, id est animorum et oculorum intentionem non aberrantem appellant, nostri collimationem dixerunt... quamquam sunt qui collineationem appellare eam malint*. La clave probablemente nos la daría la localización de alguno de esos usos de Ermolao, si es que el francés no se confundió, pues añade: *nisi me nunc fallit memoria*. – En la edición de las citas de autores antiguos traídos a colación por Bérauld, el proceder no es sistemático. No sé si esto tiene algo que ver con el hecho de que hayan intervenido otros colaboradores. En *com.* § 148, cita de Plin., *Nat.* 16, 210, el texto transmitido *assamentisque* se corrige en *<cr>assamentisque*, lección transmitida por los manuscritos y propuesto por ediciones modernas; pero *assamentis* es *lectio uulgata* (e.g. edición de París, F. Regnault, 1514). El mismo criterio vuelve a aplicarlo en *com.* § 360, Verg., *Georg.* 3, 78: *ignoto sese committere ponto* (*apparatus*: pont<i> ego : ponto *BCD*); *ponto* es variante transmitida por numerosos mss., entre ellos, el *Flor. L. Mediceus* 39,1 (*M*), del siglo V, aunque sobre la *-o* un corrector (*M*<sup>2</sup>) ha superpuesto, a modo de enmienda, una *i*. Curiosamente esa corrección escapó a P. F. Foggini, en su edición facsimilar (Florencia, 1741). *Ponto* es la lección e.g. de *Opera*, París, J. Ph. Alemannus, 1501. Tal comportamiento parece responder al criterio: “lorsque la citation donnée par Bérauld est incompréhensible, nous restituons... le texte correct donné dans les éditions modernes” (*Int.* p. LXVIII, n. 156). En este caso, el texto dado por Bérauld resulta comprensible: aludiría al caballo que no se encabría al ser embarcado para una travesía por mar. También *com.* § 471, Quint., *Inst.* 9, 2,40: *sed etiam natura* (<*quae fu*>tura *Quintilien* : natura *BCD*), sigue a las ediciones modernas, que establecen el texto a partir de la mayoría de los testimonios mss. Sin embargo, tanto la edición de Treviso, 1482, como la de París, 1510, transmiten lo que presentan las ediciones del humanista francés. – El anterior criterio no se aplica siempre: *com.* § 275, Plin., *Nat.* 21, 23, mantiene *et semine*, texto transmitido por mss. y ediciones y, en nota a la traducción, advierte que los editores modernos corrigen *et s<ta>mine*. Igualmente en *com.* 348 P.G. mantiene el fitónimo *dictamo*. No lo corrige, no dice nada en el aparato crítico, pero en n. 842: “Les formes attestées sont *dictamnus*, *i m.*, ou *dictamnium*, *i, n.*” (Verg., *Aen.*, 12, 412 en su edición de París, 1510, presenta la lección (*uitiosa*) *dictamum*). Creemos que son las opciones adecuadas; es decir, ofrecer el texto del autor que editamos (siempre que no constituyan erratas del impresor o del autor) y, en el aparato o en notas, dar cuenta de las variantes o de que hoy se restituye de esa manera. Lo contrario puede tergiversar el comentario que pretendamos editar y comprender. – En otras ocasiones, en cambio, P. G. se muestra excesivamente conservadora, manteniendo lecturas que parecen *errata*: *com.* § 353, Lucr. 2, 367-369 mantiene *agni* (*pro haedi*). No dice nada en el aparato crítico, pero en nota a la traducción señala: “les éditions modernes donnent *haedi* et non *agni*”. No solo las ediciones modernas; también los impresos que pudo manejar Bérauld, así como los mss. Es decir, no se trata de variantes. *Com.* § 446, Plin., *Nat.* 16, 144, mantiene *alii*s, otro claro *erratum*. Tampoco

es variante. P.G. traduce correctamente *alii* (nominativo) y comenta en nota: “Les éditions modernes donnent *alii*”. En *com.* § 354 *Cicero libro quarto de suibus*, que P.G. mantiene, con corrección del libro en nota, sugerimos: *Cicero libro qu<in>to <De finibus>, de suibus <scribens>* (cf. unas líneas antes *com* § 353 *Plinius enim lib. VIII, de suibus scribens*). En esa misma cita, Galand vuelve a restituir lo que es producto de las conjeturas de los filólogos modernos; no de variantes en la tradición: *aut <non> multo secus, e<a>rum*. Los mss. y ediciones de la época transmiten de manera unánime *aut multo secus eorum*, que es lo que imprime Bérauld. Y es evidente que este solo pudo conocer el *textus receptus*, que no resulta tampoco incomprensible, aunque sea más lógica la explicación moderna. – En cualquier caso, hemos podido hacer todas estas observaciones porque ahora contamos con una excelente edición crítica, que sin duda será un referente obligado en los estudios de Humanismo y Neolatín. Juan M<sup>a</sup> NÚÑEZ GONZÁLEZ.

Walter GEERTS / Marilena CACIORGNA / Charles BOSSU, *Scipione l'Africano, un eroe tra Rinascimento e Barocco*, Atti del convegno di studi, Roma, Academia Belgica, 24-25 maggio 2012 a cura di W. G., M. C. e Ch. B, Milan, Jaca Book, 2014, 24 × 17, 5 cm, XX-348 p., nombr. pl., 34 €, ISBN 978-88-16-41258-3.

Ce bel ouvrage, richement illustré, est le fruit d'un colloque pluridisciplinaire qui s'est tenu à l'Academia Belgica de Rome, où sont conservées six tapisseries du XVI<sup>e</sup> siècle, d'après des dessins de Jules Romain, illustrant la geste et le triomphe de Scipion l'Africain, à l'origine de cette recherche collective sur la postérité du mythe de Scipion, le général victorieux et l'homme politique romain, dans les arts et la littérature, entre la Renaissance et l'âge baroque. Les questions qui se posent à propos des scènes représentées dans ces tapisseries peuvent aussi valoir pour d'autres arts et d'autres époques : comment expliquer le succès du mythe de Scipion ? Sur quelles sources s'appuyaient les artistes ou les écrivains ? Quelles préoccupations contemporaines étaient reflétées dans ces œuvres ? Pour donner des éléments de réponse à ces questions, l'ouvrage est précédé d'une introduction et de deux études historiques. Roberto Guerrini montre comment l'on passe, du Moyen Âge à la Renaissance, des représentations collectives des hommes illustres à des peintures centrées sur un seul héros. L'article contient une riche recension d'œuvres, correspondant aux premières illustrations données dans le feuillet central. Dans une étude fort documentée, où l'on voit comment s'élabore la mémoire du personnage héroïque, Antonino Pinzone étudie l'image antique de Scipion l'Africain, entre réalité et légende. Le livre s'articule ensuite en quatre parties, qui divisent les œuvres étudiées selon les genres auxquels elles appartiennent. Dans la première partie, consacrée aux arts, Guy Delmarcel étudie les antécédents et la postérité des tapisseries du Grand Scipion conservées à l'Academia Belgica, montrant que Scipion devient le prototype de l'homme de la Renaissance. Nicole Dacos commente la fresque exécutée à Rome dans le Palais des Conservateurs, sous le pontificat de Paul III (1534-1549), étudiant à ce propos les relations des artistes italiens et français. Florence Patrizi évoque l'école de Raphaël, où continue de s'imposer le thème de Scipion à l'époque de Catherine de Médicis, pour exalter la dynastie des Valois, tout en laissant la place à un autre thème, celui de la reine Artémise. Marilena Caciorgna étudie les sources classiques et les reprises médiévales dans l'iconographie de Scipion l'Africain, *uictor* et *dux*, entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, avec une importance particulière accordée à la *Vita* écrite par Pétrarque. Ces études renvoient aux planches du livre. La deuxième partie est dédiée à la littérature. Vincenzo Fera étudie le culte voué par Pétrarque à Scipion, en comparaison avec la figure de César. Daniela Goldin Folena évoque les représentations de Scipion dans les textes et les images entre le Moyen Âge et la Renaissance. L'influence de Cicéron et de Valère Maxime, mais aussi de Dante, a contribué à faire de Scipion un *dux* philosophe, à une

époque où l'on lit moins Polybe et Tite-Live. Daniela Gionta, s'appuyant sur d'intéressants documents autographes, étudie les sources des dessins et des tapisseries de Jules Romain consacrés à l'Histoire du Grand Scipion. Davide Canfora s'intéresse à la littérature politique de l'humanisme à la Renaissance, où l'image de Scipion, surtout à partir de Machiavel, est ambiguë, car on y voit l'art de l'auto-exaltation (l'épisode du père sauvé par le fils, par exemple) et celui de la conservation du pouvoir. Au-delà de l'aspect politique, il y avait évidemment la dimension militaire, étudiée par Maiko Favaro. Qui fut le plus grand des généraux ? Les textes du XVI<sup>e</sup> siècle classent Alexandre, Hannibal, Scipion et César en tenant compte des faits militaires eux-mêmes et du génie de chaque capitaine. La troisième partie propose trois études consacrées à la musique et au théâtre. Constantino Maeder évoque *Le Songe de Scipion* de Mozart, dont le livret fut écrit par Métastase, poète officiel à la cour de Vienne, non sans connotation parodique et politique, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Charles VI de Habsbourg. Ce livret traduit une étape importante dans l'évolution du mythe de Scipion, tout comme les deux mélodrames étudiés par Mercedes Viale Ferrero, l'un représenté à Vienne en 1674, l'autre à Barcelone, en 1710. Walter Geerts évoque la longue série de tragédies italiennes et françaises consacrées à Sophonisbe, entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, qui culmine avec la pièce de Corneille. La quatrième et dernière partie sort du cadre strict de la période annoncée dans le titre de l'ouvrage, pour donner un prolongement aux réflexions menées dans les trois premières. Giovanni Cipriani et Francesca Di Gioia montrent le rôle symbolique qu'a joué le mythe de Scipion dans la littérature et les arts à l'époque du Risorgimento et de l'unité italienne, établissant un pont avec la Rome antique, dont l'illustration la plus célèbre est sans doute l'hymne composé par Mameli. Pour finir, trois études sont consacrées à la fortune de Scipion au cinéma, dont on sait le rôle qu'il joue pour la diffusion des mythes historiques. Giuseppe Pucci, soulignant que Scipion est moins populaire que César au cinéma, évoque trois films : *Cabiria*, l'un des tout premiers péplums de l'histoire du cinéma, réalisé par Pastrone en 1914 ; *Scipione l'Africano* de Galone, réalisé en 1937 sous le fascisme ; et *Scipione detto anche l'Africano* de Luigi Magni, réalisé en 1971, avec de notables évolutions politiques, oscillant du culte de l'héroïsme à l'exigence moderne d'égalité. Ce dernier film fait aussi l'objet des deux dernières contributions. Lucia Mirisola, qui réalisa la scénographie et les costumes du film de Luigi Magni, illustrés par de nombreuses photos dans le feuillet central, évoque de manière informelle ses souvenirs du tournage et les moyens utilisés. Moreno Neri analyse pour sa part la dimension héroïque du film, sa douloureuse inadéquation aux temps modernes, en relation avec le bas-relief que l'on peut admirer dans le temple des Malatesta à Rimini. Cet ouvrage, dont on ne peut donner qu'un aperçu sommaire, offre une stimulante illustration de ce que peut apporter à l'histoire culturelle l'étude mythographique d'un personnage historique et emblématique comme Scipion l'Africain. Sans renoncer aux méthodes propres à chaque discipline, en l'occurrence l'histoire de l'art et de la littérature, et aux exigences de l'érudition, il offre également, en particulier par ses aperçus sur le cinéma, une leçon de rigueur et d'ouverture dont pourraient s'inspirer aussi les spécialistes de littérature comparée.

Jacques-Emmanuel BERNARD.

Barthélémy GRASS / Ghislaine STOUDER (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique*, Actes des rencontres de Paris (21-22 juin 2013) et Genève (31 octobre-1<sup>er</sup> décembre 2013), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2015, 22 × 16 cm, 219 p. 18 €, ISBN 978-2-84867-501-5.

Il volume edito da Grass e Stouder, frutto di due tavole rotonde tenutesi a Parigi e a Ginevra nel 2013, raccoglie otto studi che si prefiggono di analizzare diversi aspetti della diplomazia romana in età repubblicana. L'introduzione dei due curatori offre una breve

storia degli studi mettendone in evidenza l'evoluzione da approccio di carattere giuridico a uno più focalizzato sulle pratiche diplomatiche e sulle strutture necessarie al loro funzionamento. Lo spazio a disposizione permette solo una rapida rassegna dei vari contributi. – Enrique García Riaza (*Le protocole diplomatique entre particularisme romain et universalisme : quelques réflexions sur l'Occident républicain*, p. 15-41) si interroga su come i Romani si siano rapportati nei confronti di civiltà che utilizzavano differenti forme di diplomazia, analizzando nello specifico i casi della Gallia e dell'Hispania all'epoca dell'espansione romana. Malgrado gli autori classici tendano a mettere in risalto l'esotismo delle pratiche diplomatiche galliche e iberiche in confronto a quelle del mondo greco-romano, è altrettanto vero che questi due mondi avevano dei punti culturali in comune, fattore che faceva sì che la loro diplomazia non fosse del tutto incomprensibile agli occhi dei Romani. – Ghislaine Stouder (*Négociier au nom de Rome*, p. 43-63), affronta la questione della negoziazione, un aspetto della diplomazia romana che si rivela problematico per due motivi: il primo è dato dalla tipologia di fonti disponibili, esclusivamente letterarie, che particolarmente in questo ambito non possono essere prese alla lettera, ma necessitano di un'interpretazione. Il secondo è dato dalla posizione di supremazia di Roma, un fattore che, in principio, renderebbe superfluo il ricorso al negoziato. Dall'analisi emerge che i negoziatori avevano una libertà di manovra piuttosto limitata dai mandati del Senato, ma a parte questo aspetto lo studio della terminologia, degli episodi e delle personalità coinvolte non permette di giungere a una conclusione definitiva su questa pratica diplomatica. – Il contributo di Anna Magnetto (*L'arbitrato dei Romani nel rapporto con la diplomazia dei Greci. Alcuni spunti di riflessione*, p. 65-86), offre un'interessante analisi sul ruolo dell'arbitrato nelle pratiche diplomatiche romane: Roma, che in origine era del tutto estranea a tale procedura, si deve confrontare con essa man mano che si afferma la sua egemonia sul mondo greco. Lo studio mostra che i Romani hanno comunque impiegato l'arbitrato secondo tre modalità differenti che li vedono come una delle due parti in causa, come arbitro a Roma oppure a livello locale. In quest'ultimo caso i Greci ricevono dai Romani il mandato di proseguire l'arbitrato in vece loro. Degno di nota è anche il fatto che i Greci seguano le indicazioni dettate dai Romani ricorrendo però a "schemi argomentativi e criteri di giudizio puramente ellenici" (p. 84). – Per sua stessa natura, la *deditio in fidem* non dovrebbe essere considerata un vero e proprio atto diplomatico, in quanto si tratta di una resa incondizionata che in apparenza esclude qualsiasi tipo di mediazione. Tuttavia Anthony-Marc Sanz (*La deditio : un acte diplomatique au cœur de la conquête romaine (fin du III<sup>e</sup>-fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)*, p. 87-105) riesce a dimostrare che anche nel caso di un rapporto profondamente asimmetrico come la *deditio*, entravano in gioco formalità diplomatiche come l'invio di rappresentanti ufficiali alle autorità romane. In tale contesto la comunità coinvolta riusciva anche a conservare un margine, seppur minimo, di negoziazione. – Denis Álvarez Pérez-Sostoa (*Clementia o 'visión diplomática': devolución voluntaria de los cautivos en la república romana*, p. 107-125) si concentra su un aspetto particolare di diplomazia informale – vale a dire non gestita in maniera diretta da uno Stato –, quello del ruolo svolto dagli ostaggi e dei prigionieri di guerra. L'analisi è condotta su episodi di rilascio di prigionieri da parte di tre celebri figure di generale: Annibale, Scipione l'Africano e Giulio Cesare. Álvarez Pérez-Sostoa illustra come la liberazione dei prigionieri avesse il duplice scopo di guadagnarsi la benevolenza delle comunità interessate da questo provvedimento e di facilitare così i negoziati. La *clementia* di cui danno prova i generali racchiude in sé una "visione diplomatica" che si configura dunque come un vero e proprio strumento di diplomazia. – Il contributo di Jean-François Claudon (*Les ambassadeurs des cités d'Asie Mineure envoyés à Rome*, p. 127-145) si prefigge di indagare il processo di selezione degli ambasciatori delle città d'Asia Minore da inviare

a Roma e di analizzare le personalità dei membri che prendevano parte a queste missioni diplomatiche. Dallo studio delle fonti emerge in particolare che gli ambasciatori non venivano sempre eletti tramite elezioni formali, perché in alcuni casi erano i soli a proporsi per questo incarico o ad accettare il mandato dell'assemblea cittadina. Un ambasciatore eletto poteva comunque rifiutare la nomina se, per esempio, i costi della missione risultavano troppo onerosi o i tempi erano eccessivamente lunghi. Un altro aspetto importante messo in luce da Claudon è che i membri delle delegazioni non venivano selezionati necessariamente in base a criteri di anzianità, ma piuttosto in base all'esperienza in ambito di politica cittadina o di missioni all'estero. – Per quanto riguarda i doni diplomatici offerti da Roma agli ambasciatori stranieri, Barthélémy Grass (*Les présents diplomatiques à Rome (III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)*, p. 147-173) propone un'analisi lessicale dei termini *ξένια* e *munera* precisandone l'evoluzione di senso nel corso dei secoli. Se per Polibio e Livio tali termini sembrano piuttosto far riferimento a somme di denaro donate per compiere dei sacrifici dopo l'udienza in Senato, tale significato si perde completamente nelle fonti più tarde, dove i due termini sembrano riferirsi all'alloggio fornito da Roma ai membri delle delegazioni diplomatiche. – Infine, Filippo Battistoni (*Une diplomatie informelle? Quelques remarques sur les affaires des ambassadeurs grecs à Rome*, p. 175-188) illustra un altro aspetto della diplomazia informale rappresentato dalle attività degli ambasciatori delle comunità della Grecia e dell'Asia Minore durante la loro permanenza a Roma. Alla luce dell'analisi delle fonti epigrafiche, si mette in evidenza l'impegno e la costanza con cui le delegazioni diplomatiche cercano di instaurare relazioni con membri influenti dell'aristocrazia romana che possano appoggiare le loro istanze in Senato. – Una conclusione (p. 189-193) di Étienne Famerie riassume i vari studi e ne mette in luce gli aspetti innovativi nell'ambito degli studi sulla diplomazia romana. Il volume è inoltre corredato da riassunti dei contributi in francese e in inglese, da un indice delle fonti epigrafiche e letterarie, un indice dei nomi e un indice analitico. In ultima analisi, il volume curato da Grass e Stouder è ben curato da un punto di vista editoriale e al tempo stesso offre numerosi elementi di novità e spunti di riflessione, due elementi che faranno di questo lavoro una referencia indispensabile per gli studi futuri sulle pratiche diplomatiche dei Romani.

Omar COLORU.

Andreas HOFENEDER / Patrizia DE BERNARDO STEMPEL, *Théonymie celtique, cultes*, interpretatio - *Keltische Theonymie, Kulte*, interpretatio, X. Workshop F.E.R.C.A.N., Paris 24.-26. Mai 2010, A. H., P. de B. St. (Hgg.) unter Mitwirkung von Manfred HAINZMAN, Nicolas MATHIEU, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013 (Mitteilungen der Prähistorischen Kommission, 79), 30 × 21 cm, 269 p., fig., cartes, 89€, ISBN 978-3-7001-7369-4.

Le programme international de recherches pluridisciplinaires F.E.R.C.A.N. (*Fontes epigraphici religionum Celticarum antiquarum*) poursuit l'objectif d'éditer un *corpus* de toutes les sources épigraphiques relatives aux religions celtiques de l'antiquité, et depuis 1998, les chercheurs qui participent à ce programme se réunissent régulièrement pour faire le point sur leurs travaux. Le présent ouvrage fournit la synthèse de leur dixième rencontre qui s'est tenue à Paris du 24 au 26 mai 2010 sous la forme de 16 communications. M. C. González Rodríguez (*Revisiones epigráficas del corpus de Gallaecia : nuevos hallazgos y viejos problemas*) invite à retirer du catalogue des divinités celtiques vénérées en Gallécie (Galice, Asturies) *P(ou R)a(l)mu(d)enus* (*HEp* 2, 1990, 532) et les *Lares Varigi* (*AE*, 1987, 562f), dont les noms ne sont pas assez sûrs, mais suggère en revanche d'y inclure la déesse *Navia* (*HEp* 15, 2006, 165) et *Mars Cemenilos* (*Hep* 17, 2008, 84 : le culte de ce dernier a peut-être été introduit en Gallécie par un légionnaire

originaire de *Cemenelum*/Cimiez). J. Gorrochategui (*Révisions épigraphiques du corpus des dédicaces votives de la province d'Aquitania*) procède à la révision d'un certain nombre d'inscriptions votives d'Aquitaine, parmi lesquelles notamment : *CIL* XIII, 192 (=199) dont la dédicante s'appelle *Erhe* (nom aquitain) et non pas *Britex* ; XIII, 211 où le nom du dédicant doit être lu *Calius* plutôt que *Caelius* ou *Coelius* ; XIII, 422 dont le dédicant, l'esclave *Berullus*, porte un nom plutôt grec que celtique ; *AE* 1958, 193 qui mentionne un *vicus Nogiomagiensis* (= *Noviomagos*) ; *AE*, 1960, 171 dont le dédicant s'appellerait *Trericus* plutôt que *Ibericus* ; *RACF* 36, 1997 p. 145-146 (= *AE* 1997, 1127) où il suggère de lire *deo Coseo*, *Martialis* plutôt que *deo Costio Marti*. P. Lajoye (*L'épigraphie religieuse mentionnant des théonymes ou des épithètes indigènes en Lyonnaise seconde. Un état des lieux*) dresse l'inventaire des inscriptions relativement peu nombreuses qui concernent la religion gauloise dans une région qui correspond plus ou moins à l'actuelle Normandie. N. Beck (*Celtic Divine Names Related to Gaulish and British Population Groups*) développe la thèse selon laquelle en pays celtique (Gaule, Bretagne) les noms de divinités - le plus souvent féminines - ou les épithètes des *Matres/Matronae* évoquent souvent des noms ethniques. P. de Bernardo Stempel (*Celtic and Other Indigenous Divine Names Found in the Italian Peninsula*) étudie les théonymes et les épiclèses des divinités celtiques ou indigènes d'Italie. Après avoir rappelé qu'un certain nombre de ces divinités portent des noms qui évoquent une réalité géographique (lieu : *Arausio*, *Tullinos* ; montagne : *Arduinna*, *Leucimalicos* ; fleuve ou rivière : *Pados*, *Sarius*, *Savus*, *Sequana* ; lac : *Robeo*), elle distingue parmi les théonymes et les épiclèses des noms indigènes non celtiques (comme *Aponos*, *Aequorna*, *Revinus*, *Nixys*), des noms celtiques (comme *Aburnos*, *Acinoris*, *Aercura*, *Ataecina*, *Belenos*, *Bittoi*, *Brassenos*, *Bergimos*, *Cavavios*, *Cuslanos*, *Epona*, *Icamna*, *Laburos*, *Mainialis*, *Medurin*, *Orgenos*, *Paronn*(*)*, *Sirona*, *Toutatis*), des noms celtiques traduits en latin (comme les *Fatae Campestris* = *Matres Mageiae*) et des noms de divinités latines vénérées par des dévots celtes qui les accompagnent d'une appellation celtique (comme *Deus Alos Saturnus*, *Reinimos Iuppiter*, *Iuppiter Optimus Maximus Conservator et Ambisagros*). Elle livre également d'intéressantes considérations sur les noms accolés aux *Matres*. X. Delamarre (*La structure verticale de l'espace chez les Anciens Celtes et les déesses rhénanes Matronae Andrusteihae*) considère que les *Matronae Andrusteihae*, dont les dédicaces votives sont concentrées dans la région de Cologne-Bonn, portent un nom celtique (même s'il a été adapté à la phonétique germanique) qui signifierait les « déesses qui se tiennent au pied du grand arbre » (= monde des vivants). A. Hofeneder (*Apollon Grannos - Überlegungen zu Cassius Dio 77, 15, 5-7*) rappelle que si *Grannos*, assimilé à Apollon, est souvent mentionné dans les inscriptions des régions celtiques, il n'apparaît qu'une seule fois dans les sources littéraires, chez Dion Cassius qui évoque une visite de Caracalla au sanctuaire de ce dieu, qu'il convient de situer à Faimingen (< *Phoebiana*) = Lauingen (Ldk Dillingen) en Rhétie, et non à Grand (< *Grannos*) dans les Vosges. La question de l'étymologie du nom de cette divinité reste ouverte (barbe ?, sourcil ?, cheveux ?, apparaître ?, rayonner ?, chaud ?). P.-Y. Lambert (*Le statut du théonyme gaulois*) observe que, lorsque dans une inscription gallo-romaine, il est fait mention d'une divinité portant deux théonymes, le premier est généralement le nom d'un dieu latin et le second, un nom indigène. L'auteur tente de reconnaître parmi ces noms indigènes ceux qui étaient de véritables noms de divinités et ceux qui constituaient déjà des épiclèses. Il cherche également à retrouver des théonymes gaulois à partir de certains anthroponymes. B. Rémy (*Epiclèses et épithètes de Mars chez les Voconces de Die*) étudie les épiclèses *Rudianos* et *Masuciacos* qu'appliquent les Voconces de Die au dieu Mars et pense qu'à l'époque romaine, la divinité guerrière était sans doute devenue un dieu guérisseur. W. Spickermann (*Les noms des divinités celtes en Germanie et leur*

*interprétation dans le cadre de l'histoire des religions*) étudie l'impact de la conquête romaine sur la religion des Celtes dans les régions rhénanes. Il constate que l'organisation des cultes et les noms des divinités témoignent d'une rupture profonde avec l'époque de l'indépendance. Une religion authentiquement gallo-romaine s'est ainsi substituée rapidement à l'ancienne religion celtique dont on ne rencontre plus que de rares vestiges linguistiques dans les épiclèses accolées aux théonymes latins. Certes, d'anciennes divinités celtiques, comme *Borvo*, *Damona* ou *Sucellus*, font toujours l'objet d'un culte particulier, mais il s'agit là d'exceptions. G. Bauchhenß (*Füllhörner und andere Nebenseitenmotive*) conclut de l'étude des motifs décoratifs qui ornent les autels votifs de Germanie inférieure que ces derniers ne nous fournissent aucune indication sur la fonction remplie par les divinités auxquelles ces autels étaient consacrés car ils ne servaient qu'à témoigner de la piété avec laquelle le dévot avait accompli son devoir religieux. F. Burillo Mozota, J. Arenas Esteban, M. P. Burillo Cuadrado (*El santuario astronómico de Segeda y la iconografía solar en Celtiberia*) mettent en évidence l'importance du culte solaire dans la société celtibère à partir de l'étude de la «plate-forme astronomique» découverte récemment à Segeda (Tarraconaise, près de Saragosse). N. Gavrilović (*Traces of Celtic Population and Beliefs in the Roman Provinces of the Central Balkans*) relève que, même si les Balkans ont été des régions de culture celtique avant la conquête romaine, celle-ci n'y a laissé que très peu de traces. Les dieux celtiques (répertoriés par l'auteur) vénérés dans cette partie de l'empire ont été en réalité introduits dans la région par des migrants d'origine celte après la conquête. P. Scherrer (*Das Ehrenmonument von der île de la Cité für Kaiser Tiberius – Überlegungen zu den nautae Parisiaci und der historischen Einbettung des Pfeilerdenkmals*) revient sur le célèbre «pilier des nautes»: ces nautes auraient été des marins expérimentés mis au service de l'armée lors de la conquête de la Germanie, et le monument commémore probablement le moment où de jeunes recrues partent au service, tandis que des vétérans rentrent au pays. M. Hainzmann, P. de Bernardo Stempel (*Interpretatio Romana vel indigena im Spiegel der Götterformulare*) tentent de nous faire comprendre le phénomène de l'*interpretatio* à l'aide de 42 tableaux, certes joliment colorés, mais d'un usage et d'une compréhension plus difficiles que ne le souhaitaient probablement les auteurs. Enfin F. M. Simón (*Local cult in Global Context: Interpretatio and the Emergence of New Divine Identities in the provincia Tarraconensis*) insiste sur le fait que l'ampleur du phénomène de l'*interpretatio* varie d'une région à l'autre et que pour l'apprécier correctement, il convient de tenir compte du contexte archéologique et culturel. Un index bien conçu complète utilement l'ouvrage.

Paul SIMELON.

Enora LE QUÉRÉ, *Les Cyclades sous l'Empire romain. Histoire d'une renaissance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015 (Histoire), 24 × 16,5 cm, 455 p., fig., cartes, 23 €, ISBN 978-2-7535-4045-3.

L'incremento di studi che negli ultimi anni è venuto interessando la Grecia di età romana si arricchisce ora di un significativo contributo sulle Cicladi. L'argomento affrontato da Enora Le Quéré nella ponderosa monografia si presenta sfuggente per la natura stessa dell'oggetto indagato, sulla cui ambiguità l'Autrice non manca di attirare l'attenzione: nell'introduzione generale (p. 13-25) l'arcipelago è qualificato come „una provincia introvabile e una regione in cerca di storia“ (p. 14-17), un luogo insomma, o una pluralità di luoghi, in difficoltà identitaria. Il lavoro, attraverso un ricchissimo dossier, è volto a restituire la progressiva costruzione di tale identità, che le isole di per sé non sanno attribuirsi, e che ricevono invece compiutamente dal potere centrale romano, quando sono per la prima volta percepite unitariamente come spazio geografico.

– Questa è la tesi di fondo, cui l'A. dà corpo attraverso una notevole quantità di dati. Quattro le parti: „Le Cicladi nel sistema provinciale romano“ (p. 27-130), „Dalle isole greche alle isole ‘greco-romane’: le sfide della monumentalità urbana“ (p. 131-184); „Le società insulari: fra tradizione e rinnovamento“ (p. 185-273); „Le Cicladi, una regione economica sotto l'impero?“ (p. 275-344); seguono la conclusione generale (p. 345-354) e tre apparati: una selezione di iscrizioni tradotte (p. 357-364), un *corpus* di emissioni monetali delle Cicladi (p. 365-387), e gli *stemma* di alcune famiglie di notabili insulari (p. 388-304). In conclusione, la bibliografia (p. 395-420), l'indice delle fonti letterarie (p. 421-423) e delle fonti epigrafiche (p. 423-430), l'indice geografico e topografico (p. 430-434), quello dei nomi di persone e di divinità (p. 435-441), e l'indice tematico (p. 441-446); in chiusura, la tavola dei documenti (p. 447-448). – Il lavoro, denso anche di casi-studio esemplificativamente scelti, può essere ripercorso solo in modo schematico, cogliendone gli aspetti più incisivi, e mantenendo quale assunto la frammentarietà tanto geografica quanto conoscitiva che caratterizza le Cicladi. Il *fil rouge* che attraversa l'opera può essere individuato nell'idea che al dinamismo e all'incertezza, spesso tutt'altro che pacifici, propri dell'età tardorepubblicana, segue una fase di assestamento e di progressiva stabilizzazione con l'età imperiale, che porta a un'uniformazione avente come ricaduta il consolidamento economico, interpretabile appunto in termini di rinascenza, a partire dal II secolo d.C. La parabola delle isole è ripercorsa, conservando quale punto di partenza ovvio l'istituzione del porto franco a *Delos* nel 167 a.C., a partire dalle distruzioni: da notare che l'A. ritiene, su base archeologica, non così devastanti di fatto i danni perpetrati sull'isola da Mitridate e dai pirati nell'88 e nel 69 a.C. Per delineare le vicende insulari, Le Quéré raccoglie la documentazione fino a stabilizzare la generalizzata rarefazione delle testimonianze epigrafiche alla metà del III secolo d.C., interessata anche dall'invasione degli Eruli nel 268 d.C. (un nuovo statuto amministrativo caratterizzerà la *provincia Insularum* creata da Diocleziano a partire dal 294 d.C., avente come centro, tuttavia, Rodi). – La prima parte studia il funzionamento della fiscalità romana nell'Arcipelago, anche attraverso i conii monetali e le manifestazioni del culto imperiale, per definire la modalità con cui Roma integra le isole nel corpo dell'impero. In proposito giustamente Le Quéré precisa l'impiego del concetto di romanizzazione non come un fenomeno calato dall'alto, ma come un processo attivo messo in campo a livello locale (p. 18-19). Non semplice, peraltro, è la definizione statutaria delle Cicladi, la maggior parte delle quali dipendenti dalla provincia d'Asia dall'età repubblicana. Ambigua tra Roma e Atene è prima di tutto la collocazione di *Delos* (p. 33-47), e tra Atene ed Efeso si dipana lo statuto amministrativo dell'arcipelago, non di rado dalla parte sbagliata del teatro di guerra in età tardorepubblicana (p. 49-53): è la politica di Augusto (anche attraverso Agrippa) e di Tiberio a comportare una progressiva revisione dello statuto delle isole, predisponendo un'unitarietà amministrativa (p. 59-64) che esplode di fatto con Traiano, quando lo „spazio cicladico“ passa da realtà geografica a concezione politica unificata (p. 64-66), pur nell'alone della provincia d'Asia (p. 66-67; solo *Delos* e *Keos* restano possessi ateniesi, p. 67-69). Come correttamente osserva l'A., in età ellenistica, sotto gli Antigonidi, sotto i Lagidi e sotto Rodi, esisteva la confederazione dei Nesioti (e non delle Cicladi), che non comprendeva però tutte le isole: solo nel II d.C. si diffonde la definizione *oi Kykládes*. Marginali nel disegno complessivo dopo la caduta di *Delos*, le Cicladi sono tutte sottoposte a una tassazione talora penalizzante, comprese la piccolissima *Gyaros* o *Astypaleia ciuitas foederata* (p. 71-86), mai riconducibile a un sistema fiscale unitario, come unificato non fu mai neppure il sistema monetale in Oriente: se la moneta di riferimento erano l'aureo e il denario con le relative frazioni, secondo il sistema organizzato da Augusto, contemporaneamente circolavano le „imperiali greche“, strumenti di propaganda per le città, che le coniarono, asistematicamente

e anche senza equivalenze strette tra un'isola e l'altra, in occasione di feste, visite imperiali o avvenimenti eccezionali; la circolazione rispondeva a un fabbisogno appunto locale, raccordandosi al sistema romano attraverso ingegnosi sistemi di equivalenze, come a *Melos* e a *Syros* (p. 87-106). – Il quadro delle Cicladi nel sistema provinciale romano si completa con l'integrazione delle isole nel culto imperiale, che si innesta sugli onori prestati ai dinasti ellenistici, e solidifica la fluidità propria dell'età repubblicana avanzata, creando „un paesaggio culturalmente omogeneo“ (p. 129), pur nella discontinuità amministrativa e fiscale. È questo un aspetto significativo, su cui l'A. torna anche successivamente, e che deve essere sempre tenuto a mente quando si studia la Grecia di età romana: le iniziative culturali volte agli imperatori con una certa frequenza ricalcano e continuano onori tributati ai dinasti, con piena consapevolezza e intenzione del *princeps* nei casi più importanti, ma che in una periferia come le Cicladi procedono come esito di una consuetudine culturale ormai connaturata. I segni del mutamento si colgono nell'urbanistica, che, anche attraverso l'evergetismo, assume un ruolo uniformante, tanto nella scelta dei tipi architettonici quanto del linguaggio stilistico con cui questi sono espressi. *Delos* e *Keos* precocemente accolgono il culto di Roma (*Delos* addirittura nel 166 a.C., un anno dopo la creazione del porto franco) prima dell'istituzione del Principato, e prestano onori a Pompeo e a Cesare, sulla scia dei culti per i dinasti benefattori (p. 107-109), mentre *Delos* è al centro di un rinnovato interesse, al tempo di Augusto, da parte di famiglie insulari emergenti, operanti contemporaneamente anche ad Atene (p. 109-111). Se la fase posteriore segna il disinteresse dei successori di Augusto, l'attività cultuale del santuario apollineo di *Delos* riprende vita, e si chiude, nella prima metà del II d.C. (p. 111-114). La presenza del culto imperiale sulle altre isole, peraltro, è ben documentata dall'evidenza monumentale ed epigrafica. Le dediche degli altari provano l'esistenza di esso pressoché in tutte le isole, dove è testimoniata la presenza di almeno 72 statue di imperatori, mentre sacerdoti del culto sono attestati dall'età di Tiberio fino al III d.C. (p. 115-119). Spicca rispetto al contesto cicladico il caso di *Thera*, ospitante il culto di Ottavio „figlio del dio“ come solo *Delos* e *Keos*, dopo Azio e comunque prima del 27 a.C.: la spiegazione potrebbe trovarsi nella continuazione di un culto tolemaico, e in un tempio, dedicato a Dioniso al tempo dei Tolemei e divenuto *Kaisareion* (p. 119-123). Oltre a questo caso, il culto imperiale acquisisce spazi prima destinati ad altri culti, a *Naxos* e a *Tenos* (p. 123-125), o impone la costruzione di nuovi edifici, un probabile *Sebasteion* a *Ioulis* di *Keos*, e varie sedi a *Melos*, tra Nerone e Traiano (p. 126-128). Da questo quadro emerge la duttilità del culto imperiale, capace di sostituirsi, sovrapporsi o introdursi *ex nouo*: è questa una direzione di ricerca di sicuro interesse, che si potrà sviluppare in futuro. – La seconda parte tratta le isole nella loro accezione ormai „greco-romana“, guardandole sotto il profilo della monumentalità: dopo una fase di prosperità, anche edilizia, tra II e primo quarto del I secolo a.C., si era assistito a un'età oscura (parallelamente a quanto accadeva nella Grecia metropolitana degli stessi anni: p. 175), o silente di testimonianze, per qualche decennio a partire dalla metà del I a.C., momento dal quale le iscrizioni parlano di rifacimenti e restauri degli edifici pubblici, a *Melos*, *Andros*, *Amorgos*, *Seriphos*, *Thera*, afflitta anche da terremoti (p. 135-141). La situazione delle isole è variegata: *Thera*, *Melos* e *Andros* iniziano a rinnovarsi al tempo di Augusto, mentre *Tenos* e *Thera* adornano gli edifici di cicli statuari giulio-claudi; generalizzato è l'abbellimento delle città nel II d.C., segnatamente al tempo degli Antonini, in certi casi fino ai Severi. Centri aggreganti della vita cittadina, le *agorai* si popolano di portici e *bouleuteria* (non di rado funzionalmente sovrappontesi) e di *macella*, come esemplifica attraverso numerosi casi l'A. (p. 143-153); dalla metà del I d.C. una tipologia edilizia, quella dei bagni-ginnasio, viene imponendosi in varie città, di cui occupa anche considerevoli spazi, accorpando la funzione di palestra a quella

balneare (p. 153-160); meno indagati archeologicamente i teatri, adorni di statue imperiali, probabilmente quello di *Melos* e certamente quello di *Thera*, che esponeva un ciclo come detto giulio-claudio, comprendente anche Vespasiano (p. 160-163). Impianti termali sono costruiti alla fine del II e nel III d.C. ad *Andros*, *Amorgos*, *Melos*, *Delos*, mentre le non numerose fontane monumentali si trovano in contesti sacri (p. 179). Nel primo quarto del III d.C. vari edifici conoscono sistemazioni, non lussuose salvo rari casi come la „Sala dei Mystai“ a *Melos*, che ricade, come altri ambienti del tempo, in una categoria di uso semi-pubblica (o semi-privata) da parte di associazioni. Un caso a sé stante sembra invece essere rappresentato ancora una volta da *Delos*, dove il rinnovamento architettonico prende le mosse nel II d.C. e conosce la pienezza nel III d.C. A partire dal secondo quarto del III d.C. fino alla fine del secolo la documentazione manca, segnale evidente di una crisi sulle cui cause l'A. si interroga, richiamando la requisizione delle isole nel 208 d.C. per la fornitura di grano agli eserciti, e l'invasione degli Eruli nel 268 d.C. Solo in concomitanza con Diocleziano si assisterà a una reviviscenza edilizia, in una fase nuova, che vede l'avvento del Cristianesimo (p. 143-176). Fermo resta, peraltro, il conservatorismo nelle tecniche edilizie, poco sensibili alle innovazioni romane del mattone e dell'*opus caementicium* (p. 177-179). Le imprese edilizie sulle isole nascono da iniziative private, mentre sembra mancare, al momento, il ruolo dell'imperatore come evergete, che svolge una funzione trainante, insieme alle *élites* abbienti, come accade nei centri di spicco come Atene, Argo o Corinto; nelle Cicladi invece, appartate e non ritenute importanti, l'impulso era interno alle isole stesse, con i tempi rallentati dell'acquisizione dei modi romani (p. 179-181). – La terza parte affronta un problema che non ha sinora trovato in sede critica generale risposte certe, ossia la stima del numero degli abitanti. I conteggi proposti, condotti con doverosa prudenza e sulla base di indicatori puntuali, portano a cifre molto basse, spesso nell'ordine delle centinaia di persone per isola (p. 187-192); corretti i dubbi sulle stime effettuate in base ai risultati delle prospezioni o piuttosto della *Landscape Archaeology*, essendo troppi gli elementi di incertezza in gioco (p. 192-196). Puntuali invece i dati inferibili in merito agli stranieri nelle Cicladi: i commercianti Italici, facenti capo a *Delos* ma non solo (p. 196-203), ma anche personaggi provenienti da altre parti dell'impero, tra cui lo scultore *Marcus Cossutius* da Afrodisia (p. 203-204). Dalla cauta demografia l'indagine si sposta sull'analisi delle forme di governo, a partire dal modello consolidato in sede storiografica relativamente all'età ellenistica, quello dell'*Honoratiorenregime*, ossia il „governo dei notabili“, ristretta *élite* che detiene il potere in un quadro di apparente democrazia: il sistema prosegue anche con i Romani, che vedono nei notabili, che spesso si trasmettono di padre in figlio le cariche (comprendenti in certi casi anche dell'esazione delle tasse), i garanti della *pax romana* e dei valori connessi; da un lato si assiste a qualche semplificazione dell'apparato magistratuale, dall'altro, a partire dalla metà del II d.C., la gerarchia si ramifica. Ne consegue complessivamente un processo definito di „aristocratizzazione“ (p. 209-227), che si riflette nell'erezione delle statue dei personaggi-chiave, come esemplifica il caso di *Thera*, e investe un'istituzione storica come l'efebia (p. 229-237). Il sistema non è comunque impermeabile, se si considera che in età imperiale si impongono ricchi immigrati presenti anche solo da una generazione (a *Syros* e a *Melos*), mentre alcune magistrature sono assunte da donne (p. 237-241), che si segnalano anche come evergeti (p. 262-264). La „crème de l'élite“ è invece rappresentata dai magistrati che hanno la cittadinanza romana, condizione essenziale per far carriera fuori dall'isola, intraprendendo *cursus* provinciali (p. 241-251). Questo sistema di governo si sostiene sull'evergetismo, nel campo dell'edilizia (su cui già a p. 143-160 e 173-175) e dei banchetti pubblici (anche sostituiti da distribuzioni di denaro, p. 256-262); il sostentamento degli evergeti proviene dalle proprietà fondiarie ma anche dai *negotia* (p. 264-270). –

L'ultima parte del lavoro affronta alcune realtà produttive, elette come ampi casi studio: *Paros* con il suo marmo, ma anche con le anfore (p. 279-292), *Amorgos* con le officine vetrarie (p. 293-304), *Melos* con le risorse minerarie, segnatamente zolfo e allume (p. 306-326). In questa situazione economica complessiva, *Delos* sembra scomparire: artificiosamente creata dai Romani come avamposto in una fase turbolenta, perde di significato quando è Roma a governare su tutto il Mediterraneo (p. 325-326). È d'altra parte questa stessa condizione di generalizzata *pax Romana* a garantire la realizzazione di città „aperte sul mare“ e non più „fortificate sul mare“, con uno sbilanciamento urbanistico a favore dei porti (p. 327-336). Con l'età imperiale le isole rientrano nell'economia romana su grande scala, come prova per esempio la diffusione delle anfore di *Melos*, abbandonando la microeconomia insulare a favore di una produzione specializzata e di natura industriale. Sulla base di questi presupposti, l'economia delle Cicladi ricade appieno nell'imperialismo romano, al quale può essere ascritta in base alle condizioni che I. Morris adottava per qualificare l'imperialismo ateniese, e che sono soddisfatte anche dall'arcipelago in età romana: presenza di un sistema di tassazione centralizzato; mercato diretto e centralizzato; moneta comune; sfruttamento centralizzato delle risorse economiche di base (p. 337-344). – In conclusione, le Cicladi sono viste dall'A. in un meccanismo di flessibilità e di adattamento del sistema insulare: da centro che erano, attraverso *Delos*, in età tardoellenistica, a periferia in età romana, priva di frontiere geografiche coerenti come di uno statuto politico e amministrativo definito, esse sono private di un capofila delle attività amministrative, economiche e culturali. La disomogeneità di partenza diviene sistema unificato grazie ai Romani, ai quali si deve la prima menzione dell'unità geograficamente intesa come *oi Kykládes*, nelle epigrafi di II d.C. Solo con l'età imperiale, in effetti, è portata a compimento un'unità prima neppure percepita, grazie a strumenti come la fiscalità, l'unità monetaria e, in misura minore, il culto imperiale. La rinascita architettonica, soprattutto della prima metà del II d.C., si deve a forze interne e molto meno a volontà superiori: come ben argomenta l'A., le isole non rientrano negli interessi degli imperatori, la cui assenza si avverte nella portata limitata dei programmi monumentali, nel raggio solo regionale dei santuari, nell'assenza di panegirie importanti, di agoni e di manifestazioni significative del culto imperiale, elementi che invece caratterizzano largamente, negli stessi anni, le città greche e microasiatiche (p. 345-354). – In base al quadro sin qui prospettato, le Cicladi si offrono dunque per la prima volta nel loro complesso, come una realtà minore, o meglio come una pluralità di realtà minori, ma analizzate con ampio respiro e profondità tali da conferire a esse adeguata collocazione nell'impero.

Elena CALANDRA.

Nicolas LÉVI, *La révélation finale à Rome : Cicéron, Ovide, Apulée. Étude sur le « Songe de Scipion » (De Republica VI), le discours de Pythagore (Métamorphoses XV) et la théophanie d'Isis (Métamorphoses XI)*, Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2014 (Rome et ses renaissances), 24 × 16cm, 537 p., 26 €, ISBN 978-2-84050-945-5.

Nicolas Lévi consacre cet ouvrage – version remaniée et abrégée (537 pages cependant) d'une thèse de doctorat en Sorbonne – à l'étude comparative d'un motif aux frontières de l'histoire religieuse, de la philosophie et de la littérature, motif, écrit-il, qui « obéit à une certaine cohérence de forme et de sens, tout en se prêtant à des élaborations variées » : celui de la « révélation finale ». Par « révélation », l'auteur entend « une expérience dans laquelle l'homme accède au savoir par des voies surnaturelles ». Cette voie est dite « finale » en tant que conclusion d'un texte dont elle dégage une ligne interprétative et transcende la signification ». – Trois textes ont été choisis par l'auteur comme

champ d'analyse d'une « révélation finale » : la séquence du « Songe de Scipion » au sixième et dernier livre du *De republica* de Cicéron ; le « Discours de Pythagore », au XV<sup>e</sup> livre des *Métamorphoses* d'Ovide, le XI<sup>e</sup> livre enfin de l'*Ane d'or* d'Apulée. Pour chacun de ces textes, N. L. s'attache à définir leur situation historique, littéraire et conceptuelle, leur place dans l'économie de l'œuvre et leur rapport fonctionnel avec l'ensemble des écrits de l'auteur concerné. Le « Songe de Scipion » ressaisirait ainsi les grands fils thématiques du *De republica* (la figure de Scipion, le rôle du *rector reipublicae*, le meilleur régime politique, la recherche de l'harmonie sociale, la valeur de la vie pratique et de la vie contemplative, la question de la gloire, la didactique de la durée et de l'éternité), en les intégrant dans une vision cosmique. La rigueur d'exégèse et la richesse de l'information, sinon forcent pleinement l'adhésion aux thèses avancées, du moins déterminent l'analyse sans doute la plus éclairante proposée jusqu'ici de la définition du *Songe* comme fondement métaphysique et eschatologique de la politique. Moins convaincante, ou équivoque, est l'interprétation du *Songe* comme « expérience religieuse ». S'il est possible d'analyser ce texte comme une vision théologique du politique, cette vision ne constitue pas proprement la démarche active d'une expérience. Une ambiguïté est en réalité plus généralement créée, dans cette section surtout, par le décalage sémantique inéluctable entre des notions relevant d'un contexte antique déterminé et leur dénotation par un vocabulaire imprégné d'une tradition judéo-chrétienne forte et complexe. Ainsi pour l'expression citée d'« expérience religieuse », mais celle aussi de « vie contemplative » et, au cœur même du problème, d'« âme » et d'« immortalité ». La référence à la « gloire immortelle » attribuée dans le *Pro Sestio* 143 à ceux qui, par leur sagesse et leur action, ont contribué à la grandeur de l'État ne révèle pas, comme l'écrit N. L. (p. 128) « la conviction ancrée dans l'esprit de Cicéron de l'immortalité de l'âme », mais renvoie à la notion de la survie sublimée des écrits et des actes d'exception dans la mémoire des générations. – Plus fuyante serait la fonction de la « révélation finale » dans les *Métamorphoses* d'Ovide, transposition en clausule de l'œuvre, du motif de la « révélation pythagoricienne » attesté chez Ennius et chez Virgile, texte conclusif dans lequel se retrouveraient les principaux fils thématiques du poème (flux universel, immortalité de l'âme, inspiration), mais qui, dans la tension mythologie/philosophie, ne donnerait aucune clef définitive. Loin de résoudre cette tension présente dès l'exposé cosmogonique, le discours de Pythagore la prolongerait et ne donnerait aucune clef définitive pour régler leur dialogue. Sans doute aussi, remarque N.L., dans une analyse dense et nuancée, ce discours est-il chargé d'une fonction de « transfiguration » calquée sur le modèle des interprétations allégoriques de la mythologie, opérées entre autres par les pythagoriciens. Dans cette séquence cependant où interfèrent différentes influences, celle fondamentale de Pythagore, mais aussi d'Empédocle, d'Héraklète, des compilations post aristotéliennes, paradoxographiques..., où intervient aussi une pluralité de langages (métalangage, et ses codes d'identification, rhétorique esthétisme, prophétisme), la notion de « révélation finale », ne semble pas, en réalité, proprement pertinente. La fonction du discours de Pythagore n'est pas, comme l'observe au demeurant N. L., de confirmer ou d'infirmer radicalement l'univers mythologique des *Métamorphoses*. Il permet plutôt de le saisir comme une mythistoire qu'éclaire dans son essence le thème du devenir perpétuel, du rythme universel déterminant la dynamique vitale de l'univers. L'évocation de César, d'Auguste et du poète même dans le final proprement dit de l'œuvre à la fois illustre cette perspective et la transcende aussi en surimposant la notion d'immortalité cosmique et de survie littéraire. Ce final aurait certainement appelé une analyse plus précise. – S'agissant enfin de l'*Ane d'or*, le livre final, livre XI, est présenté par N.L. comme assurant une combinaison subtile de la matrice romanesque ancienne et de la thématique du salut isiaque, comme opérant sur les données de l'ensemble du roman (parcours de Lucius, épisodes de sens caché, titre et structure du texte) un effet de transfiguration, c'est-à-dire

de « réinvestissement du récit dans une autre économie signifiante ». – Ici encore la rigueur de l'analyse et la richesse de l'information déterminent à la fois un approfondissement et un éclairage nouveau du texte. Citons seulement pour exemples l'analyse faite du processus d'initiation de Lucius au mystère isiaque, celle du thème du Dieu-Roi, celle du discours du Grand-Prêtre. L'argumentation de N. L. conduit, par une progression soutenue, à l'interprétation du livre XI comme principe d'illumination de toute l'œuvre. La focalisation légitime sur la théophanie isiaque tend cependant à effacer deux paramètres de caractérisation susceptibles d'en nuancer l'interprétation. Le premier paramètre est celui de l'esthétisme. Livre de la révélation isiaque, le livre XI en propose une saisie dans laquelle le mystique et le religieux se révèlent imprégnés d'esthétisme. La perspective ouverte est celle d'un large tableau dans lequel gestes et paroles, images individuelles ou scènes de groupe accusent la beauté, la grandeur et le pittoresque artistes autant, et plus peut-être, que la ferveur. Le second paramètre est celui de la spécificité d'une économie narrative dans laquelle l'*actor* du récit, en même temps qu'introduit au surnaturel, retrouve un ordre social humain qui lui assure respectabilité et réussite sociale : c'est sur l'évocation de l'accès au rang de dignitaire religieux, d'avocat célèbre et riche qu'est close la narration (*Met.* 11,30, 1-4). Un épisode tel que le retour du cheval blanc, cheval dont la couleur et l'origine constituaient, au début du roman, un marqueur du statut social de Lucius, fonctionne, avant toute autre exégèse, dans le livre XI, comme signe de réinsertion dans l'ordre social. Peut-être ironique, la mention réitérée du crâne rasé de l'initié affirme la rupture avec le « faux prophète », le goète à la longue chevelure évoqué par Lucien. Ce type de relation entre fait de société et fait religieux, à situer dans le contexte contemporain de la rédaction du livre, ne saurait être négligé dans l'interprétation de la révélation isiaque et la restructuration du modèle perdu du roman. La logique interne d'un livre ne saurait seule en révéler toute la complexité. – Ouvrant sur des perspectives enrichies de recherche, porteur d'une vaste information, exemplaire dans sa démarche critique, le livre de Nicolas Lévi est, malgré les quelques réserves qu'il peut susciter, un ouvrage de référence d'une très grande qualité.

Louis CALLEBAT.

Dunstan LOWE, *Monsters and Monstrosity in Augustan Poetry*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 2015, 24 × 16 cm, VIII-274 p., \$75.00, ISBN 978-0-472-11951-6.

Twenty years have passed since Robert Garland's important study on the monstrous in the Graeco-Roman world (*The Eye of the Beholder. Deformity and Disability in the Graeco-Roman World*, London, Duckworth, 1995). His wide-ranging study laid the foundations for modern approaches to teratology. The latest addition, Lowe's reworked 2006 dissertation, lays claim to be the first to treat monsters and the monstrous at Rome, specifically in Augustan literature, and to explore their natural and literary functions collectively (p. 29). – A brief introduction and conclusion frame six chapters: Monster Theory (p. 6-43), Real Monsters (p. 44-69), Feminine Exteriors (p. 70-113), Feminine Interiors (p. 114-163), Beast-Men (p. 164-188), Hyperbolic Monsters (p. 189-232). There is a substantial bibliography (p. 237-268) and a general index (p. 269-274). – Lowe treats Augustan Rome as a late-Hellenistic culture in its treatment of monsters but argues that the first century BC was a turning point in attitudes towards the monstrous. Throughout the book, which chiefly looks at the monstrous in Virgil and Ovid, Lowe sticks to his task in exploring the metapoetic value of monsters. He highlights their chief aesthetic concepts (shapelessness (*deformis*), uncanniness (Freud's *Unheimliche*), grotesqueness, and their sublimity (*sublimitas*) but also acknowledges the ways in which monstrosity represents a cognitive challenge. Lowe's monsters have allegorical potential. – Scylla, the Sirens and Medusa (the 'feminine exteriors') are 'maidenised' in the Augustan period. They have voice and personality. The male reader is forced to recognise

them with admiration and horror as they bear out the 'oldest misogynistic tropes' (p. 73) of ancient societies. In them beauty and vulnerability conflicts with bestiality (p. 115). – In contrast, the Harpies and Furies (the 'feminine interiors') retain only the bestial: 'lust and greed, hostility and anger, deceit and unpredictability' (p. 115). They represent stereotypical feminine physical and mental flaws. Timid readers should beware: Lowe delivers a graphic analysis of feminine sexual and menstrual secretions ('Monstrous Gynecology', p. 124-137). The messiness of the Harpies, with Bakhtinian elements of the grotesque, becomes again a misogynistic allegory. The Furies take this in a different psychological direction. They represent all forms of frenzy, including erotic desire, and as such are a paradigm of irrational emotion. For Lowe this is a radical development of Virgilian epic which becomes a defining feature of later Roman epic. The Harpies and Furies represent 'sheer threat' (p. 115), contributing directly repulsive elements, one physical, the other mental, to the construction of female monstrosity in the Augustan Age. – From the 'grotesque', Lowe passes to the 'sublime'. Hypermasculine physical size and strength contrasts with hyperfeminine fluidity and infectiousness (p. 163). The 'Beast-Men', the Centaurs and the Minotaur, offer a conflict between past and present, two rival versions of masculinity (the Homeric hero v. the Virgilian man), the uncivilised and the civilised. Both can be 'incongruously sympathetic' (p. 188), both may be metaphors for the messiness of human emotion. – The Gigantomachy and the Cyclopes (especially Polyphemus) represent respectively aspirations to grand projects doomed to end in failure, or a middle-ground between epic and other genres. As features of epic 'sublimity' these Anti-Olympians 'become politicized afresh ... in the complex 'politics' of genre' (p. 232). – Throughout the volume, Lowe demonstrates an understanding of the breadth of modern scholarship, the importance of literary theory, and the range of primary sources. But this is not a wholly successful book. The enormity of the project results in its own messiness. – The opening chapter 'Monster Theory' ends with inexplicable (and brief) analyses of Virgil's *Fama* and Ovid's Janus (p. 39-43), neither of which is substantially revisited. 'Real Monsters' contains an extended discussion of Pliny's *Natural History* for evidence of deformity and the miraculous in Roman society. Useful, maybe, but the relegation of the place of monsters and the monstrous as a cultural phenomenon in the Augustan Age to the final few pages of the chapter (p. 63-69) is tactically naïve. The book is less about Augustan poetry, in general, than it is about Virgil's *Aeneid* and Ovid's *Metamorphoses* in particular. This raises further questions as to whether the trends in the literature that Lowe observes are, indeed, trends or attributable to the individual author. While advocating for innovation in the Augustan Age, Lowe continually reiterates the Augustan poets' debt to the Hellenistic Age and for the first century BC as a historic turning point in attitudes towards monstrosity (p. 233-235). The result is a mixed message. On a general stylistic note, the book retains too many features of the dissertation: laborious introductions, overworked analyses, repetitive phraseology. It does not make for an easy read. – This is then a frustrating and elusive work. Elements of the volume will, no doubt, prove useful to Classicists and to scholars more generally interested in monster studies. But this is no gentle introduction to monster studies in the Augustan period. It requires a good understanding of the Augustan texts, ancient textual criticism and a knowledge of contemporary trends in monster studies: *caueat lector*.

Alex NICE.

Paolo MANTOVANELLI, *Patologia del potere. Studi sulle tragedie di Seneca*, Bologna, Pàtron editore, 2014, 334 p., 35 €, ISBN 978-88-555-3234-1.

Il volume raccoglie, ristampati, rivisti e talora accresciuti, gli studi di Paolo Mantovanelli – già Professore ordinario di Letteratura Latina presso l'Università di Padova –

centrati sulla riflessione del Seneca tragediografo in ordine al *regnum*, al potere e al suo esercizio, nodo tematico centrale nell'*Edipo* e, soprattutto, nel *Tieste*, prima tragedia oggetto di cura da parte di Mantovanelli. Preponderante, anche per numero di pagine, nel volume è, naturalmente, *La metafora del Tieste. Il nodo sadomasochistico nella tragedia senecana del potere tirannico*. Pubblicato per la prima volta nel 1984 per la Libreria Universitaria Editrice di Verona, il saggio, arricchito di un *Addendum* come *Rilettura*, occupa qui la *Sezione I* (p. 17-112). La *Sezione II* (p. 113-292), invece, presenta una serie di studi che coprono un arco temporale di oltre quindici anni: *Il prologo del «Tieste» di Seneca. Strutture spazio-temporali e intertestualità* (p. 115-126, già presentato in *Atti del IV Seminario di Studi sulla tragedia romana*, Palermo, 23-26 marzo 1992, a cura di G. Aricò, in *Quaderni di cultura e tradizione classica* 10, 1992); *Populus infernae Stygis. Il motivo dei dannati del mito in Seneca tragico* (p. 127-139, dapprima edito negli *Atti del V Seminario di Studi sulla tragedia romana*, Palermo, 5-7 ottobre 1994, pubblicati a cura di G. Aricò, in *Quaderni di cultura e tradizione classica* 11, 1993); *Note tiestee (Contributi interpretativi al «Tieste» di Seneca)*, p. 141-146 (già in *Orpheus. Rivista di umanità classica e cristiana*, N.S. 17, 1996, 2, p. 384-389); *Libido victrix (Forme dell'intertestualità in Sen., Thy. 40 ss.)*, p. 147-158 (pubblicato per la prima volta in *Paideia* 53, 1998, p. 237-249); *Perversioni morali e letterarie in Seneca*, p. 159-185 (già in *Scienza, cultura, morale in Seneca. Atti del convegno di Monte Sant'Angelo*, 27-30 settembre 1999, a cura di P. Fedeli, p. 53-86); *Libido/luxuria in Seneca tragico e nell'Octavia*, p. 187-200, edito in prima battuta in *Amicitiae templa serena. Studi in onore di Giuseppe Aricò*, a cura di L. Castagna e C. Riboldi, II, 2008, p. 969-985); *Le Menadi immemori (Sen., Oed. 440 ss.)*. *Sulle funzioni di un coro senecano*, p. 201-216 (in precedenza pubblicato in *Nove studi sui cori tragici di Seneca*, Biblioteca di «Aevum Antiquum», a cura di L. Castagna, Milano 1996, p. 105-123); *Lo spreco della morte (un percorso anneano)*, p. 217-233 (già in *Gli Annei. Una famiglia nella storia e nella cultura di Roma imperiale*, *Atti del Convegno Internazionale di Milano-Pavia*, 2-6 maggio 2000, a cura di I. Gualandri e G. Mazzoli, p. 125-139); *El hado, la casualidad, el reino. Notas a Sen., Oed. 22 sigs. (I), 980 sigs. (II); Thy. 604 sigs. (III), Oed. 882 sigs. (IV)*, p. 235-244 (precedentemente reperibile in *Séneca dos mil años después, Actas del Congreso Internacional Conmemorativo del Bimilenario de su Nacimiento*, a cura di M. Rodríguez-Pantoja, Córdoba 1997, p. 237-244); «*Et quando tollet?*»: *il caso di Sen., Thy. 59*, p. 245-260 (in origine reperibile in *Concentus ex dissonis. Scritti in onore di A. Setaioli*, a cura di C. Santini, L. Zurli e L. Cardinali, Napoli, 2006, II, p. 403-418); *Lo strappo lungamente atteso. Il caso di Sen., Oed. 961*, p. 261-269 (già in *Quaderni di Cultura e di Tradizione Classica* 12, 1994, p. 89-97); *L'Edipo di Seneca, una tragedia «moderna»*, p. 271-292. Nell'*Appendice*, inoltre, è collocata una riflessione relativa alla traduzione dei testi latini: *Nell'officina di un traduttore di Seneca tragico*, p. 299-318 (saggio già proposto negli *Atti del Convegno Nazionale «La traduzione dei classici greci e latini in Italia oggi»*, Macerata 20-22 aprile 1989, a cura di P. Ianni e I. Mazzini, p. 51-74). – *Patologia del potere*, come già si comprende dalla schematica illustrazione dei contributi, è estremamente ricco e vario, e già rappresenta un valore aggiunto il fatto di offrire, reperibili in un unico volume questi studi, i quali ruotano attorno a due delle tragedie, l'*Edipo*, e, soprattutto, il *Tieste*, fondamentali per comprendere un tema di grande peso specifico nella riflessione senecana, ovvero la valutazione del *regnum* e delle forze in atto nell'esercizio del potere. Si tratta quindi di un libro prezioso e denso di spunti di riflessione, ma che ha anche, a nostro avviso, una spendibilità spiccata in ambito didattico, in primo luogo perché, come ricorda l'autore stesso, molti di questi studi nascono e si radicano nella prassi dei corsi e delle lezioni universitarie; ma soprattutto perché non manca, a questi saggi che talora vertono su un

numero esiguo di versi, quando non su un solo verso, o che discutono una lezione particolare (si vedano, per esempio, *Et quando tollet?*: il caso di Sen., Thy. 59, p. 245-260 e *Lo strappo lungamente atteso. Il caso di Sen., Oed. 961*, p. 261-269), la consapevolezza di fondo entro cui radicare lo studio di Seneca tragico, ovvero il valore rappresentato da queste tragedie per un attore – spettatore dei nostri tempi. Per dare la parola direttamente a P. Mantovanelli, in questi ultimi anni, «nella fase culminante di una crisi epocale in cui la sensazione più diffusa è che la società stia, per usare una metafora corrente, “toccando il fondo”, è al fondo che bisogna scavare per comprenderne appieno le ragioni, proprio come sembra aver avvertito il nostro Seneca, che fa sprofondare agli Inferi i suoi personaggi per trovare, nel Potere, la prima delle ragioni; e per misurare l’abissale distanza che separa il Potere come anti-Destino dal Destino che *uenit ex alto*» (p. 278). Il *regnum* è dunque potere illusorio perché soggetto alla Fortuna; e a maggior ragione, tale è il nucleo da cui promana la modernità del *Tieste*, modernità che è, in primo luogo, per Seneca, contemporaneità, in quanto emanazione di una situazione, e di una esperienza ben individuata, quella «tragicamente costrittiva della tirannide» (p. 81). – La prima sezione, come si è detto, ripropone, debitamente accresciuto e ampliato, *La metafora del Tieste. Il nodo sadomasochistico nella tragedia senecana del potere tirannico*, a distanza di trent’anni dalla prima edizione, contemporanea a un altro saggio che ha segnato il panorama degli studi su Seneca tragico, *La fabula e il regno* di Giusto Picone (Palumbo, 1984). Oggetto di indagine nella *Metafora del potere* sono quindi le forme patologiche del potere, sviscerate nei loro rapporti con le opere filosofiche, in primis il *De ira*, ma anche il *De clementia* e i *Dialogi*. In particolare, le considerazioni su *ira*, *feritas* e *saeuitia*, fanno emergere come lo spettro semantico dell’ultimo fra questi vocaboli, come pure quello del corrispondente aggettivo, non avrebbe prima di Seneca comportato implicazioni «sadiche», in senso lato, come sostiene l’autore sulla scorta di W. W. De Grummond (Saeuus. *Its Literary Tradition and its Use in Virgil’s Aeneid*, diss., Chapter Hill, N. C., 1968); nè, sempre secondo Mantovanelli (p. 167), andrebbe attribuito un preciso valore linguistico alla tassonomia senecana, che può essere senza mezzi termini definita «artificiosa» (*ibid.*). In sintesi, si potrebbe stringatamente affermare, volendo operare una generalizzazione, che se *crudelis/crudelitas* definiscono la crudeltà in termini di disposizione interiore, la *saeuitia* è invece quella crudeltà che si traduce in azione. – Ugualmente di forte attualità, in questi anni in cui l’accesso diretto al testo latino originale sembra ormai destinato a diventare elitario appannaggio di un pubblico sempre più ristretto, è l’ultimo contributo raccolto nel volume, *Nell’officina di un traduttore di Seneca tragico* (p. 299 sgg.), che presenta i problemi relativi alla resa in lingua italiana della poesia drammatica di Seneca, a partire dall’esperienza di Mantovanelli stesso, sfociata nella versione dell’*Edipo* per Marsilio nel 2008, tragedia pubblicata entro la collana *Variazioni sul mito*. Il contributo, assai moderno e, diremmo, all’avanguardia per il 1989, anno in cui fu presentato, propone, sulla scorta dell’esperienza diretta dell’autore sul testo senecano, una serie di riflessioni in ordine al dilemma della traduzione in versi o in prosa dei testi poetici; alla tipologia dei versi adottabile; ai problemi lessicali e relativi alla tensione stilistica; infine, ai problemi connessi con la recitabilità del testo drammatico. Condivisibile è l’assunto, almeno in linea generale, secondo il quale «ci si rende conto di come il verso possa essere anche funzionale a una sorta di fedeltà, per quanto generica e approssimativa, all’originale, nella convinzione (...) che ad opera in versi debba corrispondere una traduzione in versi, e che da questo punto di vista la migliore traduzione filologica sia la traduzione se non poetica, letteraria» (p. 302), anche soltanto per restituire al lettore odierno la percezione dell’elemento del ritmo, centrale in ogni espressione poetica. – Naturalmente, ogni sforzo che si proponga di riprodurre in lingua italiana, o in altra lingua moderna, i ritmi e i metri del latino è

sempre, in misura maggiore o minore, aleatorio, ma si può concordare con quanto affermato da F. M. Pontani, forte di un esperimento di traduzione dei trimetri giambici euripidei e sofoclei in endecasillabi, dissimulati però in una fluida prosa ritmica: «La misura ritmica (...) pare che sostenga il *cursus* e innervi la recitazione, che peraltro si snoda senza pestellamenti» (in *Esperienze d'un traduttore dei tragici greci*, in *Atti del VII Congresso Internazionale di Studi sul dramma antico. La traduzione dei testi teatrali antichi*, Siracusa-Lipari, 23-26 maggio 1979, Siracusa, 1981, p. 59-75, p. 70). La misura metrica adottata, per Seneca tragico, pertanto, dovrebbe rifuggire da soluzioni troppo «cantabili», le quali, oltre che ingenerare una sorta di ripetitività, si rivelano capaci di rendere solo in modo aleatorio i ritmi e i metri latini, e per giunta risultano, all'orecchio italiano, a tratti irrimediabilmente datate, accrescendo quell'effetto che potremmo dire di fredda monumentalità archeologica, troppo spesso promanante dalle traduzioni dei testi poetici antichi. Una soluzione meditata ed equilibrata, suggerisce Mantovanelli, è rappresentata dal verso libero in strutture aperte, con ricercate polimetrie ed irregolarità, situazione del resto comune a molta poesia del Novecento e contemporanea, e che quindi può suonare in certo modo «familiare» al lettore di oggi. Tale scelta, inoltre, presenta il vantaggio di uscire nettamente da quella antinomia tra libertà e fedeltà, le due polarità fra le quali, prima o poi, il traduttore si trova a dibattersi, spesso senza alcun costrutto, in quanto si tratta non di un «falso problema», quanto, piuttosto, di un problema che necessita per la sua soluzione, oltre che di competenze teoriche, di buongusto, buonsenso, misura. Seguono nel saggio anche alcune indicazioni, metodologiche in senso lato, a proposito della resa di alcune peculiarità, specialmente relative al lessico mitologico nelle sue applicazioni astrali e geografiche (p. 307-310), e a proposito dei mezzi a disposizione del traduttore per riproporre, almeno in parte, la tensione stilistica del testo di partenza (p. 311-316), oltre a considerazioni sui problemi relativi a un testo che deve anche reggere alla recitazione (p. 316-318), sempre nella consapevolezza che «la parola recitata o recitabile di Seneca non può non farsi carico della densa, non sempre trasparente problematica dell'autore» (p. 318). – Dicevamo di quanto sia difficile rendere conto puntualmente dei molti spunti fecondi offerti da *Patologia del potere*: per utilizzare le parole dell'autore stesso, che nella *Conclusione* (p. 321-323) tira le fila del suo pluridecennale lavoro, riconducendolo a un nucleo unitario, si potrebbe individuare il senso ultimo di questi saggi, con formula sintetica, nell'analisi dei moduli espressivi legati a quelle che potrebbero essere chiamate le «malattie del potere». Tale consapevolezza, centrale nella *Metafora del «Tieste»*, porta a strutturare una metodologia di indagine per gradi, la cui prima tappa sta nell'interrogarsi sulla dimensione drammaturgica del testo senecano, per giungere a una esegesi più soddisfacente del testo stesso, sino a consentire poi una migliore comprensione della dimensione retorica, il che aiuta a chiarire particolari e singole lezioni dell'opera. In sintesi estrema: questi saggi di Paolo Mantovanelli ci ricordano che la *patologia del potere* può diventare, alla lunga, se non arginata per tempo, una *tragedia del potere*, come insegna la storia, e la storia proprio dei tempi di cui Seneca stesso fu protagonista ad altissimi livelli, prima di essere eliminato, anche fisicamente, dal suo ex allievo. Quando questa «patologia del potere» si palesa, resta solo la speranza «che qualcuno, come Seneca, avendola sperimentata fino in fondo, la "rappresenti", la metta in scena, cioè, portando alla luce, del morbo che ne è l'origine, gli aspetti più torbidi e inquietanti» (p. 322). Solo così la poesia fornisce un apporto veramente fondamentale alla conoscenza di una dimensione basilare del genere umano, utile, suggerisce Mantovanelli, – auspichiamo non utopicamente – a scongiurare ulteriori e definitive catastrofi e tragedie del potere.

Silvia STUCCHI.

Luca MARTORELLI, *Greco antico nell'Occidente carolingio. Frammenti di testi attici nell'Ars di Prisciano*, a cura di L. M., Hildesheim / Zurich / New York, G. Olms, 2014 (Spudasmata, 159), 21 × 15 cm, X-610 p., ISBN 978-3-487-15163-2.

This is a handsome and formidable collection of 14 essays arranged into four principal categories. They are: 1. The context of the graeco-latin lexicographic tradition (*il contesto della tradizione lessicografica greco-latina*), 2. The structure and characteristics of Priscian's syntactic vocabulary (*struttura e caratteristiche del lessico sintattico di Prisciano*), 3. Excerpts from individual authors or groups of authors in the tradition (*citazioni da singoli autori o gruppi di autori nella fonte di Prisciano*), and 4. The transmission of the material in both manuscript and printed forms (*la tradizione manoscritta e a stampa del lessico sintattico di Prisciano*). Each category contains three or four essays, as follows: 1. Br. Rochette, *Vtriusque sermonis cognatio. La lexicographie bilingue à la fin de l'Antiquité*; G. Ucciardello, *Il lessico sintattico-atticista fonte di Prisciano e la tradizione lessicografica bizantina*; S. Valente, *La fonte sintattico-atticista di Prisciano e la lessicografica greca*. 2. R. Ferri, *Alcuni aspetti della metodologia e delle fonti del glossario prisciano*; E. Spangenberg Yanes, *Greco e latino a confronto: soluzioni per la presentazione del materiale linguistico nel lessico di Prisciano*; E. Mazzotti, *Ricorrenze e contesti delle citazioni greche di Prisciano: indizi utili per un'ipotesi sulle fonti*. 3. M. Sonnino, *I frammenti della commedia greca citati da Prisciano e la fonte del lessico sintattico del libro XVIII dell'Ars*; M. Menchelli, *Platone e Prisciano. Le pericopi platoniche nel libro XVIII dell'Ars e il Platone dei grammatici*; M. Fassino, *Il testo di Isocrate in Prisciano*; A. Visconti, *Gli storici greci nel lessico sintattico dell'Ars Prisciani: disamina del materiale e possibili approfondimenti*. 4. A. Bianconi, *Alle origini dei Graeca di Prisciano. Il contesto culturale e librario*; M. Rosellini, *Graeca Prisciani nel mondo carolingio: considerazioni filologiche sulla storia del testo nel lessico sintattico (VI-X sec.)*; L. Martorelli, *Astra noctis. Trasmissione del greco nel lessico prisciano nei secoli XI e XII*; D. Baldi, *Le editiones di Prisciano e i graeca. Considerazioni preliminari*. – There are also three substantial supportive documents: two separate sets of *schede di manoscritti*, prepared by S. Ammirati and C. Ruzzier, and a lengthy appendix by M. Rosellini (*Frammenti di autori attici negli Idiomata di Prisciano: trascrizioni dei manoscritti altomedievali in usum editorum*) that contains, in the alphabetical form of a concordance, all the fragments of Attic authors to be found in Priscian's *Idiomata*. – The language of the edition and all its major essays is Italian, with one exception in French, but for the monoglot Anglophone scholar a useful and quite comprehensive set of English abstracts has been thoughtfully provided to conclude the volume! – The title of the book is disappointingly misleading. Certainly it offers, as it claims, a broad study of Attic texts within Priscian's *Ars*, but it will certainly not satisfy the expectant reader by presenting a survey of the state of ancient Greek in the Carolingian West. The reason is obvious enough: the state of Greek in that time and place was parlous. Only one essay makes this clear. Michela Rosellini's *Graeca Prisciani* (p. 341-365) alone addresses the actual condition of Greek studies in the Carolingian period and is forced to conclude that few writers had more than a nodding acquaintance with the elements of the language, and even then at a fairly elementary level. Most manuscripts of the period entirely omit book xviii (the source of most of the Greek material), and those that include it often provide the Greek in transcription only. Rosellini has little positive to say about the scribes who undertook this work, which represented for them 'an unsolvable problem'. 'None of these copyists', she adds in her abstract (p. 606), 'could really understand what he was transcribing'. Such competence in Greek as existed at all was centered on places such as Tours, Auxerre and Corbie. Elsewhere there is little to be found, and little was

understood: 'la scelta di omettere il greco compiuta in molti *scriptoria* potrebbe essere stata dettata anche dalla consapevolezza che quanto era rimasto risultava del tutto inservibile' (p. 349). – In summary, no study of Greek passages in Priscian tells us anything of value about the knowledge of Greek in the Carolingian West. The intervening centuries were, at least from the point of view of Greek studies, a true 'dark age'. Enlightenment was still to emerge, gradually, in the persons of such as Martin of Laon, Sedulius and John Scotus. The situation is nicely and instructively sketched in Einhard's description of Charlemagne's own linguistic abilities: *Nec patrio tantum sermone contentus, etiam peregrinis linguis ediscendis operam impendit; in quibus Latinam ita didicit ut aequae illa ac patria lingua orare sit solitus, Graecam vero melius intellegere quam pronuntiare poterat*. It is a relatively flattering picture, for it is improbable that he could understand much spoken Greek. Certainly, as Einhard later admits, he never succeeded in learning to write.

David DAINTREE.

Anne-Claire MICHEL, *La cour sous l'empereur Claude. Les enjeux d'un lieu de pouvoir*, préface de Frédéric Hurlet, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015 (Collection "Histoire" – Série Aulica Univers la cour), 24 × 16,5 cm, 378 p., fig., pl., 22 €, ISBN 978-2-7535-4202-0.

This is a very methodical book, to be expected as one developed from a doctoral thesis. Michel begins by discussing the physical home of the Emperors from Augustus onwards, the Palatine, examining the changes that Claudius may have made, especially in the area of the *Domus Tiberiana*. By 41 it was a true palace. This section is illustrated by austere sketch-maps. Michel then moves outwards into the area covered by the imperial *horti*, which she is careful to characterize, mapping their progressive extension and suggesting reasons for Claudius' encroachments. Beyond these again she studies *uillae* at lesser or greater distances from Rome, 15 or 75 km., depending on the length of stay proposed. As elsewhere, fragmentary evidence hampers enquiry. – The author continues in Chapter 3 with the court as a social milieu, studying its prosopography intensively. She admits that the word *aula* itself is used first by the younger Seneca – although the thing certainly existed under Augustus – but who belonged to it and by what title? Michel examines previous views with great care, and finds several criteria for admission: status, proximity, access to the emperor, and whatever factors brought the individual into the court. She counts – 150 certain 40 probable –, classifies, and sexes, the members, finding heterogeneity and a hierarchy. The author's diagrammatic representation of Claudius' court is not immediately illuminating, and the conviction grows that we are dealing with something obstinately organic and individual, peculiar to each reign yet carrying features from one to another. The invasion of Britain provides Michel with an opportunity of showing the court on the move. (In fact she finds two expeditions throughout, Claudius' own taking place after the main body of legions had been dispatched) and she examines the route minutely, with the opportunities and burdens that the presence of the court gave the communities it encountered. – After this comes social analysis: Claudius' family, the *domus Augusta*, the *familia Caesaris*, senators of various ranks, with newly adlected patricians a significant group, and knights, along with a sprinkling of experts and dependent monarchs. Here the author goes far down the social scale in including guardsmen, though she does not name any who are not officers. – With the fourth chapter Michel comes close to the heart of her thesis, asking how far the court was a creation of the emperor, how much a product of tradition. She turns again to the British expedition(s), and considers the origins of the senatorial participants. Her insistence that central Italy and the old elites are over-represented is not surprising, and cannot

really be taken in itself as evidence for membership of the court. As she says, political motives for their participation predominated, while the 'first' expedition launched the career of new men such as Vespasian and his brother. As to the continued predominance of the aristocracy in the senatorial *cursus*, that too was only to be expected. Claudius in the author's view respected tradition, while making his own preferences felt. – In the following chapter (5) she examines crises in the fabric: advancement and executions. Most of Claudius' interventions came before his last marriage, which scholars have wrongly taken to be the turning point of his reign. The emperor was remodeling his court and strengthening his own position. The ambitions of Valerius Asiaticus seem indeed to have been quite inordinate, and the censorship was the real turning point. Messalina's fall was thus the consequence of Claudius' improved position, and his own death perhaps a natural one – there is no sign of his retracting the favour he showed to Nero. – In the third segment of her work the author turns to the court as a locus and a symbol of power, beginning with the dealings of Claudius with the Jews of Alexandria, 41 and 52. The *consilium principis* figures even in its parodic Tacitean version as the site for the debate on Claudius' remarriage. The senate becomes an arm of the court. Likewise, the court was the background for brokerage, transmitting relationships of family, neighbourhood, or clientship, between the emperor and his subjects (not that mini-courts had not always served dynasts the same turn). – Chapter 7 takes us to representations of the court, as at *salutationes* or in the theatre and at banquets. Positions at Claudius' numerous spectacles shadowed positions at court, to the advantage of the most privileged members; the public funeral the supreme tribute. Then by contrast Michel presents ancient historians and their successors constructing an *aula Saturnalia*, and traces its complex origins. – Michel offers her conclusions, limited as they are to the political sphere and to one reign, but insistent as to what the court enabled Claudius, no marionette, to do in government. Claudius' naval crown showed him carrying on where Augustus and other predecessors left off, and bringing the Republic to its end. Claudius would approve, but the picture is overdrawn. Better: Claudius and his court did master the state (hence his ill reputation), but he could not master his court. The evidence? Not just 'literary', but executions, as of Britannicus' tutor Sosibius in 51. – There is no doubt of the enormous value of this book to all students of the reign. The author's scrupulous review of earlier scholarship, ingenious use of the scrappy material available, and her rich bibliographical references in meticulous notes (I found hardly any typos, and those in foreign titles) and her bringing of personalities and scenes before the reader, guarantee that, apart from her main thesis on the value of the court for the strengthening of Claudius' position. The author rounds off her study with two prosopographical Annexes which summarize the contents of her chapters: the first of participants in the British expedition(s), the second of members of the court, classified. They embody the repetition that is a weakness of the virtues of this admirable book.

Barbara LEVICK.

Jaclyn NEEL, *Legendary Rivals: Collegiality and Ambition in the Tales of Early Rome*, Leyden / Boston, E. J. Brill, 2015 (Mnemosyne. Supplements, 372), 24,5 × 16 cm, X-274 p., fig., 114 €, ISBN 978-90-04-27269-9.

Disons le tout de suite : le lecteur de ce beau livre est prié de ne jamais en perdre de vue le titre non plus que les intentions de l'auteur telles qu'elles sont définies dans un premier chapitre (*Setting the Stage*) particulièrement dense. J. Neel s'y propose d'analyser les traditions relatives aux figures de proue qui, par groupes de deux, eurent un rôle de premier plan dans des épisodes décisifs du processus de fondation continuée qui se prolonge jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Si cinq des huit chapitres de l'ouvrage

sont naturellement centrés sur les jumeaux fondateurs, les deux derniers sont consacrés, l'un, à la royauté double de Romulus et de Titus Tatius, puis à Amulius et Numitor qui avaient ouvert la voie à la fondation de l'*Vrbs* et enfin aux rapports de Brutus et de Collatin au moment de l'instauration du régime républicain, l'autre, au couple formé par Camille et par M. Manlius Capitolinus pendant ce qui fut le temps de la deuxième fondation. – Les raisons de ce choix tiennent au fait que, malgré la présence de quelques variantes, ces épisodes illustrent un même schéma. Chaque couple coopère dans un premier temps, et ce au mieux des intérêts du groupe placé sous son autorité, et ce jusqu'au moment où l'ambition de l'un des deux associés se donne libre cours jusqu'à devenir volonté de puissance qui réduit, selon les cas, son collègue à un splendide isolement et à l'inaction ou l'élimine purement et simplement. La fidélité à ce schéma d'ensemble qui, à notre sens, a laissé des traces il est vrai moins évidentes dans la "chronique" d'autres moments des temps protorépublicains est une raison de penser qu'il avait tenu une place prépondérante dans l'œuvre des annalistes. – Cette insistance s'explique prioritairement par le fait qu'elle visait à mettre en exergue les vertus cardinales qui, depuis l'époque des lois licinio-sextiennes, constituaient l'identité et le credo, au moins apparent, de la classe politique romaine. En même temps la formation que ses futurs représentants recevaient faisait la part belle au désir du "toujours plus" en matière de carrière, donc de *cursus* générateur de gloire posthume. Dans l'exercice du pouvoir dont leurs pairs et leurs concitoyens les investissaient, elle s'accommodait d'un respect "global" des exigences de collégialité. Les quelques épisodes hybristiques dont Tite-Live nous a gardé le souvenir suffisaient à garantir à leur mémoire un opprobre auquel la tradition des *exempla* promettait un bel avenir. – Sensible à divers moments du II<sup>e</sup> siècle, ce phénomène s'accusa, pour des raisons maintes fois étudiées, à partir des années 100 et tout particulièrement avec les Epaphrodites. On conçoit donc qu'il se soit imposé à l'attention des annalistes du dernier siècle de la République. Ils lui firent de ce fait une place jusque dans leur reconstruction des temps primordiaux, cherchant à fournir par ce biais des éléments de réflexion à leurs lecteurs désireux de mieux comprendre la crise de leur époque. Avec l'instauration par Octave-Auguste d'un pouvoir personnel bien assis, ce thème perdit naturellement de son actualité jusqu'à la division de l'Empire. Mais, entre autres patronages, les figures de proue de la République finissante avaient fait un usage qui alla croissant des souvenirs romuléens. Or la fondation était le terme ultime de la concorde qui avait présidé aux destins des jumeaux nés de Rhea Silvia. Dans la pensée des annalistes, l'histoire de Rome *ab urbe condita* pouvait donc sembler promise, jusque dans sa quête de grandeur, au risque de luttes civiles lourdes de péril. – Aussi J. Neel a-t-elle centré son étude autour du concept, emprunté aux sciences politiques, de "rivalités dyadiques". Certes la vulgate des origines lui faisait obligation d'utiliser la notion de gémellité dont quelques spécialistes de l'Antiquité classique ont parfois fait un usage abusif. Mais l'auteur précise dès les débuts de son livre qu'à ses yeux les résonances du mot "twin" dépassent le cadre de la biologie. Amulius et Numitor sont de simples frères dont les destins préfigurent sur certains points ceux de Romulus et de Rémus. Dans un ordre d'idée différent, contrairement à ce qui est le cas dans le monde grec, Castor et Pollux sont connus à Rome sous l'appellation de *Castores*. Plus opérationnel que ceux de gémellité et même de liens du sang qui brillent par leur absence dans le cas de Camille et de M. Manlius, le concept de rivalité dyadique se définit par rapport à deux pôles : celui des ambitions de deux représentants de l'élite politique investis de pouvoirs identiques ou comparables et celui d'institutions conçues en termes de collégialité et placées dans le principe sous le signe du respect du *mos* dont les pouvoirs extraordinaires qui se multiplient à la fin de la République ne font plus grand cas. D'où un problème crucial pendant des décennies : comment des personnalités d'exception animées par une

volonté de puissance qui tend à faire d'elles des doubles mimétiques peuvent-elles coexister dans un système et dans un cadre initialement pensés en termes de collaboration ? – Même si les recherches de J. Neel s'étendent à d'autres figures, ce sont les jumeaux fondateurs qui y occupent la place d'honneur. Elle note à juste titre que, jusqu'au livre de T.P. Wiseman (*Remus. A Roman Myth*) et à celui d'A. Meurant (*L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*), Rémus était réduit à la portion congrue. Sans méconnaître les mérites des ouvrages qui l'ont restauré dans ses droits, elle se différencie de leurs auteurs en ce que son enquête est conduite avec la ferme volonté de s'en tenir aux sources antérieures à la fin d'Auguste. On peut toutefois douter que la fidélité à ce principe permette de distinguer à coup sûr le bon grain de l'ivraie. Nous aurons l'occasion de le constater à propos d'un témoignage de Plutarque qu'elle se refuse à prendre en considération. Qui plus est, nous ne sommes pas persuadé qu'une notice d'époque byzantine dont nous faisons état dès 1991 n'ait aucun rapport avec le dossier qui nous intéresse : cf. l'étude magistrale de P. Bruggisser postérieure à la nôtre (*Remus conditor urbis*, dans *Antiquité et citoyenneté*, Besançon, 2002). On peut en effet y déceler l'écho d'un élément plus ancien, qui remonte à l'année 44 av. J.-C., c'est à dire à l'époque de la toute-puissance de César. Il se rattache certes à l'imitation d'Alexandre à laquelle César et ses thuriféraires furent parfois tentés de céder au même titre que Pompée. Or cette tendance chez les deux hommes alla de pair chez chacun avec la volonté de se poser en nouveau Romulus. La chose est évidente dans le cas de Pompée que ses trois triomphes rapprochaient du fondateur. – Cela dit, J. Neel est dans le vrai lorsqu'elle légitime son entreprise en faisant valoir que le passé lointain et celui des temps quasi légendaires étaient par nature plus malléables que le souvenir gardé de périodes plus récentes, et ce en dépit des motifs classés chers à J. Poucet, puisque la moindre inflexion en ce domaine avait chance d'être chargée de sens. Enfin il est clair que l'intérêt porté aux rivalités dyadiques trouvait son domaine d'élection dans la réflexion sur les épisodes ou sur les problèmes qui se prêtaient rétrospectivement à la dénonciation d'une tentative de *regnum* ou de *dominatio*. La perspective et le point de vue adoptés par chaque auteur ne représentaient pas nécessairement ceux de toute la classe politique mais, dans leur diversité, ils contribuèrent à nourrir un échange d'idées fructueux tout au long des deux derniers siècles avant notre ère. – Après avoir défini par touches successives sa façon d'aborder le sujet, J. Neel en vient à l'exégèse des témoignages anciens qui annoncent, préparent ou relatent la fondation de Rome et décrivent l'évolution des rapports des deux frères. Deux textes tranchent sur une pluralité de notices de ce double point de vue. Le plus ancien qui est aussi le plus substantiel se lit chez Ennius, *Ann.* 1,72-91 Sk. : il a trait à la prise d'auspices à laquelle, en qualité d'augure (Cic., *Diu.* 1, 107), chacun des jumeaux procéda dans l'espoir d'obtenir le signe qui le désignerait pour être le fondateur de la ville. Les problèmes d'établissement et d'exégèse du texte sont discutés avec toute la minutie souhaitable, même si plus d'une incertitude subsiste (mais pouvait-il en aller autrement ?). Nous nous en tiendrons ici à l'exposé de l'argumentation ramenée à ses grandes lignes. Aux yeux de J. Neel, l'auspication de Rémus avait été couronnée de succès, bien que ce soit celle de son frère qui ait été décisive. Dans sa pensée, le poète posait le problème en termes conformes aux exigences de collégialité inhérentes à l'organisation du pouvoir qui, à son époque, faisaient encore l'unanimité dans l'élite. L'enjeu de la consultation était de savoir lequel des deux frères donnerait son nom à la ville. La compétition qui les mit aux prises s'était donc déroulée à la régulière, chacun songeant au bien de la cité future plus qu'à son propre intérêt. Même si nous ignorons comment l'épisode de la fondation s'était terminé, il est vraisemblable, s'il faut en croire J. Neel, qu'au témoignage des *Annales*, Rémus n'était pas mort de la main de son frère. Bien que roi, "Romulus was a model for the Republic to come"

(p. 53). – L’auteur nous permettra de rappeler qu’*Ann.* 1, 94-95 est introduit dans l’édition d’O. Skutsch par les mots “Romulus about to kill Remus, who has jumped the new city wall” (p. 240) qui s’accordent mieux avec la tonalité des deux vers en question. Il nous paraît que sur ce point, J. Neel a fait la part trop belle au témoignage de Cassius Hemina (frg. 14 Chass.). Entre autres données précieuses, ce texte met l’accent sur le “Mitkönigtum” des deux jumeaux dont, tout bien pesé, on a quelque mal à saisir s’il avait ou non précédé la fondation. Même si cette hypothèse est séduisante, il n’est pas démontré qu’Ennius et Hémina ayant vécu dans un même “cultural context”, leurs témoignages respectifs sur la naissance de Rome se ressentiraient d’une même réaction de prudence, sinon de rejet, qui se serait fait jour, entre la deuxième et la troisième guerre punique, à l’endroit des pouvoirs exceptionnels dont le *Cunctator* et l’Africain avaient bénéficié face à la menace carthaginoise. – Intitulé *Invectives*, le chapitre III passe en revue la série des témoignages datant des années 70 à 50 dans lesquels, au sentiment de J. Neel, des “ambiguïtés” sont perceptibles et, d’autre part, ceux, plus tardifs, dont la tonalité est souvent plus pessimiste. L’idée générale de ces pages est que la tendance des modernes à majorer l’usage du patronage et des souvenirs romuléens dès les débuts de cette période est excessive et parfois arbitraire. Peut-être eût-il fallu selon nous mettre en évidence le fait que ces témoignages concernent toutes les figures de proue de la vie politique romaine. Ils valent en effet pour Marius, Sylla, Pompée, César et Octave-Auguste qui œuvrèrent pour instaurer chacun à son profit un pouvoir exclusif. Dans ces conditions le “couple” des jumeaux fondateurs était voué à faire les frais de cet état de choses et la figure de Romulus à éclipser, pour des raisons évidentes, celle de son frère. A preuve s’il en était besoin, l’intérêt qui se perpétue chez les modernes pour les chapitres 7 à 29 du livre II des *Antiquités romaines* dans lesquels Denys décrit le système des institutions romuléennes. Tour à tour M. Pohlenz (*Hermes* 59, 1924), A. von Premerstein (*ABAW* 15, 1937) et E. Gabba (*Athenaeum* 38, 1960) ont mis cet ensemble en rapport, le premier, avec une source grecque d’inspiration procésarienne, le second, avec les réformes accomplies en 29-27 par Octave-Auguste, le dernier, avec le programme de restauration sénatoriale mis en œuvre par Sylla et dont Denys aurait eu connaissance par un pamphlet d’époque. En d’autres termes le souvenir du *conditor* et premier roi aurait pesé d’un poids déterminant sur les préoccupations d’hommes politiques désireux de construire un pouvoir quasi-monarchique. Dans cette perspective, le problème de la rivalité dyadique perdait par la force des choses de son actualité. – Aux trois noms que nous venons de citer, il faudrait ajouter ceux de Marius et de Pompée. Malgré J. Neel, nous ne voyons aucune raison de révoquer en doute le témoignage de Plutarque (*Mar.* 27,9) aux termes duquel après ses victoires sur les Cimbres et les Teutons, Marius fut salué par ses concitoyens comme le troisième fondateur, succédant ainsi, par-delà Camille, à Romulus. Que cette donnée soit isolée ne constitue pas un motif légitime de considérer qu’elle est “unlikely to be contemporary” (p. 57). N’oublions pas en effet que Cicéron (*Rab. Perd.* 27) reconnaissait en Marius un *pater patriae*, honneur auquel, après les travaux d’A. Alföldi, il est difficile de dénier des résonances romuléennes. Le vers du *De consulatu suo* (*O fortunatam natam me consule Romam*) qui prêtait à rire s’il faut en croire Juvénal (*Sat.* 10,122), traduit peut-être un désir du *Romulus Arpinas* (Ps. Sall., *In Tull.* 7) de rivaliser sur un terrain prometteur avec un autre Arpinate. Dans un ordre d’idée comparable, nous sommes prêt à admettre avec J. Neel (p. 70) que l’intervention menaçante du consul Pison qui s’en serait pris à Pompée lors du débat sur la *rogatio Gabinia*, en le prévenant qu’il risquait de connaître la même fin que Romulus s’il persistait à vouloir l’imiter (Plut., *Pomp.* 25,9) a chance d’être “a later tradition”. Encore faut-il penser que le risque d’anachronisme se réduit sensiblement si l’on note qu’à partir de 61, du fait de son troisième triomphe, Pompée a quelque chose d’un Romulus *rediuivus*. L’écho des

ides de Mars, à supposer qu'il soit perceptible dans ce texte, ne modifie pas du tout au tout les données du problème. Signalons pour finir que, de peur de faire trop long, nous ne reprendrons la discussion ni de Salluste (*Hist.* I, 55 M, où Sylla est assimilé par le consul M. Aemilius Lepidus à un *scaevus... Romulus*) ni de Cicéron, *Att.* 12, 45, 3 (réflexions qu'inspirait à l'orateur la présence d'une statue de César dans le temple de Quirinus). Les réflexions que J. Neel consacre à ces deux textes vont à l'essentiel. – Pour ce qui est des témoignages des toutes dernières années du régime républicain, l'exégèse qui en est proposée peut se résumer comme suit. Jusqu'alors l'utilisation des souvenirs romuléens était globalement positive. L'exemple le plus net est celui du *De republica* où Romulus est évoqué en sa triple qualité de fondateur, de bon roi et de dieu. Il pouvait se faire que ce recours fût plus ambigu, mais sans être empreint, au dire de J. Neel, d'aucune hostilité. Avec les guerres civiles qui opposèrent Césariens et Pompéiens, la situation se modifia sensiblement. C'est ainsi qu'une condamnation sans appel se lit du meurtre de Rémus dans le *De officiis* (3, 41) où c'est l'assassin plus que le tyran en puissance qui est cloué au pilori. La septième *Epode* d'Horace dont J. Neel enrichit l'exégèse s'inscrit dans le droit fil du texte précédent dans la mesure où la dénonciation porte elle aussi sur le fratricide. D'où la conclusion de la page 87 qui nous ramène à la rivalité dyadique : “there is no longer any collegiality in the competition between two elite men at the head of state.” – Le reste du livre s'inscrit dans le prolongement des chapitres qui nous ont retenu. Pour rester dans les limites qui sont celles d'une recension, nous nous bornerons à quelques considérations sur le chapitre IV dans lequel J. Neel discute les témoignages relatifs aux aspects religieux du problème étudié. A propos des *Parilia* et des *Lupercalia*, elle s'attache à mettre en évidence l'utilisation politique que, pour se poser en nouveau fondateur, César fit du premier de ces rituels en 45 et du second l'année suivante. Et surtout, elle est appelée à se pencher sur le problème plus que controversé de l'assimilation de César divinisé à Quirinus, véritable *locus desperatus* de la recherche historique. Au vu d'*Annales* 105-109 et 110-111 Sk., on peut tenir pour assuré que cette œuvre faisait état de la divinisation du fondateur (et, peut-être de son apothéose). Faut-il pour autant considérer avec J. Neel qu'Ennius l'y invoquait en qualité de “demigod” (p. 115) ? La question reste pendante. – Mais c'est à juste titre qu'elle reconnaît que rien dans les fragments de cette œuvre venus jusqu'à nous, et ce y compris le vers 100 Sk. (<Teque>, *Quirine pater, ueneror Horamque Quirini*), n'apporte la preuve que le poète identifiait le fondateur divinisé à Quirinus. Il faut en effet attendre les années 50 (Cic., *Rep.* 2, 19-20 et *Leg.* 1, 3) pour disposer de témoignages attestant que, devenu dieu, Romulus avait pris le nom de Quirinus : cf. en ce sens, outre les travaux de C.-J. Classen, O. Skutsch (*Studia Enniana*, p. 130-132; id., *The Annals of Quintus Ennius*, p. 246). Ajoutons pour être complet que ni les données de la numismatique ni ce que l'on peut entrevoir ou plutôt deviner de la scène qui ornait le fronton de l'*aedes Quirini* restauré par Auguste ne modifient à notre sens les données du problème. – Il se trouve que nous l'avons rencontré pour la première fois il y a soixante ans et testé depuis à plusieurs reprises. Notre seule certitude est qu'il attend toujours une solution qui fasse l'unanimité. En même temps il nous apparaît indubitable que l'assimilation de Romulus divinisé à Quirinus est plus difficilement compréhensible à l'époque des premiers témoignages qui en font état qu'en des temps plus anciens et sans doute antérieurs à Ennius. En effet, même à l'époque d'Auguste, la figure de Quirinus reste indissociable du peu que l'on croyait savoir de l'organisation curiate : il était le dieu des curies, c'est-à-dire des structures qui regroupaient les *Quirites* (G. Dumézil, *RRA*, 2<sup>e</sup> éd., p. 172, et surtout D. Briquel, *RBPhH* 74, 1996, p. 112). – On nous permettra de renvoyer sur ce point à Ovide, *Fast.* 2, 527-532, passage relatif aux *Fornacalia* célébrés *curiatim* à une date mobile qu'il appartenait au *curio maximus* de fixer chaque année avant les *Quirinalia*.

Un rapport étroit unissait ces deux solennités dans la mesure où ceux des Romains qui, par ignorance de la curie à laquelle ils appartenaient, n'avaient pu se libérer de leurs obligations premières gardaient la possibilité de se racheter collectivement en accomplissant le jour des *Quirinalia* également appelés *Stultorum feriae* le *sacrum* qu'ils n'avaient pu accomplir en temps utile. Il saute aux yeux que cet état de choses était largement antérieur à l'époque d'Ovide. Dès les premières années du III<sup>e</sup> siècle au plus tard, le nom de Quirinus était déjà lourd de résonances romuléennes. En d'autres termes nous demeurons enclin à souscrire au postulat selon lequel l'assimilation du *conditor* divinisé à Quirinus précéda de peu la construction du temple qui fut dédié à ce dieu en 293 (Liv. 10,23,12). Mais, tel qu'il nous est parvenu, le dossier reste et restera matière à controverse. – Les chapitres qui suivent (V *Art*. VI *Walls*. VII *Parallels*. VIII *Tyrants*.) traitent de témoignages d'époque augustéenne et ne remettent pas en cause l'orientation du livre. Il ne nous échappe pas que la présentation que nous avons faite de sa première moitié accorde plus de place à l'expression de réserves qu'à celle d'assentiments. Or nous tenons à dire ici que l'ouvrage de J. Neel appartient à la catégorie de ceux qui font honneur à leur auteur. Le meilleur conseil que l'on puisse donner à qui en commence la lecture est de ne l'abréger sous aucun prétexte. L'analyse dont chaque texte ancien fait l'objet innove toujours : nous pensons, ce disant, à l'attention accordée au choix des mots dans les témoignages qui relatent un même épisode. La lecture de ces analyses est souvent un régal. – Autrement dit, les causes du désaccord que nous avons pu exprimer sur tel ou tel point tiennent au fait qu'il nous paraît difficile de mener l'étude des rivalités dyadiques au dernier siècle de la République sans la replacer dans tous les aspects du cadre idéologique qui est le leur. Disons, pour faire vite, qu'elles mettent en jeu tout ce qui, de près ou de loin, relève des honneurs triomphaux au sens le plus large de cet adjectif, qu'il s'agisse de leur composante italique ou de leur composante hellénistique, de la théologie de la victoire, des sacerdoces et de la prédivinisation impériale. Nous restons redevables en ce domaine aux acquis de Jean Gagé et de Jean Bayet aux travaux desquels des études plus récentes n'ont pas nécessairement ajouté grand chose. Envisagée dans cette perspective, les rivalités dyadiques analysées par J. Neel obéissent à une évolution qui n'est pas tout à fait celle que le livre retrace, et ce dès Marius. Mais la différence que nous relevons dans le choix des optiques ne doit jamais faire oublier qu'à plus d'un titre ce livre fera date, et ce n'est que justice. Jean-Claude RICHARD.

Cristina PEPE / Gabriella MORETTI, *Le parole dopo la morte. Forme e funzioni della retorica funeraria nella tradizione greca e romana*, a cura di Cr. P. e G. M., Trento, Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Lettere e Filosofia, 2015 (Labirinti 158), 22 × 15,5 cm, 379 p., fig., ISBN 978-88-8443-603-0.

La morte non è la fine di tutto, anzi: come dimostra il volume collettivo *Le parole dopo la morte* (atti del Convegno internazionale tenutosi a Trento il 5-6 giugno 2014), dopo la morte si apre infatti uno spazio codificato, dal punto di vista tanto sociale quanto letterario, per le parole dei vivi. I morti, impossibilitati a pronunciarsi, sono più oggetto che soggetto di una retorica del lutto prodotta dai vivi e destinata ai vivi, la quale nelle diverse forme che essa assume nell'ambito della cultura greca e latina (*threnos*, epigramma funerario, orazione funebre, *consolatio*) svolge la funzione ora di dare sfogo al dolore ora di avviare una terapia consolatoria ora di creare un'immagine di chi non è più visibile, alimentando in tal modo (e nel contempo orientando) il ricordo del defunto presso i contemporanei e i posteri. L'ampio spettro, cronologico e tipologico, dei testi presi in esame nei quattordici contributi, tutti di alta qualità, riuniti nel presente volume rappresenta sicuramente uno dei pregi maggiori di un percorso di ricerca ben impostato

e sviluppato che gli ultimi due interventi, firmati da affermate giornaliste e scrittrici di formazione classica, arricchiscono ulteriormente con riflessioni di matrice non accademica a proposito delle forme assunte ai giorni nostri dal discorso sulla morte, di un uomo solo o di molti. Mediante tale finale 'attualizzante' questo già molto valido studio a più voci sulla retorica funeraria nel mondo antico acquisisce un'apertura verso la contemporaneità quanto mai interessante nonché opportuna per un fenomeno senza tempo come la morte e la testualità che a partire da questa occasione si genera. – La serie dei contributi, compresa tra l'*Introduzione* di Cristina Pepe, che ottimamente li riassume (p. 7-14), e le *Note bio-bibliografiche* dei singoli studiosi, che suggellano il volume (p. 373-379), inizia con il saggio di Maria Luisa Chirico sul lamento di Ecuba alla vista del cadavere del piccolo Astianatte che si legge ai vv. 1167-1206 delle *Troiane* di Euripide, una tragedia in cui il lamento è la cifra dominante. La particolarità del passo preso in esame consiste nel fatto che l'espressione del dolore viene affidata non, come di norma, a una forma lirica bensì a una *rhexis* trenetica composta in trimetri giambici, con un'opzione quindi per la recitazione e il giambo che la Chirico riconduce alla volontà di Euripide di sciogliere l'ultimo nodo tragico della vicenda, ossia la sepoltura e le onoranze funebri dovute ad Astianatte, per un verso recuperando l'ampiezza narrativa e alcune specificità tematiche del lamento epico (ricordi personali, promesse non mantenute, contrasto tra passato e presente ricorrono infatti sia nell'*epos* sia nelle parole di Ecuba), per l'altro indirizzando uno *psogos* ai Greci vincitori, accusati dall'anziana regina di essere non solo brutali ma anche pavidì per aver ucciso un bambino inerme soltanto perché figlio di Ettore (p. 15-36). – A un'altra contaminazione euripidea, questa volta fra tipologie discorsive differenti, è dedicata la ricerca di Emily Allen-Hornblower, la quale dimostra come il *kommos* sul corpo di Clitennestra intonato dai suoi figli nell'*Elettra* (vv. 1172-1237) si possa considerare tanto un *messenger speech* quanto un lamento funebre e realizzi pertanto una commistione tra un momento prettamente informativo e un altro invece emotivo e patetico. Nel momento in cui Oreste ed Elettra, in responsione con il Coro, danno notizia dell'uccisione della madre, mimando altresì l'evento avvenuto fuori scena, accade infatti che i due fratelli prendano progressivamente coscienza, per la prima volta, della loro terribile azione: la ripetizione, verbale e gestuale, dell'atto cruento fa sì che i matricidi, ora narratori 'mimetici', si sdoppino rispetto al loro precedente ruolo di vendicatori del padre, si dissocino da quello che hanno fatto lontano dagli occhi del pubblico e assumano invece sulla scena il ruolo di figli addolorati per aver privato della vita colei che li aveva generati (p. 37-58). – Dalla tragedia si passa all'epigrafia in versi con il contributo di Valentina Garulli, che ha come argomento le tecniche utilizzate nelle iscrizioni sepolcrali greche di carattere dialogico per realizzare la conversazione impossibile tra i vivi e i morti. All'effetto illusionistico tipico di queste parole *post mortem*, dove convenzione e affetti si intrecciano, contribuisce la differenziazione delle voci degli interlocutori mediante strumenti sia testuali (riguardanti forma metrica, formulazione verbale e lingua dell'iscrizione) sia extratestuali, quali i segni di lettura (e.g. la *paragraphos*, indice di cambio di *persona loquens*) oppure l'impostazione del *layout*. Di queste tecniche, talora compresenti, la studiosa fornisce un'interessante esemplificazione per poi sottolineare, in sede di conclusioni, come nell'ambito di questi dialoghi epigrafici si possa cogliere l'interferenza formale ora del dialogo drammatico ora delle modalità di presentazione testuale tipiche della cultura libraria di età ellenistica (p. 59-96). – Sul sottogenere dell'autoepitafio come comunicazione *ante mortem* delle ultime volontà del suo autore (o meglio, delle penultime volontà, dato che l'ultima parola sui defunti spetta sempre ai posteri) riflette a tutto campo Luigi Spina, il quale discute un variegato *dossier* di testi antichi (tra cui l'epigrafe destinata al monumento funebre di Trimalchione) e moderni (il biglietto-testamento lasciato da Norberto Bobbio) che intende essere

rappresentativo di approcci antitetici al fenomeno della morte quali appunto l'ironia e la serietà; conclude la rassegna un accenno alla nuova dimensione virtuale ora acquisibile da parte dei defunti grazie alle memorie digitali e alle funzionalità di siti specializzati e social networks. L'intervento di Spina mette molto bene in evidenza il rapporto esistente tra la stesura di un autoepitafio, l'immagine che si desidera lasciare di sé (nella convinzione, ovviamente, di meritare un ricordo postumo) e la speranza che la scrittura possa vincere l'ineluttabilità della morte (p. 97-112). – Un esempio molto significativo d'influenza della ritualità sociale sulla produzione letteraria è presentato nel documentato studio di Gabriella Moretti, la quale dimostra come il momento culminante del funerale gentilizio romano, ossia la *laudatio funebris*, rappresenti uno dei più importanti punti d'origine, in termini sia di tradizione sia di legittimazione, per quanto riguarda l'utilizzo da parte degli oratori latini di *visual tools* a supporto della *performance*. La visibile presenza alla cerimonia funebre degli antenati, impersonati da figuranti in costume che indossano le *images*, e l'ostensione sia del cadavere sia di oggetti ad esso collegati (a partire dalla toga macchiata del sangue di Cesare esibita da Antonio) assicurano alla lode del defunto un potente impatto emotivo, oltre ad attestare l'attitudine, già a livello germinale, dell'oratoria latina a coniugare parola e immagine e ad abbinare concetto e oggetto. L'intervento dell'oratore assume un carattere sostanzialmente teatrale, in piena sinergia quindi con il processo di trasformazione della morte in uno spettacolo pubblico, commemorativo e celebrativo, che ha luogo in occasione del *funus* di un membro della *nobilitas* (p. 113-146). – Il meno noto versante comico di tale cerimonia viene acutamente esplorato in prospettiva antropologica da Maurizio Bettini. Durante il funerale aristocratico la solenne processione delle *images maiorum* era accompagnata da danzatori vestiti da satiri che ne facevano la parodia; una volta che il corteo era giunto nel Foro, mentre dai rostri si recitava la *laudatio*, una caricatura del morto, delle sue movenze e dei suoi detti veniva realizzata da un mimo che in precedenza aveva studiato a lungo il defunto proprio in vista di questa occasione. La curiosa presenza di una componente derisoria in una circostanza decisamente seria trova un interessante parallelo con quanto accadeva al *triumphator*, oggetto di motteggi da parte dei suoi soldati, il che porta Bettini alla convincente conclusione che a Roma ogni grande riconoscimento pubblico aveva un carattere bifronte: l'*honus* non poteva andare disgiunto dal *ridiculum*, in un complessivo bilanciamento tra esaltazione e denigrazione. Se durante il *triumphus* la comicità, affidata a *carmina* grossolani, è di natura verbale, nel caso del *funus* essa parla invece con il linguaggio delle immagini, che è poi lo stesso utilizzato per la celebrazione gentilizia. Il funerale romano è una sorta di dialogo visivo tra 'doppi', ora seri e nobilitanti ora comici e degradanti: i figuranti che animano i *maiores* sono imitati da danzatori-satiri; il morto, duplicato in simulacri al fine di suscitare le emozioni e i ricordi dei presenti, rivive nella caricatura di un mimo 'specializzato' (p. 147-178). – Anche le donne romane potevano avere l'onore di una *laudatio funebris*, che rappresentava, dopo un'esistenza di norma riservata e silenziosa, un'occasione di pubblica notorietà talora sfruttata dai parenti maschi in chiave propagandistica. La lucida analisi prodotta da Cristina Pepe di origini, sviluppi e documentazione di questa pratica evidenzia come gli elogi funebri femminili, in assenza di cariche civili o imprese militari da celebrare, siano incentrati soprattutto su qualità fisiche, virtù morali e comportamenti domestici delle defunte e risultino altresì, in genere, molto simili tra loro. Ciò dipende dal fatto che questi testi intendono marcare non tanto i tratti individuali della *laudata* quanto piuttosto quelli convenzionali, dal momento che il loro scopo è principalmente quello di offrire all'imitazione delle altre donne un *exemplum* che ha incarnato con la sua vita l'ideale tradizionale della *proba femina*, sintetizzabile nel profilo di una *uxor* e *mater* morigerata che gode di buona reputazione (p. 179-222). – Una penetrante lettura della rievocazione ad

opera di Brutteditio Nigro, declamatore e storico di età tiberiana, della morte di Cicerone (Sen., *suas.* 6.20-21) si deve a Mario Lentano, il quale incentra il suo intervento sull'an-titesi costruita da Brutteditio tra il sicario Popillio e gli altri cittadini romani presenti al macabro spettacolo dell'esibizione sui rostri della testa e delle mani dell'oratore assassinato. Popillio, in passato difeso con successo dalla sua vittima da un'accusa che ai declamatori fa gioco immaginare fosse di parricidio, viene presentato non solo come un ingrato ma anche, per l'appunto, come un effettivo parricida: egli infatti ripaga con l'omicidio il *beneficium* ricevuto da Cicerone, il quale, salvando il suo cliente dalla pena di morte, aveva assunto nei suoi confronti lo *status* di un secondo padre. Il sicario inoltre, in un totale stravolgimento della logica del beneficio, punta al ruolo di benefattore del suo mandante Antonio per non avere esitato a uccidere colui al quale doveva la vita. Per contro, i *ciues* che dinanzi alle spoglie di Cicerone, riconoscenti verso di lui a titolo sia individuale (nel caso dei suoi assistiti) sia collettivo, spontaneamente iniziano a ricordarne le azioni e la figura assumono invece i tratti di figli ideali dello statista, insignito del titolo di *pater patriae* per aver salvato Roma dal pericolo catilinario. La commemorazione corale tributata al 'padre' Cicerone è la forma che in questa circostanza eccezionale assume la *laudatio funebris* del defunto, legittimamente tenuta dai 'figli' del medesimo (p. 223-244). – La presenza nell'*Agricola*, testo notoriamente composito dal punto di vista eidetico, di elementi attinti agli scritti consolatori non solo, come già rilevato dalla critica, nell'epilogo ma nell'intera monografia è dimostrata nell'ampio e denso contributo di Sergio Audano, specialista del genere della *consolatio*. Di fronte alla morte del suocero la prospettiva di Tacito, il quale in quest'occasione dialoga sia con Cicerone sia con la *Consolatio ad Marciam* senecana, risulta innovativa rispetto alla tradizione consolatoria per la sua impostazione decisamente laica e per la svalutazione di una forma di ricordo 'passivo' consistente nella mera osservazione di *imagines* fatalmente caduche. L'effettiva sopravvivenza di Agricola non si lega infatti alla credenza nell'immortalità dell'anima in una realtà ultraterrena, bensì alla permanente interiorizzazione tra i vivi della *memoria* della sua esistenza terrena e alla costruttiva pratica della *contemplatio* non di simulacri ma delle *virtutes* illustrate nell'opera e di cui Agricola rappresenta un *exemplum*, a partire da quel *modus* di matrice filosofica con cui egli seppe sopportare la perdita del giovane figlio e gestire i suoi compiti di governatore della Britannia durante l'opprimente tirannide domiziana. La *consolatio* laica di Tacito, oltre a fungere, secondo lo statuto del genere, da terapia del lutto per i parenti del defunto, si configura pertanto come un testo dal rilevante valore morale e impegno civico, nel quale l'autore, espandendo la dimensione privata in quella pubblica, muove dagli affetti familiari verso la definizione di un modello etico-politico (p. 245-288). – La produzione consolatoria costituisce un precedente importante anche per la presentazione del famoso detto di Solone (nessuno finché è in vita può essere detto felice, dato che fino al giorno estremo siamo tutti soggetti alla fortuna) contenuta nel libro settimo dell'opera di Valerio Massimo e analizzata nel capitolo iniziale del contributo di Tara Welch, la quale passa poi a considerare la sezione *de mortibus non uulgaribus* (9.12) dove parimenti si coglie la traccia di motivi consolatori. Secondo la tesi avanzata dalla studiosa, questa sezione non intende semplicemente rievocare casi celebri di morte inusuale ma mira soprattutto a fornire una lezione per la vita, sulla cui fragilità e imprevedibilità i curiosi episodi ivi menzionati mettono in guardia il lettore oltre a suggerire una connessione tra l'esistenza condotta da un individuo e la modalità della sua morte (p. 289-308). – La retorica funeraria non sfugge alla dissacrante satira di Luciano, autore di un *pamphlet* sul lutto commentato da Alberto Camerotto, nel quale assistiamo a una razionalistica demolizione delle credenze tradizionali sulla morte e sull'Aldilà e ad un ironico svuotamento di significato sia delle parole pronunciate nelle occasioni di lutto sia, più in generale, di una

ritualità facile a trasformarsi in un'ostentazione teatrale del dolore. La parte finale del *peri penthous* luciano è tutta giocata sul contrasto tra il compianto di un padre per il figlio prematuramente scomparso, nel quale ricorrono *topoi* attinenti alla *mors immatura*, e l'inattesa e sorprendente risposta del figlio, il quale, tutt'altro che sofferente per la sua sorte, prende la parola dall'oltretomba allo scopo di confutare sistematicamente il discorso del padre con la *parrhesia* di chi è ormai libero da condizionamenti e, per contro, è un sicuro portatore di verità avendo già sperimentato la realtà della morte (p. 309-330). – I luoghi comuni sulla morte oggetto del riso di Luciano alimentano altresì una ricca tradizione proverbiale, che, come altre consimili, fa scaturire da un gruppo ristretto di motivi generali molteplici filoni diversi e formulazioni particolari. Di questo *corpus* paremiologico uno specialista come Renzo Tosi offre una chiara presentazione e un'adeguata esemplificazione che dimostra come meccanismi testuali molto semplici (quali ripresa, variazione e adattamento a nuove finalità) abbiano garantito a numerose massime una sopravvivenza oltre i limiti cronologici del mondo antico: un consistente nucleo sapienziale di argomento funerario ha trovato infatti ospitalità negli autori cristiani e nelle sentenze medievali, tracciando una linea di continuità che in alcuni casi arriva fino all'età moderna e anche al secolo scorso (p. 331-346). – Si arriva infine, come anticipato, ai giorni nostri con i due contributi 'giornalistici' che concludono il volume. Raffaella Calandra rapporta alla tragedia e alla retorica antiche i discorsi funebri tenuti in occasione di due disastri avvenuti in Italia in anni recenti (il terremoto dell'Aquila; l'annegamento di oltre trecento migranti nelle acque di Lampedusa) e di un ormai tristemente storico atto criminale quale l'uccisione nel 1992 dei giudici anti-mafia Giovanni Falcone e Antonio Borsellino e degli uomini delle rispettive scorte. In questi casi nelle parole delle commemorazioni ufficiali il ricordo dei morti (siano essi vittime senza nome o di non pubblica rilevanza oppure noti servitori dello stato) ha sempre lasciato spazio a un'assunzione di impegno che individua un obiettivo ben preciso: evitare il ripetersi di tali tragedie e, per quanto riguarda gli attentati mafiosi, punire i loro responsabili (p. 347-360). – Nicoletta Polla-Mattiot presenta invece l'erede dell'epigramma funerario antico, ossia il cosiddetto 'coccodrillo', un necrologio encomiastico preparato dalle redazioni prima della morte di un personaggio famoso che ne delinea *ante euentum* il profilo pubblico. La selezione, inevitabilmente soggettiva, di fatti e tratti del morituro e la sintesi a cui l'autore del 'coccodrillo' è giornalmisticamente tenuto anticipano l'operazione, che il passare del tempo si incaricherà di compiere, di ridurre la personalità del defunto alla fissità di un'*imago* da consegnare ai posteri (p. 361-372).

Alberto CANOBBIO.

T. POWER / R. K. GIBSON, *Suetonius the Biographer, Studies in Roman Lives*, Oxford, Oxford University Press, 2014, ISBN 9780199697106.

L'ouvrage de T. Power et R. K. Gibson, *Suetonius the Biographer in Roman Lives*, publié aux éditions Oxford en 2014, rassemble douze contributions de spécialistes d'histoire et littérature romaines : C. Damon, R. K. Gibson, E. Gunderson, J. Henderson, J.-M. Hulls, D. W. Hurley, R. Langlands, T. Power, W. J. Tatum, T. P. Wiseman, J. Wood. Outre une bibliographie abondante essentiellement anglophone (p. 294-324), cet ouvrage collectif, divisé en trois parties – *Formal Features*, *Reading the Lives*, *Biographical Thresholds*, a le mérite d'offrir des études variées, centrées sur la vie d'un seul empereur (W. J. Tatum, D. W. Hurley), comparatives (R. K. Gibson, *Suetonius and the uiri illustres of Pliny the Younger*, synthétiques (T. Power, *The Endings of Suetonius' Caesars* ; la communication de J. Henderson, *Was Suetonius' Julius a Caesar* permet de parcourir *La vie des douze Césars*), pointues prenant appui sur un corpus fourni de sources antiques (T. P. Wiseman, T. Power dans *Suetonius' Famous Courtesans*) ou sur des fragments du

*De uiris illustribus* ou œuvres perdues de Suétone (T. Power). Les angles d'approche varient aussi : la question générique est soulevée, la réception des *Douze Césars*, la date de composition, l'unité ou le traitement par Suétone de ses sources prises en compte (À propos de Titus par exemple, Suétone s'appuyant sur la popularité de l'empereur attestée par l'historiographie s'éloigne de Dion Cassius et des détracteurs de l'empereur qui se refusent à croire à un changement radical de caractère de Titus après son avènement, mais préfèrent voir dans sa mort, après un règne très court, la marque du sort qui a empêché cet homme à la *saevitia* incontestable de devenir un tyran). La diversité thématique de l'ouvrage (pour ne donner que quelques exemples, il est question aussi bien de « pantomime » (T. P. Wiseman) que de lois (R. Langlands) ou de présence d'ironie (D. W. Hurley) est décelable dès les titres dont certains revêtent une formulation classique ou sont plus insolites *Suetonius the Ventriloquist*, *Suetonius' Rubric Sandwich*. Ces titres explicites ou accrocheurs témoignent d'une volonté de revisiter l'œuvre du biographe. Cet objectif affiché par W. J. Tatum, *Another Look at Suetonius' Titus* que l'on retrouve dans la dédicace *For the students who persuaded me to give Suetonius another look* de C. Damon, ou dans la contribution de D. W. Hurley qui se positionne en faveur d'un *fresh treatment* à propos de la mort de Caligula, constitue d'ailleurs un des enjeux de l'ouvrage clairement définis dans l'introduction de T. Power : il s'agit de compléter des manques, de synthétiser un savoir, mais aussi de proposer de nouvelles pistes de réflexion (*new directions of inquiry*), à travers des approches diverses destinées à mettre en lumière les différentes facettes de Suétone, historien, érudit ou artiste. Ces titres insolites, le goût des auteurs pour les jeux de mots, les formulations lapidaires sont une invitation à lire un ouvrage qui s'avère plus utile aux spécialistes, par ses questionnements et lectures parfois originales, qu'à un lecteur lambda désireux de se familiariser avec le biographe. Pour ne prendre qu'un exemple, on peut mentionner l'article de J.-M. Hulls qui aborde un point mineur de l'œuvre, celui de *The Mirror in the Text*. Toutefois bien que l'occurrence soit rare, l'auteur, partant de la réflexion de Plutarque (pour lequel il n'y a que peu de différence entre l'histoire et les vies) dans le chapitre 1 de la vie de P. Emile, tire de la comparaison de l'histoire à un miroir le sujet d'une réflexion intéressante. Se focalisant sur la vie de Domitien, et plus particulièrement le chapitre XIV dans lequel il est question des miroirs mis en place par l'empereur, il cherche à comprendre pourquoi la vie de cet empereur ne doit pas être négligée, malgré sa brièveté et l'absence d'exemple que l'on peut en retirer. Sortant des sentiers battus, l'étude proposée souligne l'importance du motif du miroir et nous incite à une lecture métadiscursive. Plus qu'un simple objet, le miroir mettrait en abyme le processus de création d'une biographie. – Au détour de la réflexion, l'habileté d'un César ou celle de Suétone est dévoilée : sous la plume de Suétone, la vie privée d'un empereur-tyran, condamné à la *damnatio memoriae* devient « a public performance, it seems that the last Life of the Caesars can be rehabilitated as a powerful epilogue that explores the artistic process of creating a literary life ». Quant à W. J. Tatum qui corrige l'image d'un empereur désigné de façon trop flatteuse par Suétone par la célèbre périphrase de « amour et délices du genre humain » (le plan adopté révèle l'orientation de la réflexion : « The trouble with Titus, The trouble with Suetonius, Ingenium and its exercise, Titus' vices and virtues » et pour finir « Titus and his cruelty »), il ne dénigre pas totalement un empereur souvent considéré comme le modèle du bon empereur. En dépit de certains vices avérés comme la *saevitia*, rejetés par le biographe sous prétexte qu'il ne s'agit que d'allégations mensongères, ou gommés, le professeur de l'Université de Wellington salue cet empereur dont la vertu impériale ne coïncide pas forcément avec la perfection morale, mais qui possède une *aura* provenant de ses qualités naturelles, et surtout de sa capacité à recourir à l'*ars*. Les derniers mots de W. J. Tatum d'ailleurs retentissent comme

un éloge de l'empereur : « The curtain [...] came down too soon. But again like Augustus, Suetonius' Titus could be confident he had merited his public's applause ». La métaphore théâtrale (clin d'œil pour le lecteur aux fameuses paroles d'Auguste prononcées le jour de sa mort (Si vous êtes contents, donnez vos applaudissements à la comédie) fait bien ressortir tout le talent de Titus qui a su faire oublier ses vices. Cette étude riche, qui fait écho aux avantages et inconvénients de la division en *species*, prend en compte la version hostile de Dion Cassius, la théorie de la physiognomonie, a aussi le mérite de mettre en exergue le caractère unique de cette vie qui comporte un questionnement implicite et apporte une réponse sur la notion de bon empereur. L'habileté des empereurs, mais aussi celle de Suétone est encore mise en exergue par C. Damon qui démontre que l'écrivain en accordant une place non négligeable aux propos tenus par les empereurs remet en question leur authenticité en retournant leurs paroles contre eux. Elle conclut son article par une formule pleine d'éclat en parfait accord avec le titre choisi *Suetonius the Ventriloquist*: les empereurs ne sont que « Suetonius' dummies ». Le talent du biographe apparaît également dans *Rhetorics of Assassination: Ironic Reversal and the Emperor Gaius*. D. W. Hurley tout en faisant ressortir la portée morale de l'épisode de la mort de Caligula, rappelant que le récit de la mort d'un empereur ne fait que compléter son portrait moral et qu'on peut y déceler la présence d'une ironie tragique – celui qui se prétendait l'égal des dieux est devenu un tyran impuissant – souligne que les détails fournis qui embellissent la mort de l'empereur laissent transparaître le plaisir qu'éprouve le biographe à peindre un « exécuté exécuté ». Suétone fait donc figure d'artiste comme le rappelle T. Power : « We can discern in the biographer's writing a polish worthy of *labor limae* with which Pliny the Younger associates him ». – D'autres auteurs passent sous silence les qualités littéraires du biographe pour se consacrer plus au fond qu'à la forme. Ainsi certains articles comme celui de R. K. Gibson permettent une meilleure connaissance d'ouvrages perdus de Suétone. Dans *Suetonius and the uiri illustres of Pliny the Younger*, le professeur de latin de l'Université de Manchester, de façon pertinente, essaie d'identifier les *uiri illustres* du *De Illustibus* de Suétone, à partir des destinataires des lettres de Pline, le *De illustribus* de Saint Jérôme ne constituant pas une source fiable. Il classe ceux mentionnés par Pline en fonction de leur genre littéraire, et explique leurs divergences entre Pline et Suétone par une vision de la société et un statut social différents (les tableaux proposés facilitent la lecture). Le point de vue de Pline est celui d'un membre de l'ordre sénatorial tandis que celui de Suétone provient d'un membre de l'ordre équestre (devenu, après la mort de Pline, membre d'une nouvelle et puissante bureaucratie équestre) qui croit en l'ascension sociale des hommes de lettres, aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il crée une nouvelle catégorie d'hommes illustres : les rhéteurs et les grammairiens. D'autres auteurs se penchent sur les *exempla*, leur rôle pédagogique, leur utilisation, allant de façon pertinente à établir un parallélisme dans la démarche de Suétone et celle d'Auguste. De même qu'Auguste assume l'héritage républicain, tout en en étant le « fossoyeur », de même Suétone revisite *Les Res Gestae*, y apporte sa touche personnelle pour « bâtir une téléologie du leadership ». L'image que Tibère veut parfois donner diverge de celle du biographe qui laisse deviner que le successeur d'Auguste a échoué à l'imiter. La volonté manifeste d'Auguste de se poser en exemple pour la postérité et d'être jugé à l'aune d'*exempla* que constituent les hommes célèbres a dû guider R. Langlands dans sa réflexion *Exemplar Influences and Augustus' Pernicious Moral Legacy*. L'essentiel pour l'auteur n'est pas de faire ressortir le décalage qu'il existe entre les mots admirables d'Auguste et la réalité de sa conduite en matière de mariage ni même sur ce point précis de rappeler que l'agencement différent des sources chez Suétone et Dion Cassius produit une image différente : en séparant des sources hostiles et élogieuses, Suétone, contrairement à l'historien grec, nous livre une

vision plus positive du premier empereur : plus qu'un hypocrite, c'est un homme qui inspire de la pitié, puisque ses bonnes intentions débouchent sur un échec. Si R. Langlands ne fait pas exclusivement d'Auguste un personnage de tragédie, elle lui confère une dimension fondamentale. N'étant plus un personnage historique ou littéraire façonné par le biographe, il acquiert une dimension universelle : l'exemple du comportement d'Auguste lui a permis de tirer une leçon plus générale. Elle voit dans l'empereur un symbole de l'humanité, celui de « l'homme imparfait incapable de comprendre et de contrôler le phénomène de l'exemplarité », celui d'un « homme trahi par le destin, incapable de réaliser ses projets, déçu dans ses efforts pour façonner le futur ». Cette interprétation contribue à enrichir le portrait de l'empereur, de façon insolite puisqu'elle lui confère une dimension mythique et en même temps le rapproche des hommes. Cela peut alors ramener le lecteur à un questionnement sur la notion de *diuus*. – Possédant des dimensions stylistique, métadiscursive, historiographique, les études variées mettent en exergue une facette de l'œuvre du biographe. La construction de l'œuvre suétonienne n'est pas non plus oubliée : plusieurs contributions s'efforcent de faire ressortir les liens étroits qui existent entre *Les Vies*. T. Power dans *The Endings of Suetonius* procède ainsi pour faire ressortir l'unité de l'œuvre bien visible à travers la structure circulaire qu'il repère : les vies de César et Dioclétien tout en s'opposant se répondent. Dans cette analyse très fouillée des jeux d'échos qui se tissent entre les fins de vie ou les vies elles-mêmes, l'auteur s'appuie sur le vocabulaire utilisé ou les citations. Il va même, pour insister sur la rigueur de la construction, jusqu'à noter la présence d'un chiasme dans la construction. Le phénomène d'écho est aussi étudié, à un moindre degré, à travers le motif du miroir par J.-M. Hulls dans *The Mirror in the Text : Privacy, Performance and the Power of Suetonius' Domitian*. Ce fil directeur guide aussi J. Henderson dans son questionnement sur la nécessité d'inclure César : *Was Suetonius' Julius a Caesar?*. Au-delà des échos internes, d'autres intègrent dans leur analyse le phénomène de l'inter-textualité. J. Wood par exemple a décelé des emprunts d'Éginhard au *Diuus Augustus* à différents niveaux. Frappée par l'absence de structure narrative et hagiographique, elle cherche à comprendre les enjeux du recours par une dynastie chrétienne à des « vies païennes » écrites par un auteur païen. L'originalité des problématiques abordées, l'érudition, la rigueur, mais aussi les conclusions inédites de certains articles font la richesse de cet ouvrage. – Pour conclure, cet ouvrage aux approches parfois insolites, qui témoigne aussi du plaisir que prennent les auteurs à trouver des formules saisissantes ou à jouer sur les mots, s'avère une mine de renseignements de toutes sortes, d'analyses riches de passages ciblés (Le récit de la mort de Caligula par exemple) ou d'études plus larges, permettant d'aborder l'œuvre du biographe sous différents angles et d'approfondir la connaissance de son œuvre majeure, mais aussi celle de ses autres ouvrages. À défaut d'idées clefs largement dégagées d'études antérieures incontournables pour comprendre et apprécier Suétone, le néophyte peut puiser des renseignements sur de nombreux sujets, entre autres la pantomime, percevoir l'originalité du biographe, mise en exergue dès l'introduction (*The Originality of Suetonius*), développée dans la composition ou l'utilisation de sources et s'intéresser à la transmission de son œuvre comme à sa réception. L'ouvrage collectif rend compte du passage du secrétaire *ab epistulis* à la postérité : si le *De uita Caesarum* constitue la source essentielle de la *Vita Karoli Magni* d'Éginhard, comme l'a bien montré J. Wood, l'influence de ce chef d'œuvre ne s'arrête pas là : Suétone connaît un regain d'intérêt au XIX<sup>ème</sup> siècle, et les travaux de toutes sortes au XXI<sup>ème</sup> siècle témoignent de l'immortalité de cet écrivain, un auteur d'autant plus intéressant que l'on peut travailler aussi sur les réécritures : certes Suétone, entre autres, utilise pour *La vie d'Auguste Les Res Gestae*, mais à l'image du premier empereur, s'inscrivant dans la tradition de l'*exemplum*, il « adopte » et « adapte » le modèle que

lègue Auguste, réalisant pour reprendre l'expression de E. Gunderson un « palimpseste ». Plus qu'un état de la question à propos de thématiques diverses, l'ouvrage a le mérite d'amener à d'autres questionnements ou définitions. De l'étude de W. J. Tatum, il ressort que la vertu impériale ne coïncide pas forcément avec la perfection morale et que l'empereur *successful* est celui qui est « hypocrite » au sens étymologique du terme : *The successful emperor [...] need not be perfect: he need only act as if he were*. Les qualités nombreuses des auteurs des différents chapitres ne doivent pas nous faire oublier celles de Suétone auxquelles T. P. Wiseman rend hommage : par sa curiosité, son érudition et son ouverture d'esprit, il surpasse de nombreux chercheurs : « Suetonius wide-ranging erudition puts to shame our compartmentalized modern scholarship, where specialists on ancient drama and specialists on Roman history too rarely venture beyond their self-imposed boundaries ».

Nathalie LOUIS-ROUX.

Valéry RAYDON, *Héritages indo-européens dans la Rome républicaine*, Avion / Marseille, Éditions du Cénacle de France et Terre de promesse, 2014 (Au cœur des mythes 2), 21 × 15 cm, 124 p., 16 €, ISBN 978-2-916537-10-8.

La préface de D. Biquel montre le bien-fondé du livre : dans le contexte de relations pacifiques entre Gaulois et Romains (que le sac de 390 ACN masque), les cadeaux, évoqués plus d'une fois par Tite-Live, du Sénat aux ambassadeurs gaulois ont une portée symbolique et reflètent l'idéologie trifonctionnelle indo-européenne définie par G. Dumézil ; ces cadeaux symbolisent le pouvoir souverain, la force militaire et la prospérité ; la troisième fonction, toutefois, a évolué, intégrant des éléments des deux premières (politique et militaire), ce qui peut couvrir de quelque opacité la signification des cadeaux. Les quatre premiers chapitres, analysant les ambassades gauloises à Rome de 170-169 (Liv. 43, 5 ; 44, 14), dissipent cette opacité et retrouvent, à chaque fois, l'idéologie symbolique trifonctionnelle ; ce sont les points les plus sensibles des démonstrations de l'A. Des comparaisons sont établies avec d'autres triades de dons (à Massinissa, principalement), qui correspondent au schéma trifonctionnel de Dumézil ; les variations lexicales n'empêchent pas cette intégration, selon trois grands modèles typologiques (tableau p. 73). Le chapitre 5 s'attache à deux autres exemples de donation diplomatique trifonctionnelle, cette fois sans valeur historique, mais révélant la perception qu'on en avait à l'époque augustéenne ; ils concernent les *insignia* de la royauté remis, aux origines de Rome, par une ambassade étrusque (Den. Hal., *Ant.* 3, 61-2) ou troyenne (Virg., *Én.* 7, 243-8). Le chapitre 6 montre que la donation diplomatique trifonctionnelle subsiste au temps de Charlemagne ; la filiation n'est pas romaine, mais germanique. Les annexes concernent l'édilité curule (relevant de la troisième fonction, de prospérité) ; enfin, les relations entre le *Regifugium* (cinq jours ajoutés [épagomènes] nocifs, suscitant un inter-règne provisoire), les deux jours *QRFC* (*Quando rex comitio fugerit*), le *rex sacrorum* et les *Poplifugia*. Écrit avec clarté et sur un ton alerte, le livre se lit agréablement et tire d'un oubli relatif, quoiqu'injuste, l'idéologie trifonctionnelle de Dumézil, appliquée ici à la diplomatie ; d'autres domaines sont évoqués dans l'avant-propos (religion, historiographie, héritages, armée...), annonce possible d'études ultérieures. Bernard STENUIT.

Stefanie SCHMIDT, *Stadt und Wirtschaft im Römischen Ägypten. Die Finanzen der Gaietmetropolen*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2014 (Philippika, 76), X-320 S., 1 Abb., 19 Tabellen, 24 × 17 cm, 68 €, ISBN 978-3-447-10276-6.

Keine Theorie wird derzeit so häufig durch die antiken Quellen zur Ökonomie getrieben wie die *Neue Institutionenökonomie* (= NIO). Deren Ansatz scheint tatsächlich das

langersehnte Allheilmittel für die Wunden zu sein, welche die scharf geführte Debatte zwischen „Primitivisten“ und „Modernisten“ respektive „Substantivisten“ und „Formalisten“ fast ein Jahrhundert gerissen hatte. Und in der Tat scheinen soziologisch-performative wie quantifizierende Methoden unter dem Dach der NIÖ ein Leben nebeneinander führen zu können, so daß sich zwischen „Cambridge“ und „Oxford“ allein Nuancen der Schwerpunktsetzung innerhalb des NIÖ-Rahmens ausmachen lassen. Die „friedliche Koexistenz“ der beiden „Systeme“ scheint perfekt. – Stefanie Schmidt (= S.) vermag es nun in ihrer 2013 an der Philipps-Universität Marburg angenommenen althistorischen Dissertation, beide Seiten auch tatsächlich ins Gespräch miteinander zu bringen. Dies ist ob des Gegenstandes auch dringend geraten, verdichten sich doch im römischen Ägypten und speziell in der von ihr untersuchten lokalen Praxis der Finanz-administration in den Gaumetropolen „dokumentarische“ Belege, anhand derer man sowohl etwas über die „harten“ ökonomischen Daten als auch die „weichen“ sozialen und performativen Akte der beteiligten Akteure und, last but not least, die Ordnungsrahmen beider Phänomene auszusagen vermag. – In ihrer Einleitung (S. 1-10) bildet sie in der gebotenen Kürze zunächst den „Diskurs“ um die antike Wirtschaft ab, um sich sodann in ihrer Fragestellung deutlich gegen universale Theoriemodelle zu wenden, die Antike Wirtschaft zeit- und raumübergreifend beschreiben respektive charakterisieren wollten. Ihr Ansatz ist hingegen lokal – Ägypten bzw. ob der umfangreichen Quellenlage speziell die Gaumetropolen Hermopolis und Oxyrhynchus, die im folgenden als „Stadt“ angesprochen werden, wobei sich S. wie Rez. der rechtlichen Besonderheit der drei bzw. vier πόλεις vollends bewußt sind (S. 9) – sowie zeitlich – das 3. Jahrhundert n.Chr. mit Einführung der βουλή als Organisationsstruktur um 200 n.Chr. – begrenzt, obschon sie ab und an auch Quellen aus anderen Regionen wie Zeitkontexten als Vergleichspunkte heranzieht. Methodisch geht S. den Weg von der Beschreibung der administrativen Strukturen über die Darstellung des IST-Zustandes, d.h. auch die Frage nach der damaligen Kenntnis von Einnahmen und Ausgaben, um daran anschließend tiefergehend etwaige Zielformulierungen und Mittelbereitstellung seitens der lokalen Entscheidungsträger zu analysieren. Sie möchte damit eigene Akzente gegenüber traditionellen Deutungen der städtischen Finanzwirtschaft als größtenteils abhängig von Wohltaten der Honoratioren oder gar völlig in ihrer Autonomie seitens des römischen Staates beschränkt setzen, zumal neuere Forschungen (z.B. ihr Doktorvater Kai Ruffing; Herta Schwartz) eine wirtschaftliche Prosperität der „Städte“ wie eine gesunde Finanzbasis attestieren. – Bezüglich der administrativen Strukturen innerhalb der Metropolen (S. 11-88) kommt S. nach detaillierter Untersuchung der einzelnen Dokumente, die sowohl tabellarisch erfaßt als auch einzeln mit all ihren Einzelproblemen (Ergänzung, Terminologie etc.) besprochen werden, zu dem Ergebnis, daß die Kassenverwaltung sowie -kontrolle funktional wie hierarchisch differenziert und weitaus komplexer ausgebildet war, als bislang angenommen. Ebenso wird mit den nur annäherungsweise zu beschreibenden Aufgabengebieten des σύνδικος die Funktion der „Stadt“ als Mittler bei Staatsaufträgen an Private angesprochen, eine Thematik, die für S. ob ihres konzeptionellen Ansatzes eine entscheidende Rolle spielt. – Das folgende Kapitel, Kern der gesamten Arbeit, wendet sich sodann der äußerst diffizil zu eruiierenden Einnahmenseite zu (S. 89-214). Da diese weit aus lückenhafter und weniger gut als die Ausgaben dokumentiert ist, war dies bislang ein Ansatzpunkt für die traditionelle Deutung der „Stadt“ als permanent überschuldet und nur aufgrund staatlicher Stützung wie Liturgien seitens ihrer Honoratioren überlebensfähig. Hier setzt S. Kontrapunkte: So kann sie zeigen, daß durchaus Einnahmen aus Verpachtung von Land, innerstädtischer Immobilien, Kreditvergabe oder durch Zustiftungen erfolgten. Allein das Ausmaß sowie die Regelmäßigkeit sind aus der fragmentarischen Quellenlage nicht zu ersehen, weswegen S. hier sehr zurückhaltend bezüglich

einer „Finanzautonomie“ argumentiert. So läßt sich nämlich auch hinsichtlich Steuern und Marktzöllen für die beiden Metropolen bei der derzeitigen Quellenlage keine hundertprozentige Sicherheit über den Zufluß in einen „städtischen“ Haushalt gewinnen, gesichert sind vornehmlich administrative Funktionen für die höherrangigen staatlichen Kassen. So sehr dieses Ergebnis vielleicht enttäuschen mag, so sehr ist ein anderer Aspekt wichtig, den S. über die rein deskriptive Aufbereitung etwaiger Einnahmeposten hinaus leistet: daß nämlich die „Stadt“ durchaus wirtschaftliche Ziele verfolgte, etwa bei der Verpachtung von Immobilien, die zu einem geringeren Mietzins als marktüblich vergeben wurden, um damit gleichzeitig die Versorgungslage der „Stadt“ durch Ansiedlung entsprechender Berufszweige zu sichern (vgl. speziell S. 128-131). – Derlei Überlegungen führen S. sodann zur Frage nach der Funktion der „Stadt“ im Rahmen von Staatsaufträgen, etwa der Textilproduktion für das Militär (S. 215-238). Angelehnt an die jüngste Untersuchung dieses Gegenstandes durch Kerstin Droß-Krüpe (*Wolle, Weber, Wirtschaft. Die Textilproduktion der Römischen Kaiserzeit im Spiegel der papyrologischen Überlieferung*, Wiesbaden, 2011) macht sie die Rolle der „Stadt“ als Organisationseinheit zwischen Staat und privaten lokalen Lieferanten fest, etwa was die Bezahlung oder den Ablauf der Lieferung angeht. Inwieweit die städtische Kasse dabei neben dem staatlichen Auftraggeber mit Kosten für die Entlohnung der Lieferanten belastet wurde (z.B. durch den in den Quellen aufscheinenden „Dritten Teil“) oder nur als Durchlaufstation für staatliche Gelder fungierte, wird intensiv diskutiert, kann aber ebenfalls nicht eindeutig beantwortet werden. – Damit ist S. bei der Ausgabenseite angelangt, die sie im fünften Kapitel umreißt (S. 239-260). Auch hier geht sie wieder von einer deskriptiven Ebene aus, indem sie regelmäßige (etwa Löhne / Gehälter, Unterhaltungskosten für Infrastruktur, Pensionen für siegreiche Athleten) wie unregelmäßige (zusätzliche Kosten für Bauprojekte, Notlagen etc.) Ausgaben darstellt. Entscheidend ist dies bezüglich erneut, daß man in den Quellen jedoch darüber hinaus auf Anzeichen einer mittel-, wenn nicht gar langfristigen Finanzplanung, Abgleich von Einnahmen- wie Ausgaben für eine Kostenstelle (etwa bei der Wasserversorgung) und eine auch kurzfristige Liquidität stößt. – Insofern fragt S. zu Recht im Anschluß (S. 261-277), wie die Gaumetropole und deren Wirtschaftsgebaren angemessen konzeptionalisiert werden kann. Im Rahmen der von ihr favorisierten NIO stellt sich nämlich erstens das Problem, inwieweit die „Stadt“ als „Institution“ oder als „Organisation“, die innerhalb vorgegebener institutioneller Rahmen agiert, aufzufassen ist. Hier stellt S. klar, daß es sich bei den Metropolen um Zwitter handelte, die einerseits Regelungssysteme generierten (etwa über Kassenkontrolle und Dokumentationsmechanismen) oder höherstaatliche Vorgaben vor Ort institutionalisierten, andererseits innerhalb dieser Rahmen aktiv wirtschaftlich gewinnorientiert, aber eben auch sozioökonomisch motiviert agierten. Dies führt sie zweitens zur nächsten Problematik, nämlich daß die Institutions- wie Organisationseinheit „Stadt“ aus einzelnen Ratsmitgliedern bestand, die ihrerseits eng sozial wie ökonomisch mit ihrer Metropole verflochten waren und diesbezüglich auch Eigeninteressen verfolgten. Im Rahmen des NIO-Theorems von Prinzipal und Agent kann sie dabei nachweisen, wie die Metropole gerade die psychologische Komponente (Amtsträger als öffentliche geehrte Honoratioren) sowie relationale Verträge, bei welchen der jeweilige Amtsträger Darlehen an die privaten Vertragspartner zu vergeben hatte, nutzte, um städtisches Interesse, Eigeninteresse der Amtsträger sowie Interesse der Privatunternehmer (durch Gütekontrolle) möglichst deckungsgleich zu halten. – Insgesamt legt S. damit eine wohl begründete, stets vom Quellenmaterial ausgehende, aber eben auch Perspektiven darüber hinaus aufzeigende Untersuchung zur wirtschaftlichen Aktivität der Gaumetropolen im römischen Ägypten vor. Obgleich stets sehr, manchmal zu vorsichtig in ihrem Urteil und sprachlich an manchen Stellen umständlich wie fehlerhaft – ein Phänomen der direkt zum Druck gegebenen Dissertationsarbeiten an

und für sich (Rez. stellt dabei keine Ausnahme dar!) –, vermag S. nachzuweisen, daß die „Stadt“ als Gestalter von wie Akteur in Wirtschafts- und Finanzangelegenheiten auch in der Antike ernstgenommen werden muß.

Sven GÜNTHER.

Gemma SENA CHIESA, *Gli asparagi di Cesare. Studi sulla Cisalpina Romana*, Florence, All'Insegna del Giglio, 2014 (Flos italiae, 11), 27 × 20 cm, 606 p., fig., cartes, 50 €, ISBN 978-887814551-1.

Le titre de ce recueil « Les asperges de César » qui rassemble plusieurs études déjà publiées au cours des trente dernières années, mérite quelques explications. On connaît l'anecdote racontée par Plutarque (*Vie de César* 17, 5). De passage à *Mediolanum*, l'auteur du *De bello gallico* est invité, avec sa suite, à manger des asperges. Mais celles-ci ne sont pas préparées à l'huile, « à la romaine » mais au beurre. Une coutume alimentaire différente qui déplut à plusieurs convives, sauf à César. L'anecdote n'est pas sans intérêt car elle pose la question de savoir « come l'area geografica fra Alpi ed Appennini... mantenesse, da una parte, nel tempo una sua forte connotazione locale, e parallelamente, rappresentasse, come spesso viene per le aree di frontiera, una romanità regionale fiorente e politicamente significativa (p. 9) ». La *Gallia Cisalpina*, et particulièrement la Transpadana avec sa capitale *Mediolanum*, était romanisée depuis le III<sup>e</sup> siècle. Mais aujourd'hui, les spécialistes de l'histoire de cette région s'interrogent : que recouvre ce terme « romanizzazione » ? La parabole des asperges pose en effet la question de l'adhésion des populations indigènes à la culture romaine. Selon certains chercheurs, elle n'aurait été que superficielle, « forcée » et non « volontaire ». La romanisation aurait eu une action destructrice, aurait engendré un processus d'acculturation. D'autres considèrent que ce terme rend bien cependant le phénomène de l'implantation culturelle et sociale romaine et que, tout en tenant compte des diversités locales, il permet de comprendre la formation de la « romanità cisalpina ». Tout ceci est bien mis en évidence par le matériel archéologique mis au jour au cours des dernières décennies. Les articles recueillis dans le présent volume abordent non seulement cette question de l'implantation romaine dans la Cisalpine romaine mais concernent également *Mediolanum*, l'historiographie, la question de l'art provincial et l'antiquité tardive.

Pol DEFOSSE.

Steven D. SMITH, *Man and Animal in Severan Rome. The Literary Imagination of Claudius Aelianus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, XII-308 p., 9 fig., ISBN 978-1-107-03398-6.

Des *Vies des sophistes* de Philostrate et d'une notice de la *Souda*, il ressort que Claude Élien (c. 170-c. 235 ; ci-dessous : Élien), contemporain de Septime Sévère et des premiers représentants de sa dynastie, est une personnalité éminente – et singulière – de la Seconde sophistique. Citoyen romain originaire de la ville de Préneste, il était promis à la carrière de déclamateur de cour en raison notamment de son éducation soignée, de ses dispositions oratoires et de sa parfaite maîtrise de la langue grecque. Néanmoins, afin de réserver tout son temps à l'étude de sa documentation (essentiellement livresque, car il n'a pas voyagé en dehors de l'Italie) et à l'écriture, il délaissa la vie publique et les avantages qu'elle aurait pu lui valoir. Dans le même but, il renonça au mariage en dépit des normes sociales auxquelles il était censé adhérer. Autre indice de son non-conformisme, il composa ses travaux en grec. Trois d'entre eux sont préservés. Mais les sujets qui l'ont inspiré et sa manière d'en concevoir l'exposé ont amené les historiens modernes de la littérature gréco-romaine à classer Élien parmi les écrivains secondaires et donc à le marginaliser durablement. L'édition *princeps* du *To peri zōiōn idiotētōs Ailianou* (source

de l'intitulé, en l'état de l'enregistrement du TLG au 25/01/2016 : *Athenai Deipnosophistarum Epitome*, V, Peppink éd., II, 1, 1937, Leiden, Brill, p. 83, l. 31, sans variante, cf. Peppink, *Observationes in Athenai Deipnosophistas*, Leiden, Brill, 1936, p. 35) remonte à Conrad Gessner et Pierre Gilles d'Albi (1556). Elle est assortie de leur traduction latine au titre approximatif, qui a prévalu, *De natura animalium* (ou *De animalium natura*). Plus d'un siècle et demi s'est écoulé entre l'édition de Rudolf Hercher (Didot, 1858, avec traduction latine *De animalium natura* ; Teubner, 1864-1866) et celle de Manuela García Valdés, L. A. Llera Fueyo et Lucía Rodríguez-Noriega Guillén (*Aelianus. De Natura Animalium*, Berlin et New York, Walter De Gruyter, 2009 ; le titre grec en est absent). La dernière édition en date de la *Poikilē historia* est due à M. R. Dilts (Leipzig, B. G. Teubner, 1974), celle des *Epistulae et fragmenta* à D. Domingo-Forasté (Stuttgart et Leipzig, B. G. Teubner, 1994). Les obstacles extrinsèques qui avaient longtemps contrarié l'accès au corpus ont été ainsi progressivement levés. En témoigne l'accroissement de la bibliographie (par des articles) au cours des dernières décennies. Deux facteurs intrinsèques ne poussaient pas, eux non plus, à explorer la richesse foisonnante du *To peri zōiōn idiotētos Ailianou*. D'un côté, à une époque maintenant révolue, le monde animal comme tel n'intéressait plus guère les antiquisants et d'autant moins que les sources appartenaient à des périodes réputées tardives. En second, le procédé de la *poikilia*, « la variété » littéraire ou rhétorique dans une composition de plus de 100.000 mots (TLG : éd. Hercher, Teubner, 1864-1866), – sur les animaux –, privait celle-ci de structure reconnaissable et dissuadait le lecteur de s'aventurer bien loin, faute de fil conducteur, dans un tel enchevêtrement. *Man and Animal in Severan Rome* est, à ce jour, la première monographie vouée à l'auteur le plus notable de Préneste et à ses écrits, la primauté y revenant au plus long d'entre eux. S. D. Smith le cite dès l'abord sous l'intitulé de la traduction anglaise de A. F. Scholfield, *On the Characteristics of Animals* (London / Cambridge, Mass., Heinemann / Harvard University Press, 1958-1959). Il affirme d'autorité la similarité des titres de « cette collection connue en latin comme *De natura animalium* (d'où NA) » et « d'un livre par Aristote, l'*Historia animalium* » (sur la traduction latine usuelle, quoique contestable, du titre du *Peri tēs historias tōn zōiōn*, cf. e. g. P. Li Causi et R. Pomelli, avec illustrations originales de A. Sanna, *L'anima degli animali. Aristotele, frammenti Stoici, Plutarco, Porfirio*, Turin, G. Einaudi, 2015, p. 421, n. 4), avant d'écarter, à bon escient, le parallèle en schématisant quelques différences entre les deux ensembles. Doté d'une bibliographie de près de vingt pages (p. 280-298) et de deux index (général : p. 299-303 ; sources : p. 304-308), le volume est partagé en dix chapitres (brièvement résumés dans l'introduction, p. 8-10), chacun étant muni – comme le serait un article autonome – de sa conclusion. La conclusion générale occupe les p. 269-273. En appendice (p. 274-279) sont incorporés les fragments (texte grec et traduction anglaise) de l'*Accusation de l'efféminé* (éd. Domingo-Forasté, 1994) dans l'éventualité d'un essai de reconstitution de la diatribe contre Élagabal et ses dérèglements. L'introduction *Approaching the De natura animalium* (p. 1-10), où sont invoquées des thèses de la philosophie et de l'anthropologie du xx<sup>e</sup> siècle (e. g. Barthes, Deleuze et Guattari, Foucault), susceptibles de clarifier, rétrospectivement, la forme composite de NA engage Smith à faire remarquer la pluralité des approches que ses dix-sept livres demandent ou plutôt imposent. Sur celle qu'il entend adopter, il s'exprime en termes plus nets dans le hors-texte (reproduit aussi sur la jaquette de couverture) que dans les pages introductives. Elle vise à démontrer que les récits de NA où les phénomènes politiques, philosophiques, éthiques, s'entremêlent aux éléments naturalistes instruisent des réflexions d'Élien en ce qui regarde les problèmes de son temps observables chez les individus comme au plus haut échelon de l'État. À travers elles, il condamne sans indulgence la Rome des Sévères. Sa position se retrouve et dans les *Lettres rustiques* et

dans l'*Histoire variée*. Smith a eu pour ambition d'isoler, avant tout dans le trésor culturel hétéroclite de *NA*, un choix de témoignages, qu'à tort il n'a pas justifié ne serait-ce que globalement, et de creuser le potentiel anthropologique et sociologique de ceux-ci, les omniprésentes données zoologiques et biologiques n'étant, elles, jaugées que par rapport à cette double perspective. Qu'il y s'agisse ou non de *NA*, les chapitres sont subdivisés en sections, les titres de celles-ci étant omis de la table des matières. Leur teneur est ébauchée ci-après, dans les limites compatibles avec celles de la recension, afin de restituer, à partir du découpage de *Man and Animal in Severan Rome*, un aperçu de l'ampleur et de la complexité des préoccupations du Prénestin. Le chapitre 1, *The independent intellectual* (p. 11-28) inventorie les *membra disjecta* de sa biographie, soit p. 11-16 : « Self-portraiture in the preface and epilogue of the *NA* » ; p. 16-25 : « Evidence from Philostratus' *Lives of the Sophists* » ; p. 25-26 : « Evidence from the *Souda* ». En rappelant les antécédents du genre littéraire de la lettre, la première des quatre sections du chapitre 2 *Animals and agroikoi in Aelian's Rustic Letters* (p. 29-46) lui sert de préambule (p. 29-33 : « Epistolography in the Second Sophistic »). Dans la deuxième (p. 33-36 : « Rustic subjectivity »), la double réalité de l'existence des paysans de l'Attique vue par Élien est abordée : prosaïque et terre à terre dans son déroulement quotidien avec les bêtes de la ferme ; stimulatrice d'émotions poétiques véhiculées par les animaux, les uns domestiques et d'autres sauvages. Les liens qui se tissent, non sans tendances anthropomorphiques, entre les fermiers et les animaux sont scrutés dans la section : « Animals and *agroikoi* » (p. 36-41). La dernière d'entre elles : « Kallipides and Kne-mon: civilized and savage rusticity » (p. 41-45) approfondit les constituants de plusieurs *Lettres rustiques* prises comme exemples et précise leur apport à l'intelligence du recueil et de la personnalité de son rédacteur. La *poikilia* et dans l'organisation et dans l'esthétique de *NA* requerrait un exposé distinct. Avant un bref historique de la notion de « variété » (p. 54-60 : « A brief history of literary *poikilia* ») dans les littératures grecque et latine, la première section du chapitre 3, *The hazards of variety* (p. 47-66) se focalise sur son emploi par Élien (p. 47-54 : « Aelian and *poikilia*»). Lui-même s'est expliqué là-dessus sans ambiguïté dans le prologue et dans l'épilogue de *NA* où il a usé d'une comparaison végétale originale. Elle pourrait, – car ici encore Smith est discret –, avoir motivé le sous-titre *The literary imagination of Claudius Aelianus*. La « variété » littéraire ou rhétorique doit, par l'effet de surprise qu'elle engendre, épargner la lassitude au lecteur et soutenir sa vigilance. Par contre, elle évacue de l'ouvrage tout agencement visible et elle met l'auteur en danger d'être accusé d'un piètre talent (superficialité du fond, faiblesse du style) et de goûts efféminés. Élien ne méconnaissait pas ce risque qui entretint chez lui une insurmontable appréhension. La dernière section : « Answering the critics » (p. 60-65) réunit les objections tirées principalement de son expérience, par riposte anticipée aux attaques qui lui seraient lancées. Six thèmes ont été sélectionnés par Smith pour dégager de *NA* des critiques de la moralité romaine aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles de l'ère commune. Ils sont détaillés en autant de chapitres. La première (p. 67-73) des quatre sections du chapitre 4, *The Hellenized Roman* (p. 67-99) a trait à *NA* I, 1. Intitulée « The birds of Diomedes », d'après le contenu programmatique de la narration initiale, elle procure les arguments de Smith sur deux questions conjointes et déterminantes pour la compréhension et de *NA* et des intentions de son compilateur. L'une se rapporte à l'antinomie qui lui a valu l'éloge de ses contemporains pour sa volonté de sauvegarder son identité romaine, alors qu'il s'en distanciat ostensiblement allant jusqu'à s'abstenir de citer le nom de tout homme de lettres latin. La seconde est de discerner comment, tout en désavouant la moralité de son temps, il a réussi à ne pas faire table rase, dans la défense de son idéal éducatif : la *paideia* grecque, de l'héritage qu'il devait à l'époque et au milieu de sa naissance. Historiques ou politiques, les épisodes (oies du Capitole,

mort de Cléopâtre, etc.) rassemblés dans les « Roman stories in the NA » (p. 73-79) ont fait réagir Élien négativement, même si, ici et là, se détectent des traces de sympathie pour Rome. Elles renforcent la certitude de Smith que *NA* reflète implicitement une négociation permanente du sophiste entre son statut de citoyen romain et son attachement à la culture grecque. La section des « Histoires romaines » s'achève par un gage de la barbarie romaine individuelle telle qu'elle transparaît dans la décision d'Hortensius de sacrifier un paon pour festoyer (en lien, p. 79, avec l'allusion à l'accueil et l'acclimatation du paon à Athènes, cf. L. Bodson, *Contribution à l'étude des critères d'appréciation de l'animal exotique dans la tradition grecque ancienne*, in id. (éd.), *Les animaux exotiques dans les relations internationales : espèces, fonctions, significations. Journée d'étude – Université de Liège, 22 mars 1997*, Liège, Université de Liège, 1998a, p. 149-150, 166-177, <<http://www.promethee.philo.ulg.ac.be/zoologica/lbodson/bibl>>; L. Bodson, *Ancient Greek Views on the Exotic Animal*, dans *Arctos* 32, 1998b, p. 78-81, <<http://www.promethee.philo.ulg.ac.be/zoologica/lbodson/bibl>>). Des spectacles d'animaux qui ne finissent pas nécessairement en massacres, l'anecdote du lion d'Androclès (e. g. *NA* VII, 48; cf. chap. 9), le récit circonstancié du dressage des éléphants (*NA* II, 11) sont successivement signalés dans la troisième section « An animal spectacle » (p. 80-86). Elle est pour Smith une opportunité de récolter des indications additionnelles sur la construction d'une double identité culturelle. À la fois sociale et plus intime vu qu'elle touche au mal-être ressenti par Élien du fait de sa condition de célibataire, la quatrième et dernière section : « Marriage and the Roman family » (p. 86-97) incite Smith à prolonger sans discontinuer son analyse dans la ligne des trois précédentes. En l'absence de déclaration autobiographique explicite, *NA* livre un tableau dynamique, quoique partial, des vues de son auteur sur l'état débattu du mariage et, par là, de la famille sous les Sévères. Et les histoires incluant des animaux qu'il a produites à ce propos sont pour lui un moyen subtil de déconstruire l'union conjugale et la cellule familiale. La section se clôt sur la réaffirmation de l'une des assertions récurrentes du chapitre : ne pas s'être marié ne l'a pas empêché de concilier sa spécificité de citoyen romain et sa prédilection pour les lettres grecques. Des indices sur les idées philosophiques de l'écrivain sont recueillis au chapitre 5, *Stoicism* (p. 100-120). Ses quatre sections : « Aelian the philosopher? » (p. 100-102), « Stoic doctrine in the third century » (p. 103-108), « Stoic doctrine in the NA » (p. 108-113), « Deviations from Stoic doctrine in the NA » (p. 114-119) mènent Smith à la conclusion qu'il est un stoïcien dans l'acception la plus générale du terme. L'intelligence animale, les critères de différenciation des comportements humains et animaux, les « droits » des animaux, sont quelques-uns des points qu'il a envisagés dans son inépuisable compilation, l'objectif n'étant pas d'y énoncer un corps doctrinal. Elle a pourtant suscité des reproches pour ses inconséquences. Ils ne sont pas gratuits, mais la cause de celles-ci est à chercher non pas tellement dans des négligences imputables au rédacteur que dans la « variété » littéraire qui fragmente le texte. Elle a entravé la formulation des réponses inédites qu'exigeaient les échecs moraux de la Rome des Sévères. La première section du chapitre 6, *Animals, divinity, and myth* (p. 121-146) porte sur les animaux en tant que créatures sacrées : « Animals and divinity » (p. 121-127). Pour des motifs mythologiques, culturels, symboliques, certains ont été attachés par un usage immémorial à une ou plusieurs divinités. À cet égard, l'une des plus entourées dans le panthéon gréco-romain traditionnel – et dans celui de *NA* – est Apollon. Sous le règne des Sévères, d'autres les ont rejointes. À l'avant-plan de celles-ci figure Sol-Hélios dont le culte bénéficia du patronage de l'impératrice Julia Domna. Des deux explications de l'évolution de la religion romaine sous l'Empire la première réside dans l'intervention politique. La seconde, inséparable de la conception de l'hellénisme chère à Élien, est culturelle. Si la littérature grecque était, à son sens, un moyen sans pareil

pour absorber et diffuser tant de croyances disparates provenant des peuples soumis à l'emprise de Rome, le soleil, par son rayonnement, les transcendait toutes et était investi de la faculté d'universaliser le divin. Indissociable des faits culturels, le mythe (p. 127-144 : « Myth », avec deux sous-sections : p. 133-137, « The widow of Tarentum » ; p. 137-144, « Pindos and the snake »), forme l'autre volet du chapitre 6. Le Prénestin, qui a assumé des responsabilités religieuses (cf. *Souda*, avec les restrictions de Smith quant aux spéculations que l'article du lexique pourrait faire naître sur sa piété), ne se contente pas de copier les mythes, il les récrit (*muthopoiësis*) en combinant les narrations sur les dieux et le divin. Ce faisant, il définit en filigrane ses convictions personnelles. Mais surtout, dans le cadre de son vaste projet littéraire, la *muthopoiësis* est adéquate pour enquêter sur la vérité qui, elle aussi, fluctue et pour prévenir l'immobilisme où la pensée sur les dieux est toujours à la merci d'enlèvement. Le chapitre 7, *Egypt and India* (p. 147-178) récapitule quelques-uns des récits amassés par le sophiste, dans un « acte d'ethnographie créative » (Smith), sur les animaux des deux contrées qui ont le plus fasciné Grecs et Romains. Aux p. 149-165 : « Egypt », les sources (p. 149-153 : « Sources ») textuelles, iconographiques et vraisemblablement orales auxquelles il a eu recours sont mises en évidence et, comme au chapitre 5, les fonctions des animaux dans la religion sont valorisées (p. 153-159 : « Representational qualities »). Elles sont l'occasion pour lui de manifester autrement son ouverture d'esprit, puisque des pratiques et coutumes des Égyptiens, si déconcertantes qu'elles aient pu être pour les Gréco-romains, il fait tacitement une incitation à la tolérance. L'introduction officielle du culte d'Isis à Rome en 43 BCE avait accru l'attrait des Romains pour l'Égypte. Les chapitres de *NA* sur les cultes égyptiens dans les premiers siècles de l'ère commune confirment celle-ci tout en vérifiant encore l'attention de l'auteur à l'actualité politique (p. 159-165 : « Contemporary relevance » ; noter, p. 162-164, le rapprochement de Smith entre le *modus operandi* du massacre des jeunes Alexandrins en 215 et des techniques et tactiques cynégétiques et halieutiques répertoriées dans *NA*). Avec les animaux de l'Inde (p. 165-176 : « India »), le dépaysement s'amplifie. S'appuyant en premier sur les *Indika* de Ctésias de Cnide (p. 165-170 : « Sources and representational qualities »), Élien évoque des oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage ou par leur comportement, des quadrupèdes morphologiquement extraordinaires (*martikhoras*), etc., qui font de l'Inde un espace à propos duquel l'imagination peut se donner libre cours et l'expérimentation conceptuelle se déployer à l'infini. Comme dans les pages sur l'Égypte, il a établi des corrélations qui ne sont pas toutes naturalistes entre territoires gréco-romain et indien (p. 170-176 : « Contemporary relevance »). L'une d'elles (*e. g.*) souligne la fascination politique exercée par le voyage d'Alexandre le Grand en Inde sur les membres de la dynastie des Sévères, tel Caracalla qui s'appropriait, dans ses rêves impérialistes, le modèle du conquérant macédonien. À l'inverse, le littérateur esquisse d'Alexandre un portrait à sa propre ressemblance : curiosité désintéressée et émerveillement devant la nature, rejet de la chasse et de ses brutalités sur le terrain ou dans l'arène. La sexualité dans le domaine animal est un secteur qu'Élien a considéré sous plusieurs angles. Ils fournissent au chapitre 8, *The sexual animal* (p. 179-214) sa configuration en trois sections qui tantôt se complètent tantôt empiètent l'une sur l'autre. Elles sont fondées sur les passages de *NA* relatifs à « sex or *erôs* ». La liste de leurs références est imprimée p. 179, n. 2, où la procédure qui a permis de les réunir et le but exact de ce recensement qui se veut exhaustif ne sont pas dits. Les coups de sonde opérés parmi elles révèlent que les récits correspondants n'ont pas tous été dépouillés à l'identique. Comparer, *e. g.*, p. 205 : VI, 44 et p. 179, n. 2 : VI, 29 (source : Phylarque) où la notion-clé est non pas *erôs*, mais *philia* (cf. chapitre 9, p. 238, n. 40, et ci-après, section « Eagles »). « Sex and morality » (p. 180-185) concerne les comportements de continence et d'intempérance sexuelles avec des exemples dans

chacune des deux catégories et des paramètres pour l'interprétation des stratégies qui les gouvernent jusque dans leurs apparentes incohérences. Les pages 185-198 : « Responses to dual sexuality and transgender phenomena » font ressortir le contraste entre les comportements sexuels normatifs chez les animaux et leur transgression lorsque les partenaires mâle et femelle n'interagissent pas, ni dans les préliminaires ni dans la conclusion de l'accouplement, comme attendu. L'examen de la transgression se poursuit aux pages 198-213 : « Interspecies eroticism and monstrosities of reciprocal desire » (trois sous-sections : p. 200-203, « Sokles and his horse » ; p. 203-207, « Boys and their dolphins » ; p. 207-213, « Anterôs and the myths of Nerites »), telle qu'elle se découvre dans l'érotisme, dans l'accouplement entre espèces animales différentes, entre humains et animaux et dans la bisexualité. Pour les besoins de son exégèse, Smith crée deux concepts. L'un, *abjective response*, exprime la réponse négative du compilateur vis-à-vis de la conduite efféminée du mâle en tant qu'elle est le signe d'une complaisance immorale dans le plaisir. Le second, *solemnizing response*, fait appel au divin, au mythe, à l'étonnement admiratif face à des processus énigmatiques (e. g. lorsque, chez les perdrix, dans le combat des mâles pour la conquête d'une femelle, le mâle battu est fécondé par son vainqueur). Autant si pas davantage que précédemment, la « variété » est au cœur des questions épinglées dans *The sexual animal*. Elle continue à nourrir les doutes d'Élien sur la pertinence de sa vie retirée et, simultanément, elle le conforte dans son jugement à contre-courant des valeurs qui régissent la société sous les Sévères. Au chapitre 9, *Bees, lions, eagles: Aelian and kingship* (p. 215-248), Smith se concentre sur trois groupes d'animaux exaltés dans *NA* pour la charge emblématique qui les relie à l'imagerie du pouvoir. Les abeilles (p. 218-224 : « The hive and social organization ») sont louées inconditionnellement pour leur mode de vie collectif exemplaire (organisation de la ruche, mission du roi, dévotion et loyauté des membres de la colonie envers lui). Sur le plan symbolique, elles sont l'archétype de la perfection sociale et philosophique. La littérature antique associe le lion (p. 224-238 : « Lions ») à la royauté depuis Homère qui est l'autorité grecque de référence sur le félin dans *NA*. La deuxième est la tradition égyptienne. De longue date, les deux cultures ont validé la signification religieuse du lion et son lien privilégié avec le soleil. Pourtant si le roi des animaux a des qualités, il a aussi des failles. Smith passe en revue celles qui sont consignées dans *NA* et apprécie leur portée respective avant de revenir sur les aventures fameuses du lion d'Androclès et du lion blessé dans le désert de Libye pour illustrer leurs aptitudes mémorielles. Ni ici ni ailleurs, l'écrivain n'a pris prétexte de ces péripéties pour se poser en historien. Cela étant, l'anecdote populaire d'Androclès et du lion telle qu'il l'a recomposée offre un arrière-plan discursif à la connexion du lion avec les Sévères. Consacré à Jupiter depuis les temps les plus reculés (comme, antérieurement, à Zeus dans la mythologie grecque), l'aigle (p. 238-246 : « Eagles ») a été, tous régimes confondus, un symbole fort. Dans *NA*, le rapace est mentionné pour son attachement aux humains (sur *NA* VI, 29, cf. p. 238, n. 40), ses capacités prédatrices, l'inquiétude touchant la légitimité de la progéniture. Mais la connotation politique demeure prédominante. Elle est, entre autres exemples qui impliquent tous des animaux, célébrée dans les réactions des aigles quand les corneilles les harcèlent. Les laissant à leur médiocrité, ils s'élèvent à des altitudes qu'elles n'atteignent pas (*NA* XV, 22). Chez les humains, – et parmi eux les Sévères –, sourds désormais à la voix des philosophes et des moralistes, la lutte acharnée pour gagner le sommet ne traduit rien qu'une avidité hégémonique insatiable. Et Élien, désabusé, se résout à admettre que toute résistance est vaine. Sous un titre paratactique *After animals: the women of the Varia Historia* (abrégé en *VH*) et sibyllin par défaut d'explicitation, le chapitre 10 (p. 249-268) commence par une présentation générale de l'*Histoire variée* (*Poikilê historia*). Celle-ci consiste en une collection (sans prologue

ni épilogue, à la différence de *NA*) de récits. Les quinze premiers d'entre eux portent sur des animaux, les suivants – sans transition – sur des humains. L'optique est philosophique et morale, avec des soucis semblables devant la dégradation aggravée des mœurs et des comportements sous l'influence de styles de vie où le luxe (*truphē*, lat. : *luxuria*) finit par ne plus avoir de barrière. Les deux épisodes les plus longs de *VH* alimentent le chapitre 10. Ils sont dédiés à des femmes en rupture, par option ou sous la contrainte des événements, avec les codes auxquels il était attendu qu'elles obéissent. L'une – Atalante (*VH* XIII, 1) – ressortit à la mythologie (p. 261-267), l'autre – Aspasia de Phocée (*VH* XII, 1 ; les animaux ici sont absents) – à l'histoire (p. 254-261). D'Aspasia le sort fit une concubine de deux rois de Perse, Cyrus le Jeune, puis Artaxerxès après la mort de son frère. Selon l'auteur antique, la reconstruction morale qu'elle a su accomplir pour s'intégrer à l'univers des souverains perses et y jouer un rôle auquel rien ne la préparait la rendait exemplaire pour quiconque consentait à méditer la force de son caractère. Quant au mythe d'Atalante, en l'ayant amputé de plusieurs séquences qui s'y lisent habituellement, il a mis au plus haut degré l'accent sur la chasteté de la chasse-resse, – chasteté devenue ainsi, non sans paradoxe, un fait et de nature et de culture. La narration se conclut sur la vision d'une héroïne indépendante, vivant hors de l'atteinte masculine. Tout séparait *a priori* Atalante et Aspasia de Phocée, excepté leur comportement. L'austérité et la simplicité qui primaient, chez elles, sur la *truphē* en faisaient de vivants paradigmes. Ils devaient instiguer à ne pas cesser de peser non pas à la seule échelle individuelle, mais à celle de Rome sous les Sévères, les repères moraux de la conceptualisation de l'être humain. À l'issue de son investigation sélective à travers les ouvrages d'Élien, Smith répète que chacun d'eux avec ses modalités procède prioritairement de ce même dessein fondamental. *Man and Animal in Severan Rome* est documenté par une copieuse bibliographie. Elle peut cependant être avantageusement élargie, par exemple, à des publications propres à favoriser le commentaire de *NA*, à savoir deux traductions, chacune accompagnée d'une introduction et de notes : F. Maspero, *La natura degli animali*, Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1998 ; A. Zucker, *Élien La personnalité des animaux, I-II*, Paris, Les Belles Lettres, 2001-2002 ; une sélection : S. D. Mellou, *To peri zōiōn idiotētos ergon tou Ailianou hōs pēgē eidēseōn peri magikōn kai deisidaimonōn doxasiōn kai synētheiōn*, Athènes, Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes, 1972, qui regroupe – avec des notes infrapaginales, bibliographie et index – les chapitres de *NA* sur les faits de magie et de superstition ; deux monographies : P. Li Causi, *Sulle tracce del mantichora. La zoologia dei confini del mondo in Grecia e a Roma*, Palermo, Palumbo, 2003 ; *Generare in comune. Teorie e rappresentazioni dell'ibrido nel sapere zoologico dei Greci e dei Romani*, Palermo, Palumbo, 2008 ; deux articles (postérieurs à la parution de *Man and Animal* ...) : M. Vespa, *Animali maestri: un sondaggio zooantropologico sul De natura animalium di Claudio Eliano*, dans *I Quaderni del Ramo d'Oro on-line* 6 (2013-2014), p. 130-160 ; en lien avec la section « Responses to dual sexuality and transgender phenomena » du chapitre 8, J. T. Katz, *Aristotle's Badger*, dans Br. Holmes et Kl.-D. Fischer, avec l'assistance de E. Capettini (éd.), *The Frontiers of Ancient Science. Essays in Honor of Heinrich von Staden*, Berlin, Walter De Gruyter, 2015, p. 266-288 (p. 269-274 : hyène). Pour ce qui est des deux index, ils se démarquent sans avertissement des règles élémentaires qui président à la confection de tels outils et leur utilité est dès lors réduite en proportion des entrées restreintes qu'ils renferment. Malgré son titre, le « *General Index* » ne contient que des noms (divinités, personnes, lieux, animaux, matières : *e. g. kingship*) inscrits, à peu d'exceptions près, dans le seul corps du texte, et même ainsi avec des omissions ou des approximations (*e. g.* p. 108 et *NA* I, 50 : *moray*, p. 301 : *morays*). L'*Index locorum* est, lui, amputé d'une grande quantité de références textuelles infrapaginales. En comparaison

des éditions antérieures de *NA*, celle de García Valdés *et al.*, 2009, a conduit au réaménagement des chapitres dans divers livres. La note 9, p. 5, de Smith ne reporte qu'aux pages XX-XXI (*De capitulorum ordine*) de l'introduction de l'édition, sans allusion à la *Tabula comparationis* (p. 436-438) indispensable, par exemple, pour consulter les index et relevés compilés par A. F. Scholfield (III, 1959, p. 393-445, Loeb Library 449) en attendant que ceux de la nouvelle édition soient disponibles en ligne ou en imprimé. De rares coquilles subsistent telles p. 245 (milieu de page), où il faut lire : « appetitive », p. 283, s. v. Campanile : « *Hommages* ». Neuf photographies en noir et blanc (prises de vue de Smith) sont insérées dans les chapitres 4 (*The Hellenized Roman* : section « Marriage and the Roman family »), 7 (*Egypt and India* : section « Egypt »), 8 (*The Sexual Animal* : section « Responses to dual sexuality and transgender phenomena »). Il s'en faut de beaucoup que la qualité d'impression de chacune d'elles soit également satisfaisante. La conclusion générale du livre de Steven D. Smith sur l'homme et l'animal, sous le regard d'Élien, dans la Rome des Sévères s'ouvre (p. 269-273) par un rapide résumé des dix chapitres qu'il compte. En contrepoint de la « fiction historique » (p. 1-3) du début de l'Introduction, elle se prolonge par l'énumération rhétorique de renvois à la sphère animale. Ils font entrevoir comment, au gré des dix-sept livres de *NA*, la « variété » y englobe toutes les polyphonies, tous les chromatismes, tout le polymorphisme des *zōia* terrestres, aériens, souterrains tant européens qu'exotiques, domestiques, sauvages ou apprivoisés (si bien peut-on dire, sans anachronisme *mutatis mutandis*, que le texte, à sa manière, va jusqu'à entrer en résonnance avec les discours actuels sur la biodiversité). Et de la cacophonie s'élevant de la voix de tant de peuples (Égyptiens, Éthiopiens, Indiens, Scythes, Syriens, ...), la *poikilia*, accorde Smith, fait naître, au sein de l'Empire, la *kalliphōnia*. Il n'empêche. Les agissements des dirigeants romains et les bouleversements sociétaux qui en découlent intensifient le pessimisme du compilateur. Refusant d'être pris pour un donneur de leçons, il se borne à avouer sa honte et laisse au lecteur la responsabilité d'explorer le labyrinthe de *NA*, d'y trouver sa voie, d'expérimenter la métamorphose à laquelle son œuvre protéiforme invite. Comme elle, – mais pour de tout autres raisons –, l'étude de S. D. Smith n'est pas dépourvue de redites. Elles sont trop nombreuses pour ne pas desservir l'argumentation au lieu de la consolider. Il ne le nie pas. Certaines de ses analyses et de ses conclusions, il en est conscient, n'emporteront pas l'adhésion. À quoi s'ajoute, en plus de l'état des index, une méthodologie par endroits discutable. Quelles que soient les réserves à l'encontre de son travail, le mérite est d'avoir osé broser, au prorata d'un échantillonnage de narrations extraites des *Lettres rustiques*, de *VH* et, majoritairement, de *NA*, une évaluation d'ensemble du corpus d'après des aspects anthropologiques et sociologiques qui balisent la démarche et en sont le leitmotiv. *Man and Animal in Severan Rome* dessine *in fine* deux portraits qui s'entrecroisent et s'emboîtent l'un à l'autre : celui psychologique et moral d'Élien, celui moral et politique du monde des Sévères. Le décryptage zoologique, systématique et critique, de *NA* où les animaux sont, quoi qu'on en pense, la matière première, est le prochain chantier à ouvrir pour accéder à la culture naturaliste du sophiste de Préneste et compléter, en les affinant, ces deux portraits. Liliane BODSON.

Christopher V. TRINACTY, *Senecan Tragedy and the Reception of Augustan Poetry*, Oxford, Oxford University Press, 2014, VI-266 p., 47,99 £, ISBN 978-0199356560.

Avec beaucoup de sérieux et de méticulosité, Christopher Trinacty (T., dorénavant) s'est attaché à relever, et surtout à interpréter les nombreux emprunts lexicaux à des poètes augustéens dans les tragédies de Sénèque. Évitant la formule dépréciative d'« âge d'argent », il préfère parler de « Neronian Renaissance » et estime que ces pièces

doivent être étudiées avec « the same eye for detail » que les poèmes d'Horace ou l'*Énéide* (p. 9). La richesse et la finesse des analyses confirment, s'il en était besoin, la validité du principe qui légitime la démarche entreprise : Sénèque est un très grand poète, qui dialogue sans complexes avec les maîtres de la période augustéenne. T. ne manque pas de se référer scrupuleusement aux travaux de ses prédécesseurs, qu'il prolonge et approfondit, notamment ceux de St. Hinds et de L. Edmunds sur l'intertextualité à Rome, ceux d'A. Schiesaro et de C. Littlewood sur les tragédies de Sénèque. La bibliographie est solide, deux Index (des passages cités et des thèmes abordés) complètent l'ouvrage, dont la mise en page et l'impression sont très soignées ; nous n'avons noté qu'une coquille, que nous mentionnons pour mémoire : *perdidimus*, p. 57. – Dans son Introduction et au chapitre I, T. explicite sa méthode : refusant une lecture univoque (éthique ou politique, par exemple) des tragédies de Sénèque, et sans prétendre découvrir leur signification « cachée », ni atteindre l'exhaustivité, il veut découvrir les effets de sens engendrés par les jeux intertextuels, qu'un lecteur averti peut décoder. Ainsi, quand la nourrice incite Hippolyte à accepter la sexualité, nécessaire à la préservation de la vie sur la terre (*Phae.*, 466-468), elle le fait en employant plusieurs termes tirés d'une ode d'Horace (IV, 7, 13-16) où est évoqué le destin inéluctable du fils de Thésée, que Diane n'a pu sauver, tout *pudicus* qu'il était : ce rapprochement a une valeur proleptique, car il annonce la mort à venir du héros (p. 21-23). Comparant l'insertion de références à Virgile et Ovide dans les écrits philosophiques et les tragédies de Sénèque, T. met d'abord au jour les similitudes : dans les deux cas un processus herméneutique est à l'œuvre, qui implique la participation active du lecteur. Et T. montre que l'écart entre « citation » et « allusion » s'avère minime, parce que Sénèque réinterprète la citation et en reprend le matériau, qu'il se réapproprie dans le commentaire qui suit (p. 59-61). Mais, tandis que la *persona* du philosophe/scripteur se préoccupe, de son point de vue propre, de questions éthiques, la dislocation du texte tragique en *personae* diverses (et elles-mêmes fragmentées, comme cela sera souligné par la suite) produit un effet bien différent : l'étude attentive de l'*imitatio* pratiquée par Sénèque sera utilisée comme le moyen d'appréhender la densité de son langage poétique et de comprendre sa conception de la tragédie comme genre poétique. – S'intéressant à deux personnages emblématiques, Phèdre et Médée, le chapitre II nous fait pénétrer dans l'atelier du poète en révélant comment ce dernier se sert de tel ou tel emprunt à ses devanciers pour créer des *personae* complexes et instables : leurs discours produisent une « multidimensional view of these tragic figures », qui permet de mieux percevoir les fractures qui les traversent, souvent avec une ironie théâtrale appuyée (p. 63-65 et 86-87). T. insiste avec raison sur le rôle de la rhétorique et de ses subtilités, sur sa fonction capitale dans la construction des personnages, qui demandent à être « déchiffrés ». Sont ainsi confirmées certaines hypothèses interprétatives, par exemple le lien de causalité suggéré dans *Médée* entre le malheur subi par Jason et la violation des lois de la nature par les Argonautes (p. 115-118). – Au chapitre III, T. observe de quelle façon, dans trois parties qui structurent la tragédie en tant que telle (les prologues, les chœurs et les discours de messenger), l'intertextualité fournit des éclairages précieux. L'excellente analyse des points communs entre la Junon de Sénèque, telle qu'elle apparaît dans le prologue d'*Hercule furieux*, et la Junon de Virgile dans l'*Énéide* (aux livres I et VII) met en lumière les relations étroites entre les deux œuvres et les deux héros, Énée et Hercule (p. 130-138). De plus, l'Hercule de Sénèque rappelle celui de l'*Énéide*, qui est, lui aussi, en proie au *furor* et à l'*ira* (*Én.*, VIII, 228 et 230). En conséquence – quoique T. n'affirme pas assez fermement cette conclusion, réservée à la discrète note 43, p. 137 –, ces analogies renforcent l'interprétation de la tragédie (défendue notamment par John Fitch) qui privilégie l'origine psychologique et interne de la folie d'Hercule, étant donné les graves signes de violence

et d'*hybris* qui se manifestent chez lui. – Le chapitre IV regroupe plusieurs études qui s'efforcent de démontrer la portée métalittéraire de certains échos, en particulier des références au *prooemium* du livre III des *Géorgiques* (v. 40-43) et à l'*Art Poétique* d'Horace : Médée, Tirésias et Cassandre jouent finalement le rôle de véritables poètes, tandis qu'Édipe renvoie à la figure d'un lecteur qui chercherait le sens de discours énigmatiques. – Nous formulerons deux réserves. D'abord, la méthode retenue se fonde sur des similitudes linguistiques et néglige parfois de prendre en considération des écarts sensibles entre Sénèque et ses devanciers augustéens. Par exemple, les Euménides et la Discorde, deux des allégories présentes chez Virgile dans le vestibule des Enfers (*Én.*, VI, 274-281), ne sont pas mentionnées dans la description de l'entrée du royaume de Pluton dans *Hercule furieux*, aux vers 689-696, et le dramaturge loge ailleurs les Érinyes, dans l'Ultra-Tartare : cette différence n'est pas anodine et aurait mérité d'être signalée et commentée, p. 36-37. – Surtout, sans justifier suffisamment sa position et tout en acceptant formellement l'idée que les tragédies de Sénèque aient pu être jouées (p. 5, n. 21), T. estime que cette poésie dramatique est essentiellement destinée à la lecture : « Seneca renovates the tragic genre primarily through his strong response to Augustan literature and his use of the rhetoric of his day ; in essence he is creating dramatic *poetry*, and his plays should be read as poems » (p. 4). Certes, T. a raison d'alléguer que seules un petit nombre de nouvelles tragédies ont été portées à la scène, après celles d'Accius, et de souligner l'aspect « rhétorique » bien connu de l'écriture sénéquienne, ainsi que l'importance des jeux avec le langage. Mais cela suffit-il pour soutenir que ces œuvres ont été écrites par un auteur qui ne se souciait guère de la scène, fût-elle imaginaire ? La couleur rhétorique d'une tirade la rend-elle inadaptée à un plateau scénique ? Il faudrait aussi s'entendre sur la définition du genre dramatique. Celle que propose T. est sans doute trop restreinte, parce qu'il la fonde principalement sur son caractère intergénérique (même si nous ne nions pas la pertinence d'une telle perspective, et si T. insiste aussi sur la dimension dialogique de cette forme littéraire), parce que la tragédie combine, entre autres, les genres lyrique et épique : « Tragedy as a genre is an amalgam of different genres, from the lyric chorus to the nearly epic narrative of the messenger speeches » (p. 18). – Conséquence de cette absence de prise en compte de la nature scénique du texte, la signification exacte de certaines allusions risque d'être mal comprise. Par exemple, aux vers 867 *sq.* d'*Agamemnon*, avant de commencer le récit de l'assassinat du roi, qui a lieu dans le palais et auquel elle assiste à travers le mur de scène grâce à ses pouvoirs surnaturels, Cassandre s'exprime avec solennité : *Res agitur intus magna [...] Anime [...] oculis [...] spectemus*. Analysant le rapprochement incontestable avec Horace, *Ars.* 179-182 (*Aut agitur res in scaenis aut acta refertur [...] animos [...] oculis [...] spectator*), T. en conclut que, aux yeux de Sénèque, une narration permettrait de mieux faire voir l'action tragique que si celle-ci était représentée sur la scène : « The passage as a whole is evocative of the power of language to show a more precise 'picture' than can be achieved merely through the eyes, as Cassandra creates a speech emblematic of Senecan poetics in its precise portrayal of Agamemnon's murder and its *aemulatio* of the Augustan poets » (p. 212). Mais c'est sans doute erroné car, d'une part, Sénèque a souvent fait mourir des personnages sur la scène, contre la règle horatienne (*Ne pueros coram populo Medea trucidet*, *Ars.* 185) : Mégare et ses enfants dans *Hercules furens*, Jocaste dans *Oedipus*, les fils de Médée. D'autre part, le dramaturge proclame ici, via son personnage, qu'il se libère de l'alternative rigide du théoricien augustéen (ou bien l'action se produit *in scaenis*, sous les yeux du public, ou bien elle est narrée *a posteriori*) : il fait en sorte que ce qui se passe derrière la *frons scaenae* soit aussi, en temps réel, « visible » quasiment sur la scène. Par une sorte de *teichoskopia*, Sénèque agrandit l'espace scénique, Cassandre n'étant pas dans la position du messenger qui raconte un événement après-coup :

l'opposition entre l'action présente (*agitur*) et passée (*acta*) est abolie, puisque, ici, *res agitur referturque*. De plus, ce dispositif n'est vraiment efficace qu'en cas de représentation, ou, ce qui revient presque au même, si le lecteur s'imagine une représentation, grâce à laquelle le spectateur assiste, au moment où il se déroule, à un événement en principe « invisible » : c'est cette situation qui accroît, d'une manière remarquable, la tension dramatique. Par l'allusion à l'*Art Poétique* d'Horace, Sénèque met en relief le caractère novateur de sa trouvaille dramaturgique. – Mais ces réserves ponctuelles n'enlèvent rien à la qualité d'analyses fécondes et stimulantes, qui intéresseront vivement les spécialistes de Sénèque et de la poésie latine.

Jean-Pierre AYGON.